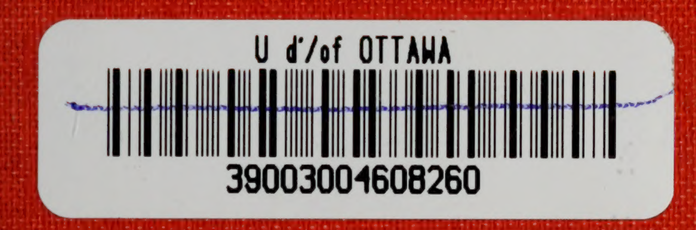
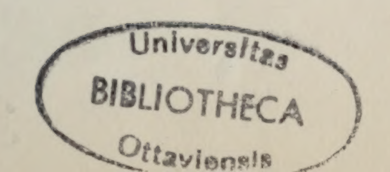

U d'/of OTTAWA
39003004608260


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

à Roger Dévigne
son ami
Han Ryner

Le Père Diogène

DU MÊME AUTEUR

Chez Eugène Figuière et Cie :

Les Apparitions d'Ahasvérus. . . .	3 fr. 50
Le Cinquième Evangile (vie de Jésus).	3 fr. 50
Le Fils du Silence (vie de Pythagore).	3 fr. 50
Les Paraboles cyniques	3 fr. 50
Les Pacifiques.	3 fr. 50
L'Homme-Fourmi	3 fr. 50
La Tour des Peuples.	3 fr. 50
Jules Renard	1 fr. »
Petit Manuel Individualiste	0 fr. 50

Chez divers Éditeurs :

Les Voyages de Psychodore (Chacornac).	3 fr. 50
Jusqu'à l'âme (L'Hexagramme) . . .	0 fr. 40

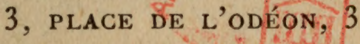
HAN RYNER

Le Père Diogène

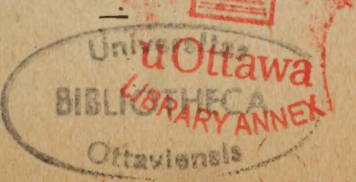
PREMIÈRE ÉDITION



PARIS
EUGENE FIGUIÈRE & Cie, ÉDITEURS
à l' « Enseigne du Figuier »
3, PLACE DE L'ODÉON, 3



—



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

vingt exemplaires sur vélin pur fil

numérotés de 1 à 20

Le Père Diogène

CHAPITRE PREMIER

L'Université de Platanople possédait, voici quelques années, un professeur de Littérature Etrangère qui passait pour singulier. Un corps de jeune géant, formidable et rudimentaire ; des traits grands, irréguliers, comme violents ; une physionomie passionnée, tantôt allégée de malice ou soulevée de lyrisme, tantôt lourde de gravité réfléchie ; des cheveux bruns, longs, embroussaillés et hérissés ; une barbe abondante et hirsute qui les rejoignait ; des yeux noirs, pétillants, profondément enfoncés sous de broussailleux sourcils ; une bouche large comme le rire ou comme l'éloquence n'étaient pas ce qui,

chez lui, surprenait le plus fortement et le plus durablement.

Vêtu de façon à peine décente, il habitait, au faubourg ouvrier, une chambre qu'aurait dédaignée un étudiant pauvre. Pas un tableau le long des murs, pas une gravure, pas même une carte postale ou une photographie. Aucun bibelot nulle part. Un étroit lit de fer ; une immense table de cuisine couverte de papiers qui, écartés, auraient laissé voir de nombreuses taches d'encre ; trois chaises de paille sans dossier. Pourtant les rares visiteurs admis dans ce que l'occupant appelait « le tonneau de Diogène » remarquaient certains luxes particuliers. Ils ne s'étonnaient pas de rencontrer chez un professeur beaucoup de livres, et dont plusieurs étaient rares. Mais, richesse étrange ici par sa banalité même et son caractère bourgeois, une armoire à glace étalait sa froide et plate lumière. Tout en haut un large écriteau portait, conseil ou ironie, la devise socratique : Γνῶθι σεαυτόν.

Le jeune professeur qui se recommandait en grec de se connaître lui-même prenait, sur un coin de la table rustique, des nourritures communes et peu abon-

dantes. Sa batterie de cuisine et son service de table, le plus souvent relégués et comme bousculés au fond de l'armoire, comprenaient une marmite, une cruche, une boîte au sel, un couteau, une cuiller et une fourchette. Pas de verre. Le jeune professeur ne buvait que de l'eau et il buvait à même la cruche. Il soutenait son vaste corps avec du fromage, des charcuteries à bon marché, quelques légumes qu'il faisait bouillir sans autre assaisonnement que du sel.

Cet homme n'était pas un avare. Rien de plus commun que l'avare dans les petites villes et son vice n'y étonne personne. A la fin de chaque mois, notre original distribuait aux pauvres presque tout son traitement.

Cet original n'était pas un saint. Il n'entrait jamais dans une église et la rencontre d'un prêtre faisait monter à ses lèvres un sourire de mépris. Notre bizarre personnage ne plaçait son argent nulle part, même pas à la banque du bon Dieu pour qu'il lui fût rendu au centuple dans l'autre monde.

Le bizarre personnage n'était pas non plus ce qu'on appelle un philanthrope. Il

se défendait d'éprouver aucun sentiment et ne parlait de la pitié qu'avec dédain :

— Une passion basse et molle, bonne pour les femmes ou pour tels êtres vils que l'indigence de leur nature condamne à choisir entre la douceur fade et la cruauté.

Protestants ou royalistes, socialistes ou francs-maçons, les fidèles de tous les cultes le déclaraient fou. Il n'était pas jugé plus favorablement par les hommes de parti, radicaux ou catholiques. Combien de Platanopolitains échappent aux divers troupeaux ? Ces rares indépendants, d'esprit un peu sceptique, suspendent volontiers leur jugement. Ils soupçonnaient, je crois, l'étrange universitaire de n'être pas beaucoup moins fou que ceux qui proclamaient sa folie. Mais sa démence leur paraissait plus intéressante, plus pittoresque et, si l'on ose dire, moins stupide. Ils l'observaient avec une curiosité inquiète et sympathique.

L'opinion publique juge au hasard. Le hasard mériterait-il encore son nom s'il se trompait toujours ? Il risquait, ici, de rencontrer juste.

Le jeune universitaire manifestait, en

effet, quelques symptômes de folie. Ce n'étaient peut-être pas eux qui le faisaient accuser de démence.

Il avait du fou la manie de l'ostentation, le besoin d'expliquer à tout venant et de glorifier chacun de ses gestes. Il parlait volontiers de la nature et de la vie naturelle. Mais son naturel avait quelque chose d'emphatique.

Ses cours publics étaient très suivis. On ne pouvait leur refuser ni une érudition abondante, large et profonde, ni des vues aussi pénétrantes que personnelles. Souvent aux plus prévenus même et aux plus hostiles ils arrachaient des applaudissements, par un accent noble, entraînant et lyrique. Parfois, au contraire, ils amusaient, tout entiers en formules aiguës et en malices heureuses. L'éloquent et spirituel professeur était méprisé et admiré. On le méprisait un peu plus que si on n'avait pas été contraint de l'admirer.

Ses cours n'étaient point parfaits. Eclatants et tumultueux ou hérissés de pointes qui chatouillent jusqu'au rire, il leur manquait la grâce, la souplesse, et ils blessaient fréquemment le sens de la mesure et de l'équilibre. On leur reprochait de

longues digressions, et peu justifiées. Le vieux doyen, qui depuis quarante ans enseignait aux générations successives la philosophie officielle, disait avec aigreur, malgré son indulgence coutumière : « Monsieur le Professeur de Littérature Etrangère marche un peu trop sur mes plates-bandes. » A tout propos et hors de propos, Monsieur le Professeur de Littérature Etrangère oubliait, en effet, son titre et consacrait aux moralistes grecs des moitiés de leçons.

L'étrange universitaire qui faisait scandale de tant de façons (la folie n'est pas, dans l'Université, beaucoup moins scandaleuse que le talent) s'appelait, d'après l'Etat-Civil, Julien Duchêne. Mais il signait ordinairement Lepère-Duchêne. Même dans les actes officiels, il s'intitulait « Julien Duchêne dit Lepère-Duchêne. » On ignorait la raison de cette bizarrerie, derrière laquelle on soupçonnait quelque hardiesse aussi révolutionnaire qu'indécente.

Dans ses diatribes contre Platon, qu'il traitait en ennemi personnel, il opposait volontiers à l'auteur des *Lois* Diogène de Sinope, « le plus grand homme de tous les temps et de tous les pays, si toutefois un

vrai grand homme est d'un temps et appartient à un pays. » Amusés par son admiration pour le cynique et par ce qu'il y avait de cynisme dans ses mœurs, les étudiants le surnommèrent, malgré sa jeunesse, « le père Diogène. »

Il connut ce surnom familier et s'en montra fier : « Plaise à ce qui remplace peut-être les dieux que je mérite un jour une telle gloire ! »

Comme il arrive aux fous ostentatoires, l'opinion qu'on avait de lui contribuait à le modeler. Dès qu'il fut pour les autres le père Diogène, non seulement il se rapprocha davantage, par la conduite et le régime, des anciens cyniques mais il se mit à rêver de les imiter complètement.

Si nulle force contraire ne l'arrêtait sur la pente, il devenait de plus en plus probable qu'il adopterait un jour la vie cynique.

Les vacances universitaires, qu'il passa au petit village de Saint-Julien-en-Beauchêne, furent pour lui une longue crise. « Encore un tel combat, et ma victoire sera complète. » Ces paroles intérieures signifiaient qu'il adopterait le manteau grec, les sandales, le lourd bâton, la besace, la vie errante et mendiante.

Une force contraire sembla se manifester. A son premier cours public, cette année, il remarqua une jeune fille dont la beauté lui parut simple et naturelle. Une blonde, grande, fine, d'une grâce souple, comme spirituelle. Les grands yeux bleus brillaient, intelligence et enthousiasme, quand l'orateur prononçait des paroles nobles ; les lèvres, délicates de dessin et de couleur, s'ouvraient, franches et sonores, s'il décochait une formule amusante. Toujours elle était la première à comprendre. N'entendait-elle pas déjà ce qui allait être dit ?... D'un mouvement spontané et qui n'hésite point, elle donnait, presque avant la fin de la phrase rieuse ou magnifique, le signal des rires ou des applaudissements.

Dès la seconde fois qu'il aperçut parmi les auditrices l'émouvante jeune fille, le jeune professeur ne parla plus que pour elle. Sa pensée lui dédiait, comme autant de madrigaux particuliers, ses épigrammes universelles de misanthrope qui s'amuse. C'est elle que ses élans lyriques invitaient à des envols fraternels loin des hommes, de leurs mensonges et de leurs misères.

Quelques jours, le père Diogène se contenta des rêves les plus vagues. Puis il éprouva le besoin de les fixer et de les préciser. Il s'informa. La jeune fille appartenait à ce que la Province appelle « une famille honorable. » Le père était triplement honoré comme colonel en retraite, comme officier de la légion d'honneur, comme marguillier en chef de sa paroisse. Heureuse rencontre et admirable équilibre, la mère était fille d'un honorable défunt qui exerçait, de son vivant, l'honorable profession de préfet républicain. Elle avait fait donner à sa fille, au sortir de Saint-Denis, tous les compléments de ce que Platanople nomme sans sourire « une éducation libérale. » Lucie jouait du piano, dessinait, lavait une aquarelle et elle possédait son brevet supérieur. Depuis deux ans, pour son plaisir et son perfectionnement, elle suivait les autres cours publics de la Faculté des Lettres. Cette année, malgré la mauvaise réputation de Julien Duchêne, on lui avait enfin permis d'assister, sous la conduite de sa grosse femme de mère, au cours de Littérature Etrangère.

L'émouvante jeune fille se nommait Lu-

cie Mortaly. La pensée du père Diogène aimait parfois, comme celle des étudiants, à modifier légèrement les noms. En lui-même il appela celle qui lui paraissait maintenant la lumière de sa pensée *Lux immortalis*. Mais il ne confia à personne son calembour pédant et amoureux.

CHAPITRE II

Le père Diogène était le plus bavard des cyniques et le plus familier des misanthropes. Il était aussi le plus amusant des professeurs. Le succès de ses conversations dépassait encore celui de ses cours. Au sortir de l'Université, on l'entourait et, sans qu'il fût besoin de lui avoir été présenté, on lui posait des questions, on lui présentait des objections, on lui soumettait des points de vue. Il répondait, mélange de cordialité et de brusquerie, avec une verve que la contradiction grandissait comme un barrage fait monter les eaux.

Dès la fin du premier cours, Lucie au-

rait voulu se mêler au groupe librement formé qui jouissait du supplément savoureux. Madame Mortaly s'était récriée comme devant une inconvenance. Lucie, qui ne manquait pas de malice, s'abstint de manifester de nouveau son désir. Dès lors, ce ne fut plus à autrui, ce fut à sa propre curiosité que Marthe Mortaly eut quelque chose à refuser. Lorsqu'elle n'a plus pour récompense la joie de contredire, une femme se refuse-t-elle longtemps ce que réclame sa curiosité ?

Le troisième mercredi, Madame Mortaly dit spontanément :

— J'aimerais demander à ce fou de père Diogène si les éloges qu'il fait de l'insensibilité de Gœthe doivent ou non être entendus ironiquement.

Lucie manœuvra avec habileté. Elle devinait sans peine le sentiment maternel. Elle adopta l'opinion contraire :

— M. Lepère-Duchêne, soyez-en certaine, loue Gœthe avec la sincérité la plus absolue. M. Lepère-Duchêne est un enthousiaste de l'insensibilité, un passionné de l'absence de passion.

— Si bizarre que soit cet homme, tu trouves le moyen d'ajouter à son absur-

dité. Car enfin peux-tu nier, ma fille, que le cœur soit ce qu'il y a en nous de plus noble, de plus ?...

— Moi, ma mère, je ne nie rien. Ne me soupçonnez pas, je vous prie, de partager les opinions de M. Lepère-Duchêne. Mais, pour lui, je ne suis que trop sûre...

Et elle contredit sa mère avec la plus irritante assurance.

Elles échangeaient ces propos dans la salle des cours publics tandis que la foule s'écoulait.

Marthe prit une résolution hardie, mais peu difficile à prévoir :

— Tu te trompes comme une enfant que tu es, ma fille. Je vais te montrer ton béjaune.

« Hâte-toi. Nous rattraperons le père Diogène et je lui demanderai moi-même... »

Elles rejoignirent le groupe qui s'attardait dans la cour de l'Université. Au premier moment opportun, Madame Mortaly posa la question qui lui tenait à cœur.

Le professeur ne répliqua pas avec sa promptitude ordinaire. Sourire incertain, il regardait l'animation presque indignée de la mère, les lèvres malicieuses de la

fille. Les deux femmes, il le vit nettement, ne pensaient pas de même.

Il hésitait. Il eût voulu flatter la perspicacité de Lucie. La thèse à soutenir dans ce cas se présentait à lui, séduisante comme une tentation, toute armée de traits spirituels.

Mais l'imprudence n'était-elle pas excessive de condamner sans appel le sentiment devant celle à qui, un de ces jours, il avouerait un sentiment ? N'était-il pas dangereux aussi de se faire une ennemie de la grosse maman sentimentale ?

Il était trop ingénieux pour ne pas trouver la solution du problème. Il répondit :

— J'ai loué sincèrement Gœthe, madame, parce que la jeunesse de ce malheureux poète n'a connu que des allemandes.

Il commença un parallèle entre la fadeur sentimentale de la femme germaine et la grâce de certaines françaises chez qui la tendresse même se mêle et se relève d'esprit.

Jamais le père Diogène n'avait été plus subtil, plus souple, plus élégamment amusant. Pourtant son éloquence choqua la plupart des auditeurs, trop différente de ce qu'ils attendaient. Ils s'éloignaient en ho-

chant des têtes mécontentes : « Ah ! non, par exemple, ça n'est pas son genre... Le père Diogène, galant : il ne lui manquait plus que cela! »

En revanche, la grosse Marthe était charmée.

Quand elle fut seule avec sa fille, elle déclara :

— C'est un esprit très distingué que M. Lepère-Duchêne et, s'il parlait toujours comme aujourd'hui, en homme de bonne éducation...

Lucie approuva, non sans discrète malice, les éloges abondamment babillards de sa mère. Avait-elle compris les raisons de l'attitude nouvelle du misanthrope?...

CHAPITRE III

La famille Mortaly habitait dans la partie paisible et aristocratique de la ville, sur la place Victor Hugo. Petite place charmante, ensoleillée l'hiver, ombreuse et verte l'été, toujours ornée de massifs de fleurs bien dessinés. Deux seules statues déshonorent cet espace délicat : un Berlioz échevelé ; un général que son nom en grosses lettres sur le socle n'empêche pas de redevenir, après un quart d'heure, anonyme pour le passant. La place est déserte la plus grande partie de la journée et Lucie profitait des heures calmes du matin pour s'asseoir au soleil sur un pliant et lire ses poètes ou ses romanciers préférés.

Depuis deux ans qu'il habitait Platanople, on n'avait jamais vu le père Diogène entrer dans un café ou regarder un journal. On remarqua avec étonnement qu'il devenait un habitué du Grand Café Victor Hugo. Chaque matin, sur la terrasse solitaire, il passait une heure à étudier les feuilles publiques. Parfois il regardait à la dérobée du côté où Berlioz se dresse romantique et échevelé.

Le costume de l'original professeur « se civilisait ». Sa parole perdait chaque jour un peu de sa brutalité : elle connaissait enfin les hésitations, le sourire qui veut être aimable, et comme une manière de grâce farouche.

Les habitants de Platanople sont pleins d'urbanité. Ils s'applaudirent de l'heureuse influence de leur ville sur « le sauvage ». « Nous savions bien qu'il deviendrait, ici, un homme comme les autres ». Les plus difficiles remarquaient pourtant qu'il avait encore quelques progrès à faire avant d'atteindre à cette glorieuse banalité.

Vers onze heures et demie, Julien Lepère-Duchêne, s'arrachant à la passionnante lecture des journaux, quittait le Grand Café Victor Hugo. Il traversait la

place et rencontrait *Lux Immortalis* au moment même où elle allait s'éloigner de Berlioz et rentrer chez elle. Il saluait la jeune fille d'un grand coup de chapeau, mais sans lui adresser aucune parole. Elle payait le coup de chapeau d'une grave révérence et d'un sourire dont la signification, s'il en avait une, était difficile à deviner.

Survint une période de pluies, pendant laquelle le professeur n'aperçut Lucie qu'une fois par semaine, à son cours public. Le temps ne permettait même pas les conversations en groupe après la leçon. Les plus fidèles fuyaient sous des parapluies sonores et vite ruisselants.

Quand une journée de soleil ramena Lucie sur la place, le père Diogène, au lieu d'aller s'asseoir au Grand Café Victor Hugo, aborda la jeune fille :

— Mademoiselle, me permettez-vous de vous poser deux questions ?

Elle eut son joli sourire énigmatique :

— A condition, Monsieur, que vous ne prendrez pas la permission pour une promesse de répondre.

— M'autoriseriez-vous, Mademoiselle, à demander votre main à vos parents ?

Elle éclata d'un petit rire :

— Vous avez encore droit, Monsieur, à une question et demie. Je ne pousserai pas l'injustice jusqu'à compter pour une unité cette pauvre ombre de question où le verbe est au conditionnel.

— M'autorisez-vous à demander votre main à vos parents?

— Si on a déjà besoin d'une autorisation pour faire une demande...

— Vous ne m'interdisez pas la démarche. Cela suffit pour que je vous remercie du fond du cœur et pour que ma décision soit presque prise. Ecoutez cependant ma seconde question. Vous connaissez vos parents et vous me connaissez. Croyez-vous que ma demande ait quelque chance de succès?

Pour toute réponse, elle dit :

— Je ne vous aurais jamais supposé timide, Monsieur.

— Moi non plus, Mademoiselle, avant de vous connaître.

— Vous croyez donc me connaître ?

— Tout est relatif, si vous me permettez d'être pédant hors de l'Université, et je vous connais toujours plus qu'il y a un an.

— Peut-être plus, peut-être moins.

Ah! son joli rire coquet...

Puis, soudain sérieuse :

— Quand songeriez-vous à faire la demande dont vous parliez tout à l'heure?

— Mais le plus tôt possible, dès demain, si vous le permettez.

— Ne gâtons pas les choses par trop de précipitation. Je crois qu'il y aura encore des jours après demain. Exercez-vous à la patience, Monsieur. Si le moment vient, je vous informerai quand le moment sera venu.

— Ceci ressemble à un traité d'alliance, Mademoiselle, et vous me rendez le plus heureux des hommes.

— Hâtez-vous de me quitter avant que je ne vous rende le plus malheureux.

Le rire était si gentil que, malgré le sens direct des paroles, il semblait l'accompagnement d'une promesse non d'une menace.

L'amoureux fit un pas pour s'éloigner. Mais il revint et il dit :

— Je ne suis pas un homme comme tout le monde et je crains des obstacles.

Elle crut deviner de quels obstacles il s'agissait et qu'il faisait allusion à sa réputation. Elle répondit :

— Si vous voulez être heureux un temps et, selon le conseil du poète, cueillir le jour comme une fleur, imaginez que je travaillerai à les aplanir.

— Merci, mademoiselle, oh! merci.

Pendant qu'il s'éloignait, elle lui lança un dernier trait rieur et sans méchanceté.

— Je vous ai dit de vous imaginer. C'est mademoiselle votre imagination, sans doute, que vous remerciez.

CHAPITRE IV

Depuis le jour où Madame Mortaly, ayant posé une question à certain jeune professeur, avait obtenu une réponse éloquente, galante et presque sentimentale, la sentimentale grosse femme parlait souvent du jeune professeur.

Elle le nommait respectueusement monsieur Lepère-Duchêne. Elle lui découvrait toutes sortes de mérites mêlés, les mérites d'un diamant qui n'est pas encore délivré de sa gangue.

Lucie, qui savait peut-être la puissance de l'esprit de contradiction sur sa mère, affectait de désigner l'original personnage par son surnom. Elle ne manquait jamais

d'y adjoindre quelque épithète méprisante : si le père Diogène cessait un instant d'être ridicule ou absurde, c'était pour devenir un bavard, un poseur ou un fumiste. Ce qu'elle disait de lui sonnait en charivaresque harmonie avec les méchants adjectifs qu'elle attachait à son sobriquet comme les gamins attachent de vieilles casseroles à la queue d'un chien.

Grâce à ce hasard ou à cette manœuvre, les éloges de Marthe peu à peu s'amplifiaient, s'intensifiaient, se purifiaient presque de toutes réserves.

Le vieux Pierre Mortaly, colonel en retraite, officier de la légion d'honneur et marguillier chef de la paroisse Notre-Dame-des-Nues, écoutait avec une indifférence somnolente. Il était accoutumé à entendre sa femme et sa fille disputailler à propos de tout et de rien. Depuis longtemps, les sujets de leurs discussions ne l'émouvaient plus.

Après l'étrange déclaration que lui avait faite le jeune professeur, Lucie parut pensive. Elle garda le silence pendant tout le déjeûner. Marthe put sans opposition louer M. Lepère-Duchêne.

Mais, lorsque les deux femmes furent seules, Lucie annonça :

— Mère, je ne sais si je vais vous faire éclater de rire ou vous faire bondir d'indignation.

La grosse madame Mortaly, qui n'éclatait pas facilement de rire mais dont les chairs tressaillaient facilement d'indignation, demanda avec une inquiétude déjà hautaine, presque offensée :

— Qu'arrive-t-il encore ?

Ses gros bras tremblaient et son opulente poitrine. Ses lourdes jambes frémissaient presque jusqu'au trépignement. Cependant d'autres paroles se précipitaient à travers les lèvres épaisses :

— Mais parle donc!... Ne vois-tu pas que tes lenteurs me mettent sur des charbons ardents ?...

Or Lucie, avec un haussement d'épaules aussi calme que dédaigneux :

— Il arrive, mère, que ce ridicule père Diogène s'est mis en tête de m'épouser et que, bientôt peut-être, il viendra faire à vous et à père sa demande officielle.

Contrairement à toutes ses habitudes, madame Mortaly resta silencieuse un instant. Son front lisse de grosse poupée se ridait sous l'effort inaccoutumé de la pensée. Elle se demandait comment un homme

de la valeur de M. Lepère-Duchêne avait pu s'enticher d'une petite fille aussi insignifiante que sa Lucie et aussi maigre.

Bientôt les rides disparurent, les yeux brillèrent de plaisir vaniteux, les grosses lèvres sourirent avec une bienveillance joyeuse. Marthe avait compris. M. Lepère-Duchêne, séduit par la distinction de la mère, jugeait d'après elle de l'avenir de la fille.

Malgré sa joie, elle fut prudente. Un tel mariage, étant donnée l'insuffisance de Lucie, avait des chances de mal tourner. Mais, avec une Lucie, quel mariage était sûr d'être heureux? Celui-ci serait un bonheur certain, si Marthe restait assez longtemps en état de veiller sur le jeune ménage. Dans tous les cas, madame Mortaly tenait à se mettre à l'abri des reproches. Elle eut le geste qui écarte les responsabilités. Et elle remarqua :

— Si M. Lepère-Duchêne fait la demande dont tu parles, c'est, sans doute, que tu l'y auras encouragé.

— Oh! encouragé! N'exagérons rien... Même si vous croyez, mère, que ce soit à moi de prendre la responsabilité du refus...

— Petite masque, ne diras-tu jamais ton vrai sentiment?

Lucie secoua une tête rieuse et, jouant sur le mot :

— Le sentiment et moi, ça ne va guère ensemble. Je ne suis pas d'une génération sentimentale, mère.

— Si M. Lepère-Duchêne te déplaît, il ne te sera pas difficile de l'écarter avant qu'il s'adresse à nous.

— Je suis, mère, la plus obéissante des jeunes filles et, quand il s'agit d'une aventure aussi grave qu'un mariage, je m'en remets à la sagesse de mes parents.

— Tes parents ne sont pas des tyrans. Ils peuvent te donner un conseil, mais c'est à toi de prendre une décision. A moins de quelque inclination indigne, bien improbable chez une fille qui sort de moi et que j'ai élevée, nous te laisserons complètement libre et tu te marieras selon tes goûts.

— Je vais vous montrer, mère, une franchise d'ingénue. J'ai le désir de me marier. Je n'ai de préférence pour aucun prétendant...

— Tu parles, présomptueuse enfant, comme si tout Platanople se disputait ta main.

— ... Mais je suis certaine qu'à la réflexion cet absurde père Diogène vous paraîtra le plus impossible des partis.

— Et pourquoi, s'il te plait? C'est certainement un des plus beaux hommes de la ville et, quand nous lui aurons appris à s'habiller et à se tenir dans le monde...

— Il restera bien grand, bien lourd, bien massif. Une telle taille, presque de géant, garde toujours quelque ridicule et ne permet jamais la véritable distinction.

— Tu es bien dégoûtée, ma fille.

— Et quels traits irréguliers... Nez vaste comme un cap, bouche large comme un four, physionomie tourmentée et toujours en mouvement.

— Mais si spirituelle!

— Parlons-en, de son esprit. Ses opinions folles et sa façon téméraire de les exprimer...

— Tout cela a besoin, évidemment, d'être un peu calmé, un peu mis au point. Mais une femme intelligente peut faire de M. Lepère-Duchêne un homme du premier ordre. Ton influence, avec mon aide... Si tu voulais... Dans un autre milieu que ce banal Platanople... A la Sorbonne ou

au Collège de France, M. Lepère-Duchêne deviendrait, grâce à toi, le professeur à la mode, le Bergson de demain. Te vois-tu femme d'un homme applaudi du Tout-Paris, femme d'un académicien?...

— Je ne me sens pas la force et l'habileté de telles entreprises.

— Ta mère t'aidera, petite fille. Ne perds jamais l'habitude de compter sur ta mère.

Lucie secouait une tête sans enthousiasme et sans courage.

— As-tu donc si peu de confiance en l'expérience et en l'amour de ta mère ?

Lucie, très petite fille, vint caresser la grosse figure vaniteuse et naïve :

— J'ai toute confiance en vous, mère. Et je ferai ce que vous voudrez.

— Mais ce n'est pas à moi de vouloir, — se récria madame Mortaly, effrayée de la hardiesse avec laquelle elle s'était avancée.

— D'ailleurs — dit Lucie avec le rire de quelqu'un qui a couru un grand danger et qui se trouve jeté à l'improviste dans le port du salut — il y a un obstacle insurmontable.

— Lequel donc ?

— Le père Diogène a manifesté des opi-

nions trop nettement anti-cléricales. Il ne consentira jamais à se marier à l'église.

Les rides qui avaient, au commencement de cette conversation, affligé le front de Marthe reparurent plus profondes.

— Moi, — dit-elle — je suis de vieille famille républicaine. A condition de quitter cette ville réactionnaire, je ne verrais aucun inconvénient à un mariage purement civil. Mais ton père...

— Mon père mourrait plutôt que de consentir... Mais vous-même, mère, je ne vous croyais pas si hardie.

Madame Mortaly se repentait d'avoir exprimé une opinion qui, aussitôt exprimée, lui apparaissait énorme et indécente.

— Si j'étais veuve, — reprit-elle, — et si un homme ordinaire t'épousait, je consentirais peut-être à l'oubli de toute cérémonie religieuse. Mais, avec M. Lepère-Duchêne, même si la chose dépendait de moi, je jugerais le passage par l'église absolument in-dis-pen-sa-ble.

— Pourquoi avec lui plus qu'avec ?...

La malicieuse Lucie prenait un visage de naïveté et d'étonnement. Son visage, à ce moment, n'avait pas plus de douze ans.

— Parce que... répliqua Marthe.

Et la réponse semblait péremptoire.

Pourtant madame Mortaly savait ce qu'elle voulait dire. Mais les mots ne venaient pas.

Après un silence, elle expliqua un peu. Dans un geste impatient :

— Tu ne vas pas me soutenir que ton Lepère-Duchêne est un homme comme les autres.

Nouveau silence, très laborieux. Puis un sourire fleurit les grosses lèvres. Enfin les mots viennent :

— Pour que M. Lepère-Duchêne soit possible, il faut que nous soyons certaines de pouvoir lui faire dépouiller le père Diogène. Qu'un premier sacrifice soit le gage de beaucoup d'autres ; qu'une première victoire de ta douce et ferme influence nous promette toutes les victoires nécessaires.

— Oh ! mère, quelle profondeur de pensée et quelle habileté de conduite !

Lucie embrassait la grosse femme avec un mélange d'affection et de dévotion admirative.

— Petite flatteuse ! — reprocha doucement madame Mortaly.

Gonflée, débordante, rayonnante et tremblante de vanité heureuse, elle rendait à sa fille des caresses émues comme un triomphe.

CHAPITRE V

Chaque matin, en saluant Lucie devant la statue de Berlioz, M. Lepère-Duchêne passait lentement, guettant si un geste l'arrêterait, ou une parole.

Nulle parole. Pas d'autre geste que la belle révérence plongeante. Le sourire qui jadis ornait les lèvres s'était effacé. Si parfois il reparaissait, il était pâle, à peine entrouvert, triste, mais si triste... Triste comme le découragement.

Cette comédie silencieuse se prolongea plus d'une semaine. Et Lucie, toute sa station aux pieds de Berlioz, restait, livre fermé sur les genoux, regards lointains, comme bercée et étourdie par quelque

rêve mélancolique. Un jour enfin, au moment où le jeune professeur portait la main vers son chapeau, elle lui adressa, doigt qui se lève, un appel discret.

Le père Diogène amoureux était-il encore le père Diogène?... Il portait des vêtements neufs d'une coupe élégante. Il avait fait tailler ses longs cheveux noirs. Sa barbe, jadis hérissée comme broussaille, était maintenant plus sage et régulière que les ifs du grand roi ou les buis d'un jardin de curé.

Il accourut, tout illuminé de joie et d'espoir :

— Mademoiselle, — commença-t-il, — la patience est une torture pour l'amour et je m'inquiétais déjà...

Comme un timide se précipite à l'action nécessaire; comme, pour dire des paroles difficiles, il se hâte, s'excite au mouvement de sa propre langue et au bruit de sa propre voix, Lucie interrompit précipitamment :

— L'autre jour, Monsieur, vous avez fait allusion à des difficultés possibles. Dans la vision confuse que cause la surprise, je n'en avais aperçu aucune de grave. J'ai réfléchi depuis. Et je me suis heur-

tée au plus insurmontable des obstacles.

— Hélas!

— Pourquoi ce soupir ? Vous devinez donc ?

— Parlez, Mademoiselle. Parlez, je vous en supplie.

— Vous êtes libre-penseur, anti-clérical, que sais-je, moi ?

— Et votre père est marguillier quelque part. Que m'importe ? Mais, sans doute, M. Mortaly est moins tolérant que je ne le suis.

— Je crois mon père trop raisonnable pour se préoccuper des opinions d'autrui, à condition qu'elles s'expriment en paroles de bonne compagnie et qu'elles n'empêchent pas les gestes convenables.

— Expliquez-vous plus clairement, Mademoiselle.

Mais elle, après le plus douloureux des haussements d'épaules, dans le plus découragé des hochements de tête :

— Vous ne consentirez jamais à vous marier à l'église. Par conséquent...

Or le père Diogène éclata d'un rire sonore, vaste, et qui se prolonge. Et il le fit suivre de ces paroles effarantes :

— Si je consens à passer par la mairie,

pourquoi refuserais-je de passer par l'église ? Le maire vous semble-t-il beaucoup moins burlesque que le curé et la lecture du Code beaucoup moins bouffonne que la bénédiction de l'anneau ?

Lucie gardait un silence fait d'embarras autant que de stupeur. Son esprit était abattu. Ainsi tombe celui qui, précipité vers un choc violent, ne rencontre nulle résistance.

Certes la jeune fille espérait la victoire. Mais elle s'était préparée à un combat prolongé et difficile. Elle avait prévu les différentes phases de la lutte et quelles ruses tournantes, quels brusques assauts, quelles grimaces de renoncement, quelles comédies de fuite, quelles larmes pudiquement cachées triompheraient des successives résistances. Le succès lui serait double flatterie : magnifique preuve de l'amour de Julien ; agréable démonstration de sa propre habileté.

Et voilà qu'une victoire sans combat la privait des deux gloires !

Elle fronça des sourcils mécontents. Elle fit un geste scandalisé. Allait-elle blâmer des paroles bien légères et bien cyniques même pour le père Diogène ?

Allait-elle commencer une autre bataille, si inutile lui disait sa raison, si nécessaire lui criait son brusque énervement ?

Mais le père Diogène ne remarqua pas le geste. Et sa verve joyeuse, à la fois fougueuse et subtile, arrêta les paroles ennemies :

— Tout ce qui est officiel — affirmait-il — est d'un ridicule égal. Dans les légendes, les passages sont bas et rampants qui conduisent aux grottes enchantées ; des dragons visqueux et écailleux en défendent l'approche. Dans la vie, les hommes ont rendu basses et grotesques les portes de l'amour et ils les font garder par le maire rigide et par l'onctueux curé. Mais le rire n'est-il pas la lumière qui triomphe des dragons, et ne traverse-t-on pas sans voir leur laideur portes et passages quand l'imagination ou le cœur s'éblouissent aux trésors de la grotte poétique ? O *Lux Immortalis*, car ainsi depuis longtemps vous appelle mon âme...

Si Lucie fut privée du combat attendu, du moins elle écouta, charmée, le plus émouvant des cantiques d'amour.

Elle conclut, toute souriante :

— Attendons quelques jours. Laissez-moi préparer un peu mes parents.

Peu à peu, en effet, elle habituait son père à une idée qui avait d'abord paru aussi ridicule au colonel que scandaleuse au marguillier. Mais sa mère y travaillait avec autant de zèle et de lente efficacité.

CHAPITRE VI

Pour la demande officielle, M. Lepére-Duchêne portait la plus correcte des redingotes et la plus boutonnée. Ses mains, suant dans des gants très fins, soutenaient un magnifique huit-reflets.

Pierre Mortaly était, depuis quelques années, un homme somnolent. D'un demi-sommeil presque continuel il se réveillait pour bafouiller, en bouts de phrases, des manières de sermons à l'honneur de la Religion et de l'Armée, « grandes écoles de respect, » et pour crier des injures aux jeunes générations.

Quoique Marthe l'eût stylé de son mieux pour la dangereuse entrevue, elle crut

nécessaire de se trouver auprès de lui. Même il lui sembla utile de garder Lucie dans le salon. Si le vieux marguillier laissait échapper quelque parole trop vive, un sourire de Lucie arrangerait les choses, calmerait M. Lepère-Duchêne, l'empêcherait de répondre sur le même ton.

Bientôt madame Mortaly regrettait cette dernière précaution. Tout se passait vraiment assez bien et il eût mieux valu s'en tenir aux habitudes, pouvoir dire en dilatoire conclusion :

— Nous en parlerons à notre fille.

Pierre Mortaly, colonel en retraite, officier de la légion d'honneur, président de la fabrique de l'église Notre-Dame-des-Nues, bafouillait avec conviction :

— Très honoré, Monsieur, très honoré... Université, corps très honorable, Monsieur, très honorable corps... Armée de l'intelligence... Clergé de la science profane... Honoré, Monsieur, comme si ma fille m'était demandée par... par un commandant, Monsieur, qui serait en même temps grand-vicaire.

Devant cette conception saugrenue, Marthe crut devoir expliquer :

— Monsieur Mortaly a souvent le mot pour rire.

Mais l'officier de la légion d'honneur, dans un haut-le-corps offensé :

— Jamais rire, Madame, des choses respectables... Professeur, officier, prêtre, rien de risible... Formé, Madame, par l'Armée et la Religion, grandes écoles de respect. Pas comme ces jeans-foutres de jeunes gens qui rient de tout, Madame... qui rient de tout... Ou plutôt non, ces messieurs rigolent... Parole, ça rigole... Parlent argot... Rigolent au nez de belle langue française et à sa barbe... Université, gardienne de belle langue française, Monsieur... Belle langue française, partie de la patrie... Positivement, partie de la patrie... Religion de belle langue française... Prêtre de cette grande religion, Monsieur... Tenir ferme, Monsieur, le drapeau de la grammaire.

Le correct Lepère-Duchêne ne souriait pas. Sa tête répétait gravement le signe qui approuve.

Pierre Mortaly piétinait :

— Très honoré, Monsieur, très honoré de votre demande... de votre demande si... si honorable, Monsieur.

Il revenait à une formule qui, décidé-

ment, plaisait à son esprit et que, d'ailleurs, il ne se rappelait pas avoir déjà employée :

— Comme si la main de ma fille m'était demandée par un commandant qui serait en même temps grand-vicaire... par un futur colonel-évêque... Galons et épaulettes sous un surplis... sur une soutane... Epée qui serait en même temps une crosse...

La voix tombait, murmure de plus en plus indistinct ; les yeux clignotaient ; la tête penchait sur la poitrine qu'ornait la rosette des braves.

Si les deux hommes s'étaient trouvés seuls, la conversation eût été un peu difficile à renouer. Marthe sauva la situation :

— Comme vous le dit M. Mortaly, nous sommes très honorés de votre démarche. Nous tenons en haute estime votre esprit et votre talent. Nous avons confiance en votre avenir. Mais la surprise que nous cause votre demande...

Ces paroles que Pierre Mortaly, pour se les être entendu seriner, savait par cœur, réveillèrent légèrement son esprit et sa langue. Il dit, tête dodelinante :

— Surprise que nous cause, Monsieur,

nous cause votre demande... demande inattendue, Monsieur...

Il n'en dit pas davantage. Sa tête, redressée un instant comme par un ressort, retomba, branlante, sur sa loyale poitrine.

— Vous comprendrez — reprenait Marthe — que M. Mortaly ne puisse vous donner une réponse immédiate. Revenez dans huit jours. D'ici là, M. Mortaly aura examiné les divers aspects de la question. Car les questions paraissent simples d'abord, mais, vues de près, elles sont toutes complexes.

C'était encore une partie de la leçon préparée pour un autre que récitait la grosse femme. Certains mots tombaient dans la somnolence du vieillard comme des cailloux dans une eau paisible. Ils faisaient dans son esprit des cercles grandissants. Un demi réveil releva la noble tête. Et le colonel-marguillier répéta solennellement les paroles que Marthe avait prononcées avec un aimable sourire :

— Paraissent simples, Monsieur, paraissent simples... et puis, et puis... sont complexes, Monsieur... complexes comme la formation d'un bon soldat... ou comme...

comme le tonnerre de Dieu de mystère de la Très Sainte Trinité.

— Je vous remercie du fond du cœur — dit Lepère-Duchêne — du bienveillant accueil que vous me faites, je vous remercie de l'espérance que vous voulez bien me donner. Mais, avant d'aller plus loin, je dois, en honnête homme, vous dire exactement ce que je suis.

Pierre, cette fois, dormait complètement. Marthe prit une attitude encourageante et attentive. Lucie souriait un sourire de rêve ; ses lèvres incertaines semblaient dire : « Je vis moins dans le présent que dans l'avenir. »

La méthode d'exposition choisie par le prétendant fut bizarre. Il parla d'abord de sa situation actuelle. Puis, comme on monte une côte pénible, il recula lentement vers le passé. Lentement et, eût-on dit, avec un embarras de plus en plus lourd.

Il expliquait que son vrai nom était Julien Duchêne. Il signait Lepère-Duchêne par reconnaissance pour de braves gens, le ménage Lepère, petits rentiers de son village qui l'avaient comme adopté, lui avaient permis de faire ses études.

— C'est un noble sentiment que la reconnaissance, — approuvait Marthe.

Elle parlait un peu plus haut qu'il ne semblait nécessaire. Et son coude habile, sans être vu, inquiétait le sommeil du colonel.

Il entendit, dans son sursaut, le dernier mot. Bravement, il chargea :

— La reconnaissance, Monsieur, il n'y a que ça... Avec la Religion, Monsieur, et avec l'Armée... Etre reconnaissant au soldat, Monsieur... au soldat qui défend nos foyers... au prêtre, Monsieur, qui défend... qui défend la pureté... la pureté, Monsieur, de nos foyers.

Julien semblait arrivé au point critique de son récit :

— Car je suis d'une origine très humble.

— Moi aussi, Monsieur... Mon père, boucher à Carpentras... Fils de mes œuvres, Monsieur... Aime les fils... les fils de leurs œuvres.

La narration de M. Lepère-Duchêne devenait obscure et enchevêtrée, amas de ronces ou début de roman populaire. Il approchait parfois des formules claires ; il reculait aussitôt comme si la moindre lumière lui eût été flamme et brûlure. Il

aurait fallu savoir d'avance pour donner un sens à ses périphrases et à ses allusions. Quand il espérait avoir suffisamment expliqué, le silence indifférent ou frémissant des auditrices lui prouvait qu'il ne s'était pas encore fait comprendre. De nouveau il se perdait aux broussailles aveugles, se déchirait aux épines entrelacées.

Cet homme, d'ordinaire si hardi, trouvait impossible de dire nettement que son nom de Duchêne lui venait de l'arbre sous lequel on l'avait trouvé aux abords du village de Saint-Julien-en-Beauchêne et que l'Etat-Civil le déclarait fils de père et de mère inconnus.

Les clartés timides disséminées dans son récit se rapprochaient peu à peu pour l'attention inquiète de Lucie, pour l'attention guetteuse de Marthe : elles finiraient bien par former, doux rayon de soleil ou éclair orageux, un faisceau de lumière.

— Mais, si je ne comprends pas de travers — dit enfin Marthe, tremblante statue de gélatine — vous seriez, vous seriez un enfant trouvé ?

— Précisément, Madame.

Elle leva toutes ses lourdeurs, dressées par un ressort d'indignation :

— Et vous portez l'audace jusqu'à aspirer à la main de ma fille... La fille d'un colonel ! la petite fille d'un préfet républicain !... Ah ! monsieur, je ne vous pardonnerai jamais une telle injure.

Lucie se levait aussi :

— Monsieur, je ne comprends pas que vous ayez osé vous présenter dans une maison honorable.

Elle sortait, plus dédaigneuse qu'une reine outragée.

Madame Mortaly secouait son mari que le récit diffus et obscur avait endormi tout à fait et qui ronflait dans une nuit aux murmures berceurs.

— Pierre! Pierre ! — disait la voix indignée.

— Qu'y a-t-il, général ? Est-ce l'ennemi ?...

— Il y a, il y a, écoute, Pierre, il y a que Monsieur est un enfant trouvé.

La chose était trop extraordinaire pour être comprise du premier coup, au sortir de quelque songe héroïque, par le brave colonel. Il bégayait :

— Tu dis ?... tu dis ?...

Elle dut répéter trois fois l'annonce fantastiquement invraisemblable :

— Monsieur est un enfant trouvé.

Quand enfin Pierre Mortaly, colonel en retraite, officier de la Légion d'Honneur, président de la fabrique de la paroisse Notre-Dame-des-Nues, eut compris, il se dressa, réveil magnifique, statue roide de l'honneur offensé. Et, montrant la porte d'un doigt vengeur :

— Enfant trouvé !... Fille de colonel !... Mériteriez conseil de guerre, sale pékin, et douze balles dans la peau, sale pékin.

Le père Diogène montra, en cette occasion, qu'un enfant trouvé peut devenir un homme instruit, non un homme bien élevé. Sans respect pour la dignité des personnes présentes ou pour la propreté méticuleuse du parquet ciré, il cracha dans la direction du noble colonel. Et, haussant ses puissantes épaules, il cria :

— Trio d'imbéciles !

Il sortit en fermant la porte d'une façon si brutale que la maison trembla. Madame Mortaly dut entourer de gros bras suppliants et calmeurs certain colonel-marguillier qui voulait poursuivre une fuite vraiment trop insolente.

CHAPITRE VII

Dans la rue, le père Diogène eut un sourire comme devant une surprise de lumière. Il remarquait qu'il avait exprimé un jugement « Trio d'imbéciles ! » non une douleur.

— Je n'éprouvais même pas de l'amour. Je m'amusais à croire que j'aimais.

Il se demandait :

— Mais l'amour tel que depuis quelques mois j'ai la sottise de le rêver, l'amour exclusif, l'amour qui règne dans les romans et les poèmes, est-il jamais autre chose qu'une maladie de l'imagination ?

Et il affirmait :

— Ce qui est naturel, c'est l'appétit

diffus qui entraîne le mâle vers n'importe quelle femelle jeune, la femelle vers n'importe quel jeune mâle. Le reste, « chose sociale et fausse », suivant l'expression d'un de mes amis.

Il grogna en haussant les épaules :

— Trio ? Non pas trio ; quatuor d'imbéciles !

Mais il se rappela une formule stoïcienne : « Le fou adresse aux autres des reproches et des injures ; celui qui commence à devenir sage ne blâme jamais que lui-même ».

— J'étais assez niais pour m'étonner que des imbéciles soient des imbéciles. Et moi, en dehors même de cette stupide stupeur, comme j'ai multiplié les sottises depuis quelque temps...

Ses regards tombèrent sur les gants tachés de sueur qui emprisonnaient ses larges mains. Il les arracha. D'un geste emphatique, dans un ricanement de tonnerre, il les jeta en lambeaux dans le ruisseau :

— A l'égout, les choses sociales et fausses !

Une crise de misantrophie l'enferma chez lui. Il ne voulait plus revoir « la face humaine et ses mensonges ». Il écrivit un mot au doyen :

« Si j'étais menteur comme les autres hommes, j'aurais l'honneur et le regret de vous informer que je suis malade. Je vous informe simplement et ingénûment, Monsieur le doyen, que je ne me sens aucun désir de faire mes cours ».

Plongeant avec frénésie dans de vieux bouquins grecs, il étudiait Dion Chrysostome, Diogène Laërce et Stobée, cherchait partout les moindres détails sur les philosophes cyniques.

L'inquiétude de son âme le privait de sommeil et, des journées entières, il oubliait de manger.

Il passait des heures devant une phrase de ses textes. Parfois son attention trop prolongée l'éblouissait de fausses lueurs, faisait frémir, autour des mots, des significations étranges jusqu'à la démence.

Un jour, sur la première page d'un cahier de deux sous, il écrivit en gros caractères : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CYNIQUE. Sa plume resta une minute en suspens. Puis il déchira le cahier en haussant trois fois ses fortes épaules.

— Ce n'est pas d'écrire qu'il s'agit. C'est de vivre.

Il se rappelait un mot d'Antisthène, le fondateur de la secte, à un ami qui regrettait la perte d'un manuscrit :

— C'est dans ton esprit qu'il faut écrire les choses, et non sur des tablettes.

Mais Antisthène s'arrêtait sur la route, à la porte de la Cité de l'Homme. La vérité était écrite dans son esprit, et sa parole l'exprimait, non point toujours ses gestes. Diogène, disciple supérieur au maître, le comparait malicieusement à une trompette dont le son est héroïque mais qui ne s'entend pas elle-même.

— Ni sur du papier, ni dans ton seul esprit. Dans ta vie, c'est dans ta vie qu'il faut inscrire ta pensée.

Sa résolution était encore branlante. Il se jeta sur son lit. Couché sur le ventre, la tête dans l'oreiller, comme un enfant qui pleure, il mordait les étoffes et, parmi de violents soubresauts, il s'injuriait :

— Lâche ! Plus lâche qu'Antisthène ! Vaine trompette sans oreilles !

A force de se reprocher sa lâcheté, il se donna le bizarre courage qu'il se voulait donner. Il sortit, courut des magasins. Il revint avec de la bure, de la toile grossière, du cuir et les quelques outils néces-

saires pour travailler ces matériaux. Dans la montagne, il coupa, pour s'en faire un bâton, une énorme branche d'arbre. Il regrettait que le pays ne produisît pas d'oliviers. Les bâtons des vieux cyniques étaient de bois d'olivier, à l'imitation, prétendaient leurs propriétaires, de la massue d'Hercule. Cette tradition paraissait riche de significations précieusement ésotériques à la folie du cynique nouveau.

Il travailla quelques jours dans sa chambre. Il confectionnait le manteau court des philosophes grecs, les sandales, la besace.

Il proclamait, parmi des rires glorieux :

— Les fous me croiront fou. Mille détails prouvent ma sagesse, je dis ma sagesse élémentaire, triviale, pratique, intelligible à tous les imbéciles. Le manque d'oliviers m'a-t-il empêché de me faire un bâton solide ? Le climat où je vais vivre est autrement dur que celui d'Athènes ou de Corinthe et j'ajouterai au manteau de Diogène la tunique des stoïciens.

La tunique cousue, il se réjouit un instant d'avoir achevé ses préparatifs. Par sa fenêtre toujours ouverte, il remarqua, chute lente et morne, une pluie fine, froide,

pénétrante. La montagne en face cachait sa tête dans un nuage noir, recouvrait son flanc d'une couverture de neige.

— Décidément non, — murmura-t-il, — ce n'est pas dans le climat de la Grèce que je vais vivre.

Se remettant au travail, il ajouta à son manteau un capuchon.

Pendant cette dernière besogne, parfois il regardait en souriant l'armoire à glace. Il se rappelait l'époque où il vérifiait une ou deux fois par semaine si sa mise exprimait avec une originalité suffisante son mépris de la mode. Il se secoua brusquement. Des souvenirs plus récents revenaient à sa mémoire humiliée : il revoyait un stupide amoureux qui examine plusieurs fois par jour s'il est suffisamment correct et banal.

Il se couvrit des vêtements qu'il venait de confectionner et, les reins serrés d'une corde, il regarda, au-dessous du socratique « *Connais-toi toi-même* », s'il avait l'air suffisamment rustique et antique, s'il était bien un cynique grec. Son aspect, d'abord, lui causa une déception :

— On dirait un capucin...

Mais il se consola sans trop de peine :

— Le catholicisme a pillé partout. Est-ce ma faute si certains franciscains ont imité, en même temps que notre vie errante et mendiante, la noblesse vingt-quatre fois séculaire de notre costume ?

CHAPITRE VIII

A la porte de l'Université, une affiche annonçait que M. Julien Duchêne, professeur de littérature étrangère, reprendrait son cours public le mercredi 26 février.

Pendant le congé qu'il s'était libéralement octroyé, plusieurs l'avaient rencontré en ville, ou se promenant le long de la rivière, ou grimpant sur les montagnes. Quelques-uns avaient essayé de lui parler. Le plus souvent, il s'était détourné sans daigner répondre un mot. Parfois il avait poussé la courtoisie jusqu'à déclarer :

— Je n'ai rien à dire à ceux qui, après tant de millénaires de folie, osent encore s'appeler les hommes.

On savait donc, malgré la discrétion du vieux doyen, que le père Diogène n'était pas malade. Au moins physiquement. Car, pour le reste...

Et on se touchait le front, d'une façon significative.

Les bruits les plus divers couraient sur sa retraite injustifiée.

Renseignements d'autant plus bizarres et contradictoires que la vérité était restée strictement enfermée.

Les dames Mortaly seraient mortes de honte si on avait pu soupçonner qu'un enfant naturel, qu'un enfant trouvé avait poussé l'audace jusqu'à vouloir épouser la fille du colonel, la petite fille du préfet républicain.

Marthe avait donc satisfait auprès de la seule Lucie ses irrépressibles besoins de bavardages.

Le colonel, lui, n'était pas bavard. Mais il avait accoutumé de conter tout ce qui l'intéressait à Monsieur le Curé de Notre-Dame-des-Nues. Après de longues explications de sa femme, après d'émouvantes supplications de sa fille, il avait promis de ne confier l'aventure humiliante à personne, pas même à ce digne ecclésiastique.

Or Pierre Mortaly, colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, président de fabrique, était homme de parole.

Les cours publics commençaient à cinq heurs de l'après-midi. Dès quatre heures, il y avait foule dans la grande salle à gradins, dans la cour et aux abords de l'Université.

Sauf la famille Mortaly, tout Platanople était là : vieille aristocratie, noblesse d'empire, noblesse républicaine, et ceux qui, généreusement, se sont donnés des titres à eux-mêmes, et jusqu'aux bons bourgeois qui consentent à n'être que de bons bourgeois. On y voyait aussi beaucoup de ceux qui, pour gagner leur pain, ont la demi-honte de faire semblant de travailler : négociants, fonctionnaires, et ces messieurs du Palais, et plus d'une soutane. On y rencontrait de gais voyageurs de commerce qui semblaient mieux informés que tout le monde et qui venaient pour la première fois en un lieu si étranger à leurs occupations professionnelles et à leurs ordinaires préoccupations.

Ce public énorme et hétéroclite courait à un spectacle dont le programme n'était connu qu'en gros. Les étudiants des diver-

ses facultés se promettaient de faire « un chahut monstre ». Réjouis par l'idée de mettre le désordre au service de la règle, ils sauraient conspuer « comme il convient » un professeur, qui, non content de couvrir l'Université de ridicule, s'était permis, sans raison que son caprice, d'abandonner les cours en pleine année scolaire. Pourtant, après ce long silence aux causes mystérieuses, n'avait-on pas à espérer un large et hilarant débordement de bizarreries? Beaucoup refusaient de se laisser priver complétement d'un tel régal. A la fin d'une réunion tumultueuse, on avait décidé que « le chahut » occuperait seulement la seconde demi-heure. Un garçon de trente-cinq ans qui avait passé ses premiers examens de médecine et qui réunissait les titres glorieux de doyen des étudiants et de président des Etudiants d'Action Française, était chargé de donner le signal du tumulte en sifflant dans une petite sirène. Jusque-là on écouterait des folies peut-être ingénieuses.

Le doyen des étudiants l'affirmait éloquemment : avec le caractère peu patient qu'on connaissait au patient, on pouvait s'attendre à une séance vraiment mouvementée et diversement amusante.

A cinq heures moins un quart, M. Lepère-Duchêne traversa les groupes. Sans un mot à quiconque, sans rendre les saluts qui lui furent faits, sans paraître apercevoir personne. On s'écartait devant lui. Sa démarche semblait d'un somnambule. Il était vêtu d'un complet correct. Mais il avait oublié de mettre une cravate. Au lieu de la serviette professionnelle, il portait sous le bras gauche un paquet étrange, considérable, enveloppé dans une toilette de tailleur. Et sa main droite tenait un bâton énorme, à demi dégrossi, massue plus que gourdin.

— Ça sent mauvais, — dit un marchand quincaillier. Il est capable d'assommer quelqu'un.

Le marchand quincaillier s'adressait à son voisin, gros épicier qui s'occupait de politique et avait été battu aux dernières élections municipales.

— Pour sûr que ça pue, — dit le candidat malheureux. A quoi pense donc ce maire incapable qui n'a pas envoyé la police?

Dans cette immense foule, on n'eût pas découvert un seul professeur de l'enseignement supérieur ou de l'enseignement secondaire. Ces braves gens corrects dont

la seule vertu est l'exactitude exprimaient leur blâme contre l'irrégulier, de façon correcte, par leur absence exacte.

La vaste salle, puissamment éclairée quoique le jour dure encore, est frémissante. On s'y tasse et s'y entasse; on y cause, on y crie, on y rit. On y espère et on s'y impatiente. Une salle de théâtre plutôt qu'une salle de cours. Oui, vraiment, la salle du théâtre les jours de cabale contre une actrice qui n'a pas couché avec assez d'hommes influents. Si l'artiste, par malheur, avait une minute de retard, les trépignements commenceraient et les appels sur l'air des lampions.

Mais ne vont-ils pas commencer ? Le premier coup de cinq heures sonne.

A ce moment précis, derrière la chaire, la petite porte s'ouvre et l'artiste paraît dans le plus imprévu des costumes. Il monte lentement sur l'estrade. On voit avec effarement son manteau de bure brune. Quand le mouvement écarte ce premier vêtement, une grossière tunique apparaît, de même étoffe et de même couleur. Le vaste tapis vert qui recouvre la grande table rectangulaire et descend par devant jusqu'au plancher de l'estrade ne permet

pas de voir les pieds chaussés d'indécentes sandales. Mais la besace tire les yeux, qui comiquement chevauche l'épaule gauche. La main du professeur serre le gros bâton qui a détourné d'entrer certain gros quincaillier.

L'effarement est tel qu'il s'exprime par un silence où toutes les bouches sont entrouvertes, tous les yeux écarquillés, toutes les mains, dans la mesure où le permet l'entassement, écartées.

Le père Diogène pose son bâton sur la grande table. Il ne s'assied pas. Sans se débarrasser de la besace qui semble parodier la noble épitoge des grandes cérémonies, il parle :

— Hommes de Platanople, ce n'est pas ici comédie et cours officiel. Vous n'êtes pas en face de cet histrion grave qu'on appelle un professeur. Vous êtes, pour la première fois de votre vie, en face d'un homme. Efforcez-vous de profiter du rare spectacle et d'utiliser l'occasion unique. Tâchez d'entendre profondément ce que je vais dire, de l'entendre avec vos oreilles, avec votre esprit, avec votre volonté. Pour la première fois de votre vie, vont être prononcées devant vous les paroles vitales.

Des rires sourds courent déjà comme étincelles avant l'incendie. Dans les hauts gradins, un voyageur de commerce s'écrie, en frappant ses cuisses sonores :

— Il en a de bonnes, le père Diogène !

Et un autre :

— Il est encore plus rigolo qu'on ne m'avait promis.

Mais un troisième croit reconnaître le costume du « prédicateur ». Il se met à chanter :

Père capucin,
Confessez ma femme ;
Père capucin,
Confessez-la bien.

La plupart des étudiants font entendre des « chut » vigoureux. Ils désirent, selon qu'il est convenu, jouir, la première demi-heure, de balivernes qui d'ailleurs sont encore plus inattendues qu'on ne l'espérait.

Mais l'air facile entraîne une partie de l'auditoire. La moitié de la salle chante. Cependant, çà et là, des étudiants se dressent et, parmi de grands gestes, crient :

— Silence ! silence !

Le père Diogène, souriant, bras croisés, regarde.

Les étudiants parviennent enfin à apaiser les chants. Le cynique reprend :

— Mon vêtement a quelque chose de familier à vos yeux et vous m'appelez père capucin. Plusieurs franciscains, en effet, ont imité, en même temps que les extériorités de notre vie, un costume qui a vingt-quatre siècles de noblesse.

— Pige-moi la noblesse ! — s'écrie de nouveau un des plus impatients voyageurs decommerce.

— Les premiers franciscains, — continue l'orateur, — ceux que dans les *Fioretti* nous aimons en souriant, comme on aime des enfants naïfs, sont de mièvres réductions des cyniques, seuls êtres virils qu'ait connus l'humanité.

Le doyen des étudiants, président des Etudiants d'Action Française, oublie tout ce qui est convenu. Et, taillant une large basane, il crie d'une voix de coq enroué :

— Veux-tu que je te le fasse voir, si je suis viril ?

Mais son voisin :

— Ben, mon cochon, si le père Diogène t'excite... Moi qui te croyais des goûts aristocratiques...

L'intervention de leur doyen déchaîne

la plupart des étudiants. Les rares partisans du silence sont débordés. Bientôt ils en prennent leur parti et ajoutent à un bruit de plus en plus assourdissant. On chante des cantiques et des chansons grivoises ; on hurle la *Marseillaise* et l'*Internationale*. Tous les airs connus et faciles se mêlent, charivari grandissant. Des cris d'animaux percent les chants cacophoniques. Des sifflets sifflent, des trompes trompètent, des cliquettes cliquettent. Les pieds, qui trépignent, soulèvent une âcre poussière.

Le père Diogène saisit son bâton à deux mains, le lève, frappe sur la table qui se fend. Ce geste énergique obtient une minute d'étonnement et de silence. Le cynique parle avec une douceur impressionnante :

— Merci, chers étudiants. Merci, nobles représentants de l'avenir, si semblable au passé. Laissez-moi vous dire le prix et la beauté de votre attitude. Merveilleux symbole de la folie humaine, vous montrez ce que fut, est et sera l'attitude des pauvres hommes chaque fois que l'injurieuse vérité se manifeste devant eux.

Le charme de la voix trompe et calme

un instant. La musique est entendue avant les paroles qu'accompagne sa paradoxale douceur. Mais enfin quelques-uns comprennent. Souples, enveloppantes et déchirantes comme lanières, les ironies arrachent de tous les points de la salle des cris et des injures.

L'orateur de nouveau se croise les bras :

— Continuez, continuez de dessiner votre ineffable beauté.

— Pour sûr que nous continuons, ignoble mufle !

— Vieux salaud !

— Anarchiste !

— Révolutionnaire !

— Voleur !

— Assassin !

— Pédéraste !

Comme un aigle dont l'essor, dominant une troupe d'oies, semble porté par un nuage et un tumulte d'ailes, la voix puissante monte en quelque sorte sur les injures. On dirait que leur multiple effort la soutient et l'élève.

— Même si, comme je le crains, il n'y a pas parmi vous un seul germe de noblesse future, un seul être pour qui le spectacle

que vous donnez soit instructif; même si...

Mais la tempête bouillonne et grossit. Son assaut enveloppe la voix puissante qui semble diminuer jusqu'au murmure. Le murmure même flotte et se perd. On voit maintenant, spectacle comique, une grande bouche s'ouvrir, arrondie, au passage d'on ne sait quel silence crié.

— La magnifique gargouille! — s'écrie le doyen des étudiants en désignant la vaste bouche ouverte.

Mais personne n'entend le doyen des étudiants. Personne n'entend personne. Personne ne s'entend plus soi-même,

Le père Diogène se tourne vers le tableau noir qui occupe le fond de la salle. Il prend la craie, écrit de grosses lettres écrasées :

VIVE LA NATURE ;
A BAS LA SOCIÉTÉ,
ENNEMIE DE LA NATURE.

CHAPITRE IX

Dès que le père Diogène a paru dans son accoutrement scandaleux, l'appariteur affolé a quitté la salle, a traversé péniblement la foule qui encombre la cour, a volé, si l'on ose dire, de toutes ses grosses jambes, chez monsieur le doyen de la Faculté des Lettres.

Le vieux doyen est une figure fine et usée. Il enseigne, sous le nom de philosophie, un prudent spiritualisme où le catholicisme n'est jamais choqué, où Saint Augustin vient confirmer Platon et la confiance en Saint Thomas, prince du dogme, corroborer l'autorité de Descartes, ennemi de l'autorité. On s'accorde à trouver sa

doctrine « noble et bien française. » Nul n'ignore que Platon, Saint Augustin et Saint Thomas sont plus français que Voltaire, Diderot ou Auguste Comte.

M. le doyen a pourtant un petit ridicule. Tout extérieur, ce ridicule, et dont vraiment il n'est guère responsable. Mais serait-il responsable d'être venu au monde chargé, par exemple, d'une bosse? M. le doyen vint au monde chargé du nom banal et léger de Lesage. Hélas! ce nom si heureusement gris, le parrain l'auréola d'un prénom homérique et sonore : Nestor. En vain M. le doyen signe, avec modestie et discrétion, N. Lesage. Tout Platanople sait que N. ne signifie pas Nicolas ou Napoléon. Quand il n'est pas là, on n'appelle M. le doyen que « le sage Nestor. »

Le vieux doyen, cassé, à la veille de la retraite, écoute avec ennui le rapport confus de l'appariteur :

— Il est habillé, sauf votre respect, M. le doyen, comme qui dirait un capucin de comédie. Un costume à faire hurler, sauf votre respect, M. le doyen, tous les chiens de Platanople. Et on lui fait, sauf votre respect, M. le doyen, un de ces chahuts... comme qui dirait... comme qui dirait,

sauf votre respect, M. le doyen, je ne sais pas quoi. Et il a un bâton gros, sauf votre respect, M. le doyen, comme ma cuisse. Pourvu qu'il n'assomme personne ! Quant à lui, je ne crois pas, sauf votre respect, M. le doyen, qu'il sorte vivant. Mais lui, sauf votre respect, M. le doyen, ça ne sera pas une grande perte.

Le vieux doyen se lève, avec efforts, de son fauteuil.

— Quelle histoire! — gronde-t-il.

Il se traîne péniblement, courbé par un lumbago. Il s'appuie d'une main sur une canne à béquille d'or, de l'autre sur le bras de l'appariteur.

Le père Diogène ne sait pas pourquoi la foule hurlante se tait soudain. Dans le bruit de tempête, il n'a pu entendre la petite porte s'ouvrir derrière lui. Il ne voit pas le doyen qui, courbé par la souffrance, avance, à petites secousses, son petit visage dolent, fin et grimaçant.

L'orateur profite d'un répit dont il ignore la cause :

— La vie cynique dans laquelle j'entre aujourd'hui...

Le doyen est à sa droite. M. Lesage s'appuie d'une main sur la grande table

fendue. L'autre main fait un geste qui semble demander grâce.

— Vive le sage Nestor! Vive le sage Nestor!

Mais d'autres :

— Conspuez Nestor! Conspuez!

La cacophonie recommence. Plusieurs adressent au père Diogène un « chic » ironique, tandis que quelques-uns le huent. Ceux-là lui envoient, de doigts moqueurs, des baisers; ceux-ci lui montrent les deux poings fermés.

Presque toute la salle crie et rit parmi des gestes de gaîté ou de folie. Mais dans un coin on se dispute. La bousculade commencée sur ce point se communique et rayonne, rapide contagion, dans cette foule dense. Voici que, un peu partout, des poings frappent, des gifles s'échangent et des cartes, des cannes se brisent, des chapeaux volent.

Le doyen, terrifié, met une main sur le bras de M. Julien Duchêne. Cependant l'autre main fait le plus éloquent des gestes et le plus démonstratif.

— Voyez votre ouvrage, Monsieur. Le sang va couler, par votre faute, dans cet asile des paisibles connaissances.

De son bâton formidable le cynique frappe deux coups sur la table qui craque et s'effondre. Il y a dans toute la salle ce qu'on pourrait appeler un sursaut d'accalmie.

— N'êtes-vous pas saouls de bruit et de folie, — s'écrie l'orateur, — et n'écouterez-vous pas un instant, avant qu'elle s'exile au désert, la voix de vérité?

Mais les épaules se haussent, les têtes agitent des ricanements et le tapage recommence. Une pomme pourrie frôle M. le doyen, va s'écraser sur le tableau noir, couvre de ses débris puants « *La société.* »

— Venez avec moi, — supplie le sage Nestor. Evitons des malheurs que nous ne pouvons même mesurer.

— Puisqu'il plaît à ces messieurs de lancer des projectiles, je sortirai le dernier.

— Ne vous obstinez pas, je vous en prie par tout ce qui vous est cher.

— Ne me demandez pas une lâcheté, je vous en prie par tout ce qui vous est cher.

L'ironie de la voix blesse M. le doyen qui se tait, songeur.

Les altercations recommencent, et les

bousculades, et les gourmades, et mille brutalités furieuses, méchantes ou terrifiées. Les gens paisibles se précipitent vers la porte et leur hâte augmente le désordre. Plusieurs échangent des coups parce qu'ils ne veulent pas rester dans un endroit où s'échangent des coups. On se presse et se heurte dans les étroits passages. On monte sur les bancs pour mieux crier ou pour frapper de plus haut. On glisse, on tombe. Des cris de douleur, des cris d'angoisse, des cris de peur se mêlent aux chansons, aux miaulements, aux aboiements, aux tapages métalliques, à tout le hourvari de folie et de gaîté.

Le doyen ordonne à l'appariteur :

— Les gendarmes ! allez chercher les gendarmes.

Le père Diogène, debout, bras croisés, grimpe sur les débris de la table et du tapis vert comme un brave sur un reste de barricade. Au milieu du tumulte, parmi les projectiles de plus en plus nombreux, il clame de temps à autre une phrase. Les plus proches entendent : cyniques, liberté, nature.

L'ivresse du bruit monte-t-elle à la tête des étudiants, ou des apaches se sont-ils

glissés dans la foule ? Voici qu'on démolit les bancs à coups de pieds. On lance les planches brisées vers les deux hommes qui occupent la petite estrade. Le doyen fuit courbé. Le père Diogène, redressant sa grande taille, reçoit les projectiles sans un mouvement. Ses bras restent croisés sur sa poitrine et ses lèvres, parmi le sang qui inonde son visage, sourient. Il crie, dès qu'il croit pouvoir se faire entendre :

— La liberté de la vie cynique, cette souveraine noblesse...

Mais gendarmes et sergents de ville, tout ce que Platanople possède de police, envahit la salle, qui se vide promptement.

Le père Diogène, sanglant et souriant, regarde immobile.

— Allons, monsieur, rentrez chez vous et mettez un vêtement convenable.

— Qu'appelez-vous vêtement convenable, mon délicieux commissaire ? Serait-ce, par hasard, quelque livrée aussi noble que la vôtre ?

Le commissaire fait un signe. Deux gendarmes entraînent le père Diogène. Le cynique n'oppose aucune résistance. Mais, sanglant et triomphal, emphatique et hilare, il s'écrie :

— Toutes les époques se ressemblent. Diogène, seul homme libre de Corinthe, était vendu comme esclave. Le seul homme d'aujourd'hui fait son entrée dans la vie libre entre deux gendarmes.

CHAPITRE X

Les gendarmes ont conduit le père Diogène jusqu'à sa porte. Chez lui, il lave le sang dont son visage est couvert, il mange un morceau de pain, boit un verre d'eau et se couche.

Il se dit qu'il doit, la veille de son départ, se manifester à lui-même son calme en dormant aussi profondément que dorment, aux veilles de leurs premières batailles, les généraux d'oraisons funèbres. Mais le père Diogène est un homme à insomnies et nul raisonnement n'a pour lui de vertu dormitive.

Ce ne sont pas les légères démangeaisons de son front meurtri et de sa joue

déchirée qui le tiennent éveillé. C'est l'abondance des pensées, la soudaineté de l'arrivée de quelques-unes, la fuite coquette de quelques autres, la façon brusque dont elles apparaissent et disparaissent, la danse de vertige dans laquelle elles se joignent, se mêlent et se confondent.

Le cynique entend sonner toutes les heures à tous les clochers de Platanople.

— Pourtant, — s'affirme-t-il, — il est impossible d'être plus calme que je ne le suis. Ma résolution, depuis qu'elle est prise nettement, ne me trouble plus.

Il hausse les épaules devant l'image d'Alexandre et de Condé endormis :

— Si faible que fût leur pensée, ils sentaient bien que, victoire ou défaite, l'événement du lendemain changerait peu de chose à la marche de l'humanité. Mais moi qui viens, tout simplement, renouveler l'âme humaine...

Et il revoit Jésus au Jardin des Olives. Il ne dort pas, celui-là. Il tremble et il supplie parmi la sueur de sang et d'eau.

— Ce n'est pas, — songe le père Diogène avec sa modestie coutumière — que je veuille comparer le facile courage de

monter au Calvaire et de mourir en quelques heures avec la vaillance de vivre, cinquante années peut-être, de la vie naturelle. Héros et martyrs sont bien petits garçons auprès d'un cynique.

Sur le matin, il finit pourtant par s'endormir. Il avait entendu sonner plusieurs fois les cinq coups de cinq heures. Il n'entendit pas la demie.

Quand il s'éveilla, de pâles rayons, par la fenêtre toujours ouverte, pénétraient dans la chambre.

Il leur sourit comme à des amis.

— Tu te mets en fête, généreuse Nature, pour célébrer mon entrée dans la vie naturelle.

Après une rapide toilette, il revêtit ce que Platanople appelait un costume de capucin. Il rangea soigneusement dans sa besace tout ce qu'il voulait emporter. La poche de derrière contenait du pain, des oignons et des olives. Dans la poche de devant il disposa, en riant de deux façons bien différentes, une petite lampe électrique et les pièces de monnaie qui lui restaient. Il prit aussi une minuscule boussole, un solide couteau à plusieurs lames, différents papiers et un paquet de grosse ficelle.

Il s'éloigna de la ville en remontant le cours de la rivière. Près du premier village, les gamins, libérés par le jeudi, l'entourèrent.

Il leur sourit, fouilla dans la besace, chercha l'argent qu'il avait emporté. Il dit au plus grand des enfants :

— Si tu réussis un beau ricochet avec cette pièce de cinq francs, je te donne ce sou.

— Les pierres plates ne manquent pas — dit l'enfant effaré et hésitant — pour faire des ricochets.

— Rien, mon petit ami, n'est aussi plat que l'argent.

Le cynique commença à faire glisser et bondir sur l'eau les pièces de monnaie.

Le geste eut pour les enfants on ne sait quoi de redoutable. Un homme qui jette de l'argent dans une rivière parut à leur conscience obscure capable de tous les crimes. Les uns, cachés derrière les arbustes, regardaient avec angoisse. Les autres fuyaient. Et ils criaient :

— Il y a un capucin qui fout l'argent à l'eau !

Une partie du village revint bientôt avec les enfants. Maintenant le père Diogène — décidément il était capable de tout ! — se

montrait nu comme le nouveau-né que la société, sous les espèces et apparences d'une sage-femme, n'a pas encore eu le temps de revêtir de sa première livrée. Vêtements et besace, roulés en paquet, étaient attachés sur sa tête. Il dit aux arrivants :

— J'ai appris à vos enfants à quoi peut servir l'argent.

Et il entra dans l'eau glaciale. Il nagea puissamment, aborda sur l'autre rive, se roula sur l'herbe pour s'essuyer. Puis il se coula dans son costume et, longtemps suivi par des regards ébaubis, il continua sa marche.

Quand la belle saison fut venue, plusieurs villageois, se rappelant les récits éblouis des enfants, plongèrent dans la rivière, cherchèrent parmi les cailloux du fond. Personne n'a rien trouvé, jamais. Pourtant, à la veillée, on raconte, de plus en plus ample, ornée de détails de plus en plus précis, l'histoire du capucin qui jeta dans la rivière le trésor du couvent pour que la République ne puisse pas s'en servir.

CHAPITRE XI

Le père Diogène marchait à travers champs, consultant parfois sa boussole. Il se dirigeait vers Paris lointain.

Souvent, à haute voix, avec de grands gestes et de grands éclats de rire, il se parlait à lui-même. A rapprocher les paroles éparses et à les mettre en ordre, on eût obtenu un discours plus grandiloque qu'éloquent. On eût pu le diviser, ce discours, comme un sermon, en deux points. Premier point : ma résolution fera le salut de l'humanité. Deuxième point : je jouirai de la plus magnifique et de la plus légitime des gloires.

Le père Diogène pensait souvent à la

gloire. Chaque fois, il se rappelait un mot de son maître, celui que maintenant il distinguait de lui-même en l'appelant Diogène l'ancien : « La gloire ? On l'obtient en la méprisant ». Cette parole le grisait comme un puissant élixir.

Il affirma, en frappant la terre de son bâton :

— Plus tard on ne dira pas : le 27 février 1913. On dira : le premier jour de l'an I de l'Ere Heureuse.

Il faisait peu de rencontres dans la campagne d'hiver. Les quelques personnes qui l'apercevaient regardaient de loin ce fou, sans doute redoutable, qui agitait, en si grands gestes, un si gros bâton.

Depuis quelques instants il sentait les sollicitations de la faim. Il trouva une source. Il s'assit auprès, mangea la moitié de son pain, de ses olives et de ses oignons. Il disait, tout en mâchant :

— Je me suis accordé un jour avant de mendier... Ces imbéciles qui me croient fou !... Est-ce qu'un fou ménage les transitions ?

Son estomac satisfait, il resta encore assis quelques instants, tournant et retournant sa petite lampe électrique, l'al-

lumant et l'éteignant. Et il affirmait :

— Un fou n'adapte pas les moyens aux circonstances. Je sais être de mon temps dans la même mesure que Diogène l'ancien était de son époque. Je ne me suis pas encombré de l'incommode luminaire à la clarté de quoi il cherchait ironiquement un homme... Un fou ? Ce serait, par exemple, l'érudit qui, sans tirer profit pour sa conduite de la doctrine cynique, s'inquiéterait de reconstituer exactement la lanterne du grand ironiste.

Vers trois heures de l'après-midi, il fit la rencontre de deux gendarmes. De loin, ils regardaient le chemineau avec inquiétude. Ils s'arrêtèrent devant lui et, d'un ton brutal, exigèrent :

— Montrez vos papiers.

— Rien de plus facile, — répondit le cynique souriant.

Il tira d'abord de sa besace sa nomination à l'Université de Platanople. Puis il présenta, roide parchemin, son diplôme de docteur ès-lettres.

Les agents de l'autorité épelaient avec stupéfaction. De tels papiers convenaient si peu à un tel vagabond. L'un d'eux demanda :

— C'est tout ce que vous avez ?

— Auriez-vous mieux vous-même ? — interrogea aimablement le père Diogène.

Les deux gendarmes se regardaient, hésitants. Ils ne se rappelaient nul précédent qui conseillât l'arrestation ou l'abstention. Quand il n'a pas de précédent pour le guider, un fonctionnaire se sent bien malheureux.

Ils demandèrent enfin :

— D'où venez-vous ?

— De Platanople.

— Où allez-vous ?

— Peut-être à Paris.

— Pourquoi : peut-être ? Vous foutez de nous ?...

— Peut-être, parce que je suis un homme libre; parce que rien ni personne ne me force d'aller ici plutôt que là ; parce que j'ai le droit de changer d'idée pendant la route.

Et, avec un sourire mélancolique :

— Mais ne faut-il pas toujours dire : « peut-être » quand on parle de l'avenir ?

— C'est bien loin, Paris.

— C'est bien long, le temps.

Ils le laissèrent passer, à regret.

L'un d'eux dit :

— Arrêter, ça risque d'être la gaffe... Laisser libre, c'est pas sans danger... Attention, mon vieux poteau. Faudra rien dire de tout ça. Faire comme si nous aurions pas rencontré le particulier. Les collègues qui le verront après nous, qu'ils se débrouillent.

— T'as raison.

Mais l'idée du devoir est puissante au cœur d'un gendarme. Un remords ramena ceux-ci sur leurs pas. Se glissant derrière les broussailles, ils suivaient de loin et ils guettaient l'inquiétant personnage.

CHAPITRE XII

L'inquiétant personnage ne se doutait pas qu'il était suivi ou, comme disent messieurs les policiers et messieurs les feuilletonistes, « filé ». Il marchait avec une lenteur tranquille, homme que rien ne presse, naïf qui ne craint rien puisque sa conscience est en parfait repos. Voici que sa marche s'alentit encore. Sous le poids de la pensée peut-être.

Maintenant les gendarmes le voient faire des gestes. Ils l'entendent qui parle haut. Ils sont trop loin pour savoir si le monologue forme un discours suivi ou une alternance de paroles jaculatoires et de

silences. Quelques mots seulement leur parviennent distincts :

— Lâche concession !... Papiers ridicules !... Peau d'âne bonne pour les ânes!...

Et l'inquiétant personnage s'arrête, s'assied au bord de la route, les pieds dans le fossé sans eau.

Les gendarmes se rapprochent, double rampement prudent. Ils se tapissent derrière une épaisse touffe de genêts.

L'un des gendarmes a une main sur le bras de son compagnon. Le compagnon a un doigt sur les lèvres. Leurs yeux se fixent sur l'inquiétant personnage qui se présente de trois quarts. Leurs yeux qui brûlent de la fièvre de comprendre... oh! pas de comprendre à des profondeurs inutiles... de comprendre ce qu'il faut faire pour ne mériter ni blâme ni reproche, pour obtenir peut-être l'agréable chatouillement d'un éloge : « Gendarmes, je suis content de vous. Dans des circonstances nouvelles, et par conséquent difficiles, vous avez fait preuve d'intelligence et de décision ».

L'inquiétant personnage a mis sa besace sur ses genoux. Il fouille dans une poche. Il a sur les lèvres un sourire qui donne

aux gendarmes la chair de poule. S'ils osaient parler, ils l'appelleraient, ce sourire, — grâce au souvenir d'un magnifique procès-verbal établi l'an dernier par leur capitaine, — « un rictus aussi lâche que cruel ».

Qu'est-ce que le prétendu professeur va sortir de cette besace, bagage si étrange pour un homme qui affiche de telles prétentions ?...

— C'est un anarchiste ! — souffle un gendarme à l'oreille de l'autre.

— Nous avons eu tort de pas le fouiller. Pour sûr, il a quelque bombe.

L'inquiétant personnage sort de la besace des instruments qui, à distance, à travers les ramilles remuées de vent, semblent aussi menaçants que singuliers.

Les signes que se font les deux gendarmes recommandent silence, prudence, immobilité. Ils disent, ces signes : « S'il nous sait là, nous sommes foutus. Il n'aurait qu'à lancer sur nous une de ces petites machines. Voyez débris qui sautent ».

Les braves pandores songent avec attendrissement à leur femme et à leurs enfants. Ils voient, comme dans un rêve,

des veuves qui pleurent sous de longs voiles, des petits qui rient, trop jeunes pour comprendre le malheur.

L'inquiétant personnage sort aussi de la besace deux papiers, les papiers sans doute qu'il a exhibés tout à l'heure.

Il renferme les instruments terrifiants : boussole et lampe électrique. Les gendarmes, s'ils osaient soupirer, pousseraient un soupir de soulagement.

L'inquiétant personnage ouvre les papiers. Il les regarde « d'un drôle d'air ». Il hausse les épaules. « Le rictus aussi lâche que cruel » cesse d'être silencieux, devient un ricanement sourd mais terrible.

Et les mains déchirent le papier qu'ennoblit une signature de ministre, déchirent le parchemin qui résiste et qui crisse.

— Papiers volés ! — souffle un gendarme.

— Le misérable ! Il détruit les pièces à conviction.

— Faut l'arrêter.

— Pas en ce moment... Trop dangereux.

Les débris volent au caprice du vent.

L'inquiétant personnage se lève, charge sa besace. Mais il ne part pas immédiatement. Appuyé des deux mains sur son bâton, il regarde voleter les papiers légers,

il regarde tournoyer et tomber les fragments du lourd parchemin.

— Nature, qui utilises tout, je te les donne. Tu en tireras pour le moins, à la longue, un peu de fumier. Mais peut-être l'oiseau au printemps fera à l'un de ces débris ridicules l'honneur de l'employer dans la construction de son nid.

Dès qu'il reprend sa marche, les deux gendarmes, rampant sur le ventre, recueillent quelques morceaux de papier. Puis ils se concertent, ces guerriers, et font leur plan :

— Je me jette sur lui par derrière. Je lui tiens les deux bras collés contre le corps. Toi, tout de suite, tu lui arraches son bâton et sa besace.

L'inquiétant personnage marche sans inquiétude. Ah! comme il est loin de soupçonner les terreurs qu'il cause et les vaillantes dispositions prises contre lui...

Les gendarmes réussissent leur coup. D'ailleurs le choc ne déclenche chez l'inquiétant personnage d'autre réflexe qu'un grand rire. Un rire prolongé, nerveux, secoué, comme de quelqu'un qu'on chatouille :

Et il dit :

— Ce sont les mêmes! Aussi je les trouvais bien intelligents pour des gendarmes...

— Outrage aux agents de l'autorité dans l'exercice de leurs fonctions. Ça sera sur le procès-verbal.

Mais l'autre agent de l'autorité :

— Vous avez déchiré ces papiers!

— Ah! ah! — dit l'inquiétant personnage, — vous avez volé la nature, le fumier et les oiseaux.

— Pourquoi avez-vous déchiré ces papiers?

— Un philosophe ne demande qu'à tout expliquer à tous. Mais tous sont-ils faits pour tout comprendre?

— Nous comprenons mieux que tu voudrais, mon vieux. Tu peux en raconter tant que tu voudras, de tes histoires. C'est pas à nous qu'on fait prendre des vessies pour des lanternes.

L'inquiétant personnage eut beau rire comme une petite folle et raconter, en effet, « des histoires que ça veut rien dire du tout ». Les gendarmes le conduisirent à la gendarmerie. Le brigadier l'interrogea à son tour. Il nota celles des réponses qui lui parurent les moins ridicules et télégraphia à Platanople.

Platanople répondit : « Fou inoffensif ».

Le lendemain matin on relâcha le fou inoffensif. Mais on l'avertit sévèrement :

— Tâchez qu'on ne vous revoie jamais par ici. Vous ne vous en tireriez pas une seconde fois à aussi bon compte.

CHAPITRE XIII

Le long de la route nationale, le père Diogène, pour n'avoir pas à se préoccuper de la vitesse inhumaine des automobiles et de leurs brutales apparitions, marchait dans le fossé. Il allait pensif, tourmenté, la tête basse.

Une vomissante répugnance lui soulevait le cœur à l'idée de mendier. Malgré la décision prise, il est probable qu'à la saison des fruits, il ne se fût pas résigné à tendre la main. Il eût trouvé plus facile de marauder.

— Je m'étais répété plusieurs fois — murmurait-il — les raisons profondes pour lesquelles les cyniques mendiaient au lieu de voler ou de travailler.

Ces malicieuses raisons profondes, maintenant qu'il avait besoin d'elles et qu'il les appelait désespérément, s'enfonçaient, insaisissables.

— Il semblerait d'abord plus naturel de travailler — continuait le pénible soliloque. Puisque la nourriture est en partie un produit de notre effort. Ou bien il semblerait naturel de prendre. Puisque la terre, source première de tous les produits, appartient naturellement à tous les vivants. Celui qui prend selon ses besoins ne revendique-t-il pas un droit imprescriptible et ne répare-t-il pas, en ce qui le concerne, l'injustice du vol social ?

« Mais le travail intervient dans la production de l'aliment. L'aliment est fils d'un homme autant que de la terre. Je commets donc, en m'en emparant, une injustice envers l'homme son père. D'un autre côté, puisque la société a organisé les choses de façon à frustrer le producteur d'une part du produit, travailler et produire devient duperie et esclavage.

« Donc, il ne reste qu'à mendier ».

Cette démonstration par l'absurde ne le satisfaisait point.

Il avait beau ajouter :

— Ce ne sont pas seulement des particuliers, patrons et capitalistes, qui asservissent le producteur et le dépouillent. La société, par les impôts, opère de lourds prélèvements. Et ce qu'elle prend, elle en fait des moyens d'oppression. Elle me vole de quoi payer mes chaînes. Travailler, ce serait soutenir l'infâme société, me faire le complice du tyran, lui donner le moyen d'écraser mes frères de servitude. Depuis qu'il y a une société organisée, rien de plus bas et de plus funeste que le travail. Par la force ou par la ruse, la société en a toujours fait un geste servile.

Il s'irritait néanmoins :

— J'avais trouvé une démonstration directe dont j'étais parfaitement content. Je ne parviens plus à la reconstruire.

Et il retournait indéfiniment les trois solutions : travailler, voler, mendier.

— Travailler, c'est depuis longtemps le grand crime. Il est plus grave aujourd'hui, et à la fois, si j'ose dire, plus ridicule, puisque les objets de consommation qui répondent à des besoins réels sont en quantité excessive. On se plaint de la surproduction et on réclame des débouchés. Je serai un petit débouché.

Il riait longuement.

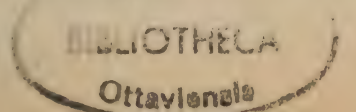
— L'eau, disent les économistes, n'est pas une richesse parce qu'elle existe en quantité illimitée. Il y a du pain pour tout le monde. Je crois même qu'on en gaspille. Le pain aussi cesse d'être une richesse. Quant aux objets qui ne sont pas encore assez abondants pour satisfaire à toutes les demandes, ce sont objets de luxe, objets inutiles, objets corrupteurs et nuisibles, qu'il y aurait mérite à détruire.

Il semblait que la conclusion de ces raisonnements, c'était, pour le moins, le droit et le devoir de voler.

— Peut-être aujourd'hui Diogène l'ancien et Cratés prendraient au lieu de demander.

Il secouait la tête :

— Prendre?... Sans doute, si je prenais à la communauté. Mais, légitimement ou non, le pain qui m'est nécessaire appartient à quelqu'un. Je mendierai afin de ne pas risquer de frustrer quelqu'un de ce dont il a besoin, ou même de ce dont il croit avoir besoin. Prendre est mon droit strict. Je mendierai afin que mon amour fasse les autres juges de mon droit. Je mendierai parce que c'est le seul geste



fraternel et le seul geste vraiment fier.

Après un souriant silence, il développait le triomphant paradoxe :

— Mendier, c'est dire aux hommes : « Mes frères, gardez ce que vous voudrez. Mon indulgence vous donne tout, sauf ce que vous ne désirez pas garder ». Mendier, c'est dire aux choses : « Je sais me contenter de ce dont nul ne veut. Je sais, au besoin, me contenter de rien. Si les ressources des hommes diminuent, je veux être le premier à ressentir l'appauvrissement. Si un jour il n'y avait plus assez pour que tous les hommes mangent à leur faim, je veux être le premier à ne pas manger et à mourir pour que mes frères vivent ».

Mais une difficulté surgit, à quoi il n'avait point songé encore.

Comment demanderaît-il ? Les formules qu'il avait entendu bredouiller par les mendiants lui paraissaient d'une bassesse ignoble, comme baveuse. Il cherchait les mots qui demandent affectueusement, sans humiliation ni exigence.

A droite de la route se montra une grande ferme. Malgré la faim qui commençait à le pousser en avant, le cynique

novice recula. Mais il ne s'avoua point devant quoi il reculait et pourquoi il hâtait son pas fuyant.

— Les fermes ne sont pas rares et mon appétit est encore trop médiocre. Obéir aux premières sollicitations de l'estomac, ne serait-ce pas mollesse et lâcheté?

Il approchait d'un village.

Sur une maison isolée qui formait comme la garde avancée ou la sentinelle du groupe, il lut l'ordinaire inscription :

LA MENDICITÉ EST INTERDITE
SUR LE TERRITOIRE DE LA COMMUNE.

Il s'arrêta, branlant la tête et haussant les épaules.

— Si j'avais ce qui est nécessaire à un tel travail, je changerais un mot dans le texte officiel et municipal. J'effacerais « mendicité » pour écrire « vertu ».

Mais il n'avait pas ce qui est nécessaire à un tel travail. Il se rua à coups de bâton sur l'inscription. C'était, au coin d'un mur, solide plaque de métal. Elle resta insensible aux premières attaques. Le quatrième coup fendit légèrement son bleu épais. Mais le cinquième porta à faux et c'est le bâton qui vola en éclats.

Le père Diogène regarda avec un rire nerveux ses mains désarmées.

La maison qui portait la plaque était inhabitée et personne n'avait vu l'insolent personnage détériorer un monument public.

Si quelque lecteur est tenté de trouver le mot « monument » un peu ambitieux, je ne rappellerai pas que c'est le terme employé par le Code, livre que Stendhal même n'accuse pas de grandiloquence. Je préfère remarquer que la plaque contre quoi s'était acharné le cynique est, dans sa simplicité, une de nos grandes conquêtes modernes, une des plus belles affirmations qu'on puisse rêver des droits de l'homme, un monument — non, je ne trouve pas d'autre mot — de la noblesse d'âme et de la générosité contemporaines, un rayonnement matériel et, si j'ose dire, métallique, de notre beauté intérieure.

Cependant la faim devenait pressante.

Le philosophe se répétait toutes ses raisons de la satisfaire par la mendicité, seul moyen immédiatement pratique.

Il les résumait en une manière de litanies :

— Soyez louées dans les siècles des siècles, paresse et mendicité,

« Vertus calomniées,
« Noblesses vêtues de bure,
« Sourires de la sagesse,
« Fiertés sans insolence,
« Générosités cachées,
« Gestes de l'amour qui accepte,
« Remèdes nécessaires du grand mal moderne, l'haletante, la suante surproduction ».

Ainsi il persuadait son esprit à mesure que la faim, de plus en plus éloquente, persuadait son estomac.

Une porte ouverte laissa voir une jeune paysanne qui débarbouillait un marmot.

Le père Diogène répéta quelques-unes de ses plus émouvantes oraisons jaculatoires et fit un pas vers la porte ouverte.

Mais il s'arrêta en grommelant :

— Hier, j'avais trouvé beaucoup mieux, beaucoup mieux.

La faim devint en lui comme hurlante et le philosophe s'ordonna :

— Quand tu es dans les ténèbres, obéis à la résolution que tu avais prise dans la lumière.

Il se trouva sur le seuil et il demanda, tête basse :

— Auriez-vous un morceau de pain à me donner?

Sa voix était le plus indistinct des murmures. Mais le marmonnant marmottement des mendiants n'est-il pas, presque toujours, deviné plus qu'entendu ? Et le costume parut significatif à la jeune femme.

Elle fouilla dans la poche de son tablier, remuant un bruit de métal. Parmi les clés, les dés, les étuis, elle trouva un petit sou. Et, portant l'enfant sur son bras gauche, elle offrit la menue monnaie.

Le cynique secoua une tête qui refuse :

— Pas d'argent, — dit-il, — pas de faux biens... Du pain, je ne demande que du pain.

Il ajouta, souriant et pourtant emphatique, comme s'il eût repoussé un trésor :

— *Pecunia tua tecum sit.*

La jeune femme approuva :

— Je comprends. Vos vœux...

Et, déposant le marmot sur le lit, elle coupa, dans la miche entamée, une large tranche.

— Priez le bon Dieu pour que mon mari cesse de boire.

L'affamé ne prit pas le pain qu'on lui offrait. Il eut un long ricanement et il déclara :

— Je ne prie jamais que moi-même.

La paysanne regarda avec effarement cet homme costumé en ermite ou en capucin, qui mendiait comme un capucin ou un ermite, qui avait fait vœu de ne pas accepter d'argent, qui parlait latin comme un curé et à qui la seule pensée de la prière arrachait des ricanements.

Peut-être éprouva-t-elle une peur superstitieuse, comme il arrive devant l'incompréhensible. Peut-être ce grand diable aux traits heurtés, à la physionomie hilare, lui parut-il une incarnation de Satan lui-même.

Elle eut hâte de voir l'effrayant personnage loin d'elle, loin de son enfant, loin de sa maison.

Elle lui mit le pain dans la main et, le poussant presque :

— Prenez tout de même.

Pendant qu'elle refermait la porte avec la brutalité de la terreur, une formule de mendiant vint, à peine modifiée, aux lèvres du père Diogène :

— Que la bonne Nature vous le rende!

Et il s'éloigna en mordant à belles dents.

Un prêtre le considérait depuis quelques instants, sourcils froncés. Violent,

rapide, du vent dans la soutane, le prêtre marcha sur le mendiant :

— Si je vous faisais arrêter pour mendicité ?...

Le père Diogène regarda avec mépris le mufle ecclésiastique :

— Tu veux dire « pour concurrence déloyale », petit faiseur de quêtes.

— ... Ou pour porter un costume religieux, — continuait l'autre sans écouter la remarque du cynique.

Le père Diogène fit entendre, déroutant, un vaste éclat de rire.

Il venait de se rappeler certaine page de Rabelais, et sa joyeuse malice l'engageait à imiter une docte plaisanterie de Panurge.

Parmi ses rires, il répondit en latin :

Les capucins avaient volé leur costume aux anciens cyniques. Le restaurateur du cynisme reprenait son bien à des pillards.

— D'ailleurs, — continuait un latin à la fois souriant et véhément — qui peut enlever à un homme le droit naturel de s'habiller selon sa fantaisie ? Prêtre d'une religion sociale et menteuse, respecte, quelque costume qu'il porte, le prêtre de la Nature.

Parce que les idées exprimées lui étaient trop nouvelles et parce que le latin qui les exprimait était noblement cicéronien, le pauvre liseur de bréviaire ne comprit pas ce qui était dit. Toutefois il parla latin, ou à peu près, lui aussi :

— Seriez-vous prêtre, — demanda-t-il, — et chargé de quelque mission singulière ?

Mais le cynique répondit en grec. Sa phrase ne contint ni le mot *kyrie* ni le mot *eleison* : le prêtre, cette fois, n'ignora pas seulement ce qu'on pouvait dire, il ignora aussi quelle langue on pouvait bien parler.

— La nature m'a chargé, en effet, — disait en grec le philosophe, — de la plus singulière et de la plus salutaire des missions.

— *Non intelligo*, — soupira le prêtre.

Et il eut ce grand geste d'ignorance qui écarte les deux mains, semble disperser l'homme dans l'infini.

Le père Diogène dit en allemand :

— La Nature, encore que personne n'observe plus sa religion, a voulu avoir aujourd'hui son prêtre et son apôtre.

— Je ne comprends pas.

Le malicieux cynique déclara en anglais :

— Je parlerais français ou latin de sacristie, que vous ne comprendriez pas davantage.

Le prêtre, qui avait appris, au petit séminaire, quelques bribes d'anglais, interrogea :

— *Are you english?*

Mais le cynique répondit en espagnol :

— Si je consentais à appartenir à une nationalité, je ne choisirais certes pas la plus brutale et la plus stupidement orgueilleuse des patries.

— Parlez français ou latin.

Le mendiant répliqua en hébreu.

— Quoique je ne sois pas pressé, — insista le prêtre, — je vous serai reconnaissant de cesser cette farce et de parler français ou latin.

— Je parlerai français, — dit gravement le philosophe. Afin que mon obscurité soit faite de lumière et que votre aveuglement soit éblouissement.

— Pourquoi ce ton de prophète? Qui êtes-vous ?

— Je ne suis ni citoyen romain ni fidèle catholique, quoique je parle le latin de Cicéron et que j'entende le patois d'Akempis ou de Pie X. Je ne suis pas juif, quoi-

que je lise Isaïe dans le texte. Je ne suis pas grec, malgré mon amour pour les moralistes grecs, les seuls moralistes, ceux auxquels vous avez emprunté, pauvres chrétiens, tant de bonnes choses que vous avez salies et gâtées. Je ne suis ni espagnol, ni italien, ni anglais, ni allemand, quoique je connaisse les langues de ces peuples.

Un cercle grossissant de paysans entourait les deux hommes. Le prêtre écoutait tout ensemble ce que disait son interlocuteur et les réflexions échangées par les spectateurs.

On se moquait âprement de son ignorance. Pour la naïveté du paysan, « le curé » doit être un savant. Et qu'est-ce qu'un savant qui ne sait pas tout ?

Le malheureux abbé était agacé, énervé. Il haussa les épaules.

— Vous êtes français, — dit-il.

Un peu affolé par l'aventure et par les commentaires qui bourdonnaient et piquaient, il ajouta naïvement :

— Comme tout le monde.

— Je ne daigne pas être français, — déclara l'inconnu en redressant sa taille.

— Qu'êtes-vous donc ?

— Citoyen du monde et fils de la Nature.

Il fit un geste pour écarter les paysans, Et il passa en criant :

— *Sequere Naturam.*

Le prêtre, mains levées, répliqua :

— *Sequere Christum.*

Mais le cynique, se retournant :

— Si Christ a suivi la nature, que peut-il désirer sinon que j'adopte le même guide? S'il s'est écarté de la nature, il s'est trompé de route. Dans aucun cas, je n'ai à me préoccuper de ton Christ et des chemins qu'il a pu prendre.

Le prêtre, avec un geste de prédicateur :

— Il a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. »

— Il a dit tant de choses et vous lui avez fait dire tant de choses ! — répliqua le père Diogène en continuant sa marche.

Le prêtre désirait avoir le dernier mot. Pourtant il se tut.

Il écoutait deux paysans échanger d'aimables réflexions :

— Ils sont aussi fous l'un que l'autre.

— Oui, mais le curé est plus bête.

CHAPITRE XIV

Sorti du village où son bâton, chose naturelle, avait détérioré une inscription sociale et s'était brisé contre elle, le premier soin du père Diogène fut de se faire, aux dépens d'un chêne, un nouveau gourdin.

Il marcha deux jours sans rencontre intéressante. Il dormit une nuit sous un pont, l'autre dans une masure abandonnée. Couché ou en marche, il se parlait souvent, tantôt à demi-voix, tantôt d'un accent élevé et oratoire. Quand il s'en apercevait, il souriait, songeant que le vulgaire voit en de tels monologues une marque de folie. A cette opinion ridicule, il opposait

le sentiment d'Antisthène. Chaque fois qu'on interrogeait le premier des cyniques sur ce que lui rapportait l'étude de la philosophie, il répondait : « J'y ai gagné de savoir converser avec moi-même. »

Le père Diogène mendiait quand il avait faim. A cause de son costume, il était rare qu'on lui refusât un morceau de pain. Mais on s'étonnait qu'il ne fît point de signes de croix, qu'il ne donnât point de bénédictions, qu'il ne promît point de prières. Parfois on lui disait :

— Priez Dieu pour moi.

Il répondait :

— Les vrais biens, c'est à soi-même qu'il faut les demander.

Ou encore :

— Tu es le seul dieu assez puissant pour te rendre heureux.

Le troisième jour, il se heurta à deux gendarmes qui lui réclamèrent ses papiers.

— Je ne daigne plus avoir de papiers.

Il regardait les agents de l'autorité d'un air railleur.

— Ils sont trop verts, — remarqua un gendarme qui avait des lettres. Et quels sont vos moyens d'existence ?

— Est-ce que je m'inquiète des vôtres? Est-ce que je vous reproche la solde que vous touchez pour embêter les gens?

Les gendarmes comprirent qu'ils avaient affaire à un fou. Quel homme dans son bon sens trouverait injustifiées l'existence et la solde du gendarme?

— Comment vous appelez-vous?

— Le père Diogène.

— Le père Diogène? Ça n'est pas un nom.

— C'est le mien, puisque c'est celui que j'ai choisi...

— Ah!

— ... En souvenir du plus grand homme de tous les temps et de tous les pays.

— Manie des grandeurs, — souffla tout bas le gendarme qui, outre qu'il avait des lettres, avait été quelque temps gardien dans un asile d'aliénés.

Puis ce savant déclara très haut, non sans ricaner un peu :

— Un grand homme qui s'appelle Diogène?... J'ai lu quelques bouquins dans ma vie, et je puis dire que ça n'existe pas. Si vous vous appeliez Napoléon ou Poincaré, je comprendrais.

— Si vous compreniez, — répliqua dou-

cement le cynique, — c'est moi qui cesserais peut-être de comprendre.

Il fit entendre, après cette déclaration folle, le plus clair des rires et le plus fou.

— Avant de vous appeler le père Diogène, comment vous appeliez-vous?

— Lepère-Duchêne.

— Drôle de nom !... Où avez-vous travaillé en dernier lieu ?

— J'étais professeur de littérature étrangère à l'Université de Platanople.

— Mince de manie des grandeurs! — murmura l'ancien gardien.

— Quand on prend du galon, — fit son camarade, — on n'en saurait trop prendre.

Les deux gendarmes conduisirent « le pauvre fou » jusqu'au village proche, expliquèrent le cas à leur brigadier. Ce chef courut tout conter à M. le maire

— Si c'est nous qui le dirigeons vers un asile, – remarqua le magistrat municipal, — on réclamera de l'argent à la commune qui n'est déjà pas si riche. Sans compter que ça fera des histoires à n'en plus finir et mille papiers difficiles à rédiger. Envoyez plutôt ce pauvre diable se faire pendre ailleurs.

Le brigadier ne crut pas pouvoir se dis-

penser de télégraphier à Platanople. La réponse fut rassurante et on envoya le père Diogène se faire pendre ailleurs.

Ce genre d'aventures devint de plus en plus rare à mesure que la réputation du cynique se répandait.

Partout où il passait, le bruit public l'avait précédé. On se répétait qu'il s'agissait du plus inoffensif, du plus spirituel et du savant des fous. Une atmosphère de rieuse et méprisante sympathie l'entourait. La plupart des femmes savaient maintenant que l'étrange mendiant n'était ni ermite ni capucin. Le nom que lui avait donné Platanople était trop savant pour les simples auxquels d'ordinaire il s'adressait. Comme l'éloge de la nature revenait dans toutes ses paroles, on l'appela l'Homme-Nature.

Il accepta ce titre avec sa coutumière facilité. Quand des gendarmes ou d'autres ignorants l'interrogeaient sur son identité, il répondait :

— Je suis l'Homme-Nature.

Le mélange de folie et de sagesse qui composait ses discours n'amusait pas longtemps les paysans. En vain il faisait effort pour se mettre à la portée de ses audi-

teurs; en vain il s'appliquait à éviter toute allusion historique ou littéraire. Les pensées qu'il retenait jetaient sur celles qu'il exprimait des reflets d'étrangeté et mille fausses lueurs. Tout était papillotant pour les yeux faibles, frémissant et fuyant. Ses réticences compliquaient sa simplicité même.

En revanche, les lettrés et les demi-lettrés s'égayaient à sa parole ingénieuse. Ils trouvaient également piquant de rire d'un homme supérieur et d'admirer un fou. Le soir, dans les villages, on l'invitait à dîner et on faisait venir, pour discuter avec lui, l'instituteur, le juge de paix ou la receveuse des Postes.

Au commencement, il fut aussi pour quelques jeunes vicaires une occasion d'exercer un zèle encore intact et d'étaler des arguments encore frais dans leur esprit. Ces messieurs renoncèrent bientôt à des controverses trop dangereuses. Dans ses bons jours, l'Homme-Nature était poli avec tous et son ordinaire civilité était la fleur ou la lumière d'une bienveillance profonde.

Mais devant les prêtres sa courtoisie devenait hautaine, distante, méprisante, hérissée de malices. Il lançait sur eux, avec

le plus aimable des sourires, des sarcasmes pénétrants ou écrasants. Et ce diable d'homme, grâce à son érudition, à l'ingénieuse souplesse de son esprit, à la vivacité brusque de tels de ses arguments, avait toujours pour lui — lorsque, bien entendu, il ne s'attaquait pas à la Société elle-même — les rires et les mouvements de tête qui approuvent.

CHAPITRE XV

La première fois que des gendarmes l'avaient interrogé, le père Diogène avait déclaré qu'il allait peut-être à Paris. Peut-être en effet, y arriverait-il un jour. Il semblait s'en rapprocher lentement.

Il n'était pas rare qu'il restât allongé toute une après-midi auprès du rire d'un ruisseau. Il s'asseyait des heures au sommet d'une colline quand le panorama lui paraissait plaisant.

Il suivait les chemins que leur beauté naturelle ou sa disposition de l'heure lui rendait attrayants. Parfois, sans intention hostile ni désir de le prendre, il poursuivait un lièvre à la course; et il poussait

des éclats de rire comme un enfant qui joue.

Dans les forêts, il allait sans direction, se charmant aux efforts, devinés plus que vus, du proche printemps.

Nulle hâte chez lui et nulle fièvre. Nul désir d'être autre part. Ce fou, par certains côtés, n'était-t-il pas plus sage que toute son époque ?

Mais, si deux routes lui paraissaient également agréables ou égalemment indifférentes, il consultait le poteau indicateur ou sa boussole. Alors, selon une vieille et négligente volonté, il allait vers Paris.

Rien de plus capricieux et de plus délicieux que son voyage.

Depuis un mois, il avait quitté Platanople ; depuis quinze jours, nul agent de l'autorité ne l'avait persécuté ou même interrogé. Les gendarmes, soit qu'ils eussent reçu des ordres, soit que la réputation de l'étrange chemineau suffît à le protéger, le regardaient passer avec indulgence. Presque toujours ils portaient les doigts vers leur front : on pouvait croire que c'était pour ébaucher le salut militaire. Il leur arrivait de dire d'un ton protecteur :

— Bonjour, l'Homme-Nature.

Lui avait adopté le salut grec : Réjouissez-vous. Mais il l'avait approprié à sa doctrine, en avait fait, par une légère addition, sentence philosophique et matière à méditer :

— Réjouissez-vous selon la nature.

Quand il pénétrait dans une maison, il prononçait :

— Que la paix, que la joie, que le rythme de la nature entrent avec moi dans cette demeure.

En quittant des gens qui l'avaient invité ou lui avaient donné le coucher dans la paille de la grange, il répétait presque sur un ton de prière :

— Que la paix, la joie et le rythme de la nature restent derrière moi dans cette demeure !

Peu à peu il se faisait des formules, prenait des habitudes, se créait des manières de rites.

Quand il prononçait les mots « rythme de la nature », sa main, peut-être sans qu'il en eût conscience, dessinait, dans l'air, sur une porte ou sur sa poitrine, une figure circulaire.

Il avait trouvé aussi ses formules de mendiant :

— Donnez-moi un morceau de pain parce que je suis un homme et parce que vous êtes un homme.

Ou, plus simplement :

— Homme, donnez un morceau de pain à un homme.

Quand il s'adressait à une femme, il l'appelait, selon son âge : Mère de l'homme, sœur de l'homme ou fille de l'homme.

Il ne remerciait pas. Il félicitait :

— Réjouissez-vous d'avoir agi en homme... Réjouissez-vous d'avoir agi en mère de l'homme...

Ou bien il appelait sur l'être généreux la paix, la joie et le rythme de la nature.

Repoussé, il disait en riant :

— Il faut pourtant que tout le monde mange, même ceux qui sont trop grands pour travailler.

Un commencement d'habitude lui fournissait ses formules ordinaires. Mais les circonstances ou son état d'esprit lui dictaient de nombreuses variantes.

On l'entendait proclamer, par exemple, sur le ton du reproche ou sur celui de la louange :

— Le pain que tu donnes est le pain qui te nourrit le mieux.

Parce que presque toujours on le recevait bien, des pauvres essayèrent de s'attacher à lui. Il les accueillait fraternellement et partageait avec eux sa nourriture. Même, quand il avait un compagnon, il refusait toute invitation qui s'adressait à lui seul. Néanmoins on le quittait bientôt, parce qu'il disait des choses trop difficiles.

— Un jour avec lui, ça passe encore. Mais, le second jour, on a mal à la tête.

Ceux qui avaient voulu s'associerà sa vie lui adressaient un reproche autrement grave :

— Ce fou ne se contente pas d'être fou dans ses paroles. Il refuse l'argent !

Quand on lui offrait un sou, il disait avec un geste de recul :

— Je demande du pain parce que la nature veut que j'aie faim ; mais l'argent ne se mange pas.

— Qui t'empêche d'acheter du pain avec ?

— Ce pain serait-il encore propre ?... A combien d'usages ignobles a servi une pièce de monnaie, même la plus humble.

— Mais l'argent est nécessaire pour le commerce, pour les échanges.

— Quel besoin y a-t-il d'échanger ? Que

chacun donne ce qui ne lui sert pas et tous seront comblés.

— La vie deviendrait vraiment un peu simple !

— As-tu vu jamais une beauté véritable qui ne fût pas simple ?

On devine que le dialogue variait selon la tournure d'esprit de l'interlocuteur. Mais la rigide doctrine du cynique le ramenait toujours à peu près aux mêmes lignes.

Un mois après son départ de Platanople, il marchait sur la rive gauche le long de la Loire, et sa marche suivait la marche des eaux. Il semblait avoir oublié Paris. Le fleuve le charmait. Le longerait-il jusqu'à la mer ? Peut être. Mais peut-être obliquerait-il au premier pont ou tout à l'heure, n'importe où, traverserait il en nageant.

Deux gendarmes dénués d'indulgence le virent demander un morceau de pain à la porte d'une ferme. L'un deux exprima :

— La circulaire, hein... Faut arrêter l'Homme-Nature, hein.

— Tous les mendiants, qu'elle dit la circulaire. Nous l'avons vu mendier. Tant pire pour lui.

Le parquet de Tours avait, en effet, deux jours auparavant, recommandé aux brigades de son ressort un redoublement de vigilance et de sévérité contre les mendiants qui, paraît-il, devenaient nombreux dans la contrée, insolents et parfois dangereux.

Un jeune juge d'instruction interrogea le cynique. Personne, dans le monde qui s'occupe des délinquants n'ignorait l'histoire de l'Homme-Nature.

Le jeune juge était, même si nous dédaignons l'argot et, comme il convient, parlons en termes nobles de messieurs les magistrats, un vrai curieux.

— Il y a des choses que, malgré ma bonne volonté, je ne parviens pas à comprendre, — dit l'intelligent jeune homme. Pourquoi n'êtes-vous pas resté professeur ?

Le cynique répondit de sa voix la plus douce :

— Mon travail, — pardon! mon service — me paraissait presque aussi ridicule que le vôtre.

Le juge eut le sursaut vite réprimé de l'homme qui ne veut pas entendre. Il fit remarquer, et son accent fut l'accent du penseur qui atteint aux dernières profondeurs de la pensée :

— C'est précieux, une chaire, pour quelqu'un qui, comme vous, croit avoir à enseigner des vérités méconnues.

— Enseignée officiellement, la vérité devient mensonge.

Si le juge n'avait su d'avance qu'il avait affaire à un fou, il eût bondi d'étonnement. Heureusement, il savait d'avance et il ne bondit pas tout à fait. Il ouvrit pourtant, au-dessus d'une large bouche, de larges yeux, il sentit que sa taille se redressait et que ses bras se soulevaient.

— Que voulez-vous dire ? — demanda-t-il.

— Si je consens à parler au nom de l'Etat, moyennant des appointements fournis par l'Etat, quelle signification conserve mon mépris pour l'Etat ?

— Mais l'Etat actuel n'a rien de méprisable, je suppose. Après tant de magnifiques progrès moraux, sociaux et politiques, l'Etat n'est plus que le peuple lui-même.

— L'Etat dit : « Je suis le délégué du peuple auprès du peuple, » comme il disait autrefois : « Je suis le mandataire de Dieu auprès des peuples. » Car les mensonges s'usent dans leur marche et on les ressemelle de temps à autre. Mais l'Etat qui

ne mentirait plus, c'est donc qu'il cesserait de parler.

— Le despote n'explique rien. *Sic volo, sic jubeo*. Le despotisme serait-il votre gouvernement préféré ?

— La peste est-elle, monsieur le juge, votre maladie préférée ? ou votre politique trouve-t-elle le choléra plus avantageux ?

— Quel rapport y a-t-il entre ce que vous dites ?... commença le juge dans un haussement d'épaules.

Mais il eut le beau sourire lumineux de l'homme qui vient de comprendre brusquement :

— A vos yeux, un gouvernement serait donc une maladie ?

— Vous l'avez dit, ô le plus perspicace des juges.

— Vous avouerez pourtant qu'il y a une différence entre notre République si libérale et...

Le juge s'arrêta, noblement inquiet, au bord du précipice moral. Louer un gouvernement, surtout celui dont on jouit, quel agréable devoir ! Mais blâmer un gouvernement quelconque reste toujours scabreux. Eh ! si on allait en jouir demain et juger en son nom...

— La différence que vous signalez, monsieur le juge, est proprement incommensurable. Je vous prie de croire que je sais l'apprécier et m'en féliciter. Il y a deux cents ans, on m'eût condamné au nom de Dieu ou au nom du Roi. Aujourd'hui on m'épargnera de telles humiliations et on me condamnera au nom de moi-même ; c'est moi-même qui me condamnerai par l'organe de gens qui n'expriment que ma propre volonté souveraine. Cette pensée me rend plus fier qu'on ne saurait dire. Je me glorifie à songer que ma volonté souveraine me vole avec les mains des riches et me juge avec la voix des juges. Je suis à la fois mon prisonnier et mon geôlier : je sens entre mes doigts les clés qui m'enferment et c'est moi qui veille pour empêcher mon évasion. La sociologie, décidément, est à son apogée. L'Etat d'aujourd'hui sait enfin avec quelle magnificence le peuple est idiot et dans l'exploitation de la stupidité intarissable il manifeste la plus hardie et la plus sûre des subtilités.

Il continuait, le pauvre fou :

— Celui qui ne méprise pas l'Etat est complice du mensonge, au moins par une sottise qui se laisse prendre aux plus naï-

ves apparences. Il accueille le mensonge, parce que le mensonge proclame : « Je suis la vérité ! » Mais se proclamer la vérité, n'est-ce pas, si j'ose dire, le métier du mensonge comme le ministère du prêtre et du juge ?... Si, payé par le mensonge, je dis la vérité, je ne suis plus qu'un valet qui médit de son maître.

— Je vous trouve dur pour votre passé.

— Tout homme et tout juge a été enfant. Mais les enfants qui deviennent des juges, M. le juge, sont un peu plus nombreux que les enfants qui deviennent des hommes. Dans mon enfance, disait Diogène l'ancien, je salissais mon lit; je ne rougis plus de cette faiblesse d'autrefois.

— Ainsi vous méprisez toute situation officielle ?

— Ne me forcez pas, M. le juge, à vous répéter trop souvent des vérités qui sont utiles seulement quand on se les dit à soi-même.

— Vous auriez pu entrer dans l'enseignement libre.

— Vous seriez bien aimable de m'indiquer où se trouvent l'enseignement dont vous parlez et sa précieuse liberté. Pour

moi, j'ai rencontré en France deux enseignements : celui qui est esclave de l'Etat ; celui qui est esclave de l'Eglise.

— Cet enseignement libre, dont vous regrettez l'absence, pourquoi n'avez-vous pas essayé de le créer ? Voilà une tentative noble et qui devait vous séduire.

— Est-ce parce que vous me croyez fou que vous me conseillez une folie ? Ou pensez-vous vraiment qu'on peut cueillir la lune au fond du puits ?

— Vous n'êtes pas très clair, M. le philosophe.

— Parce que, M. le juge, vos yeux sont fermés aux vérités les plus éclatantes. Apprenez donc, puisque vous ignorez tout, que celui qui reçoit de l'argent pour parler mentira nécessairement.

— Comment cela ?

— La vérité est toujours désagréable à l'argent, M. le défenseur de l'argent. Elle met l'argent en fuite. Celui qui veut attirer quelque argent est condamné à la cacher. Ou, s'il la montre, c'est en riant, comme on fait voir une curiosité un peu ridicule. Et il l'étiquette paradoxe. L'auditeur entend : mensonge ; et l'auditeur est amusé, non irrité ou instruit.

— Il semble qu'avec votre philosophie, on devrait travailler de ses mains.

— A qui appartient aujourd'hui la terre, qui seule mérite d'être travaillée?

— Si donc vous aviez un champ?...

— Je le laisserais en friche, M. le juge. Car le travail qui produit, vous avez su en faire un crime.

— Vous m'étonnez, père Diogène.

— Si j'avais la naïveté de travailler, l'Etat ferait de moi le complice de toutes ses infamies. Par mille impôts brutalement directs ou subtils et sournois, il me prendrait une grande part des produits de mon travail. Il s'en servirait pour engraisser ses juges et ses préfets, pour entretenir ses soldats et ses généraux, pour soutenir toute son immense bande de malfaiteurs.

— Vous ne prétendrez pas que mendier soit obéir à la nature! .

Le juge touchait le point sensible.

— La société a tout envahi. Elle a tout embrouillé. Elle a rendu impossible à tous l'obéissance à la nature.

— Vous condamnez vous-même votre tentative.

— Je me rapproche autant que je le peux de l'état de nature, idéal aussi inac-

cessible que la santé parfaite. La santé parfaite n'est qu'une idée et une limite. Cela vous empêche-t-il de combattre les maladies qui vous assaillent?...

— Mais croyez-vous que la mendicité ?...

— J'admire ce mode de vie au-dessus de tous les autres, parce que la société le méprise plus que tous les autres. Indiquez-moi un moyen plus éclatant d'exprimer mon dédain pour votre société ; pour tout ce qu'elle vante, argent et travail ; pour vos lois ; pour ce que votre emphase ose appeller l'honneur... Vous rendez impossible toute vie naturelle. Je veux du moins ma vie aussi anti-sociale que possible. Je ne puis être complètement dans la nature ; je l'exagère plutôt que de l'amoindrir. Car je ne vis pas en égoïste, mais en apôtre. Ne comprenez-vous pas que j'exerce, de la seule façon efficace, cet enseignement libre dont vous parliez comme un aveugle parle des couleurs ? Je m'offre en exemple à tous les yeux. Il y a une optique philosophique aussi bien qu'une optique théâtrale ; et l'exemple qui veut être remarqué doit être grossi. Diogène l'ancien disait : « Je suis le maître de musique qui force le ton pour y ramener les autres. »

Le malheureux juge, noyé sous ce flot de paroles, perdu dans cet océan de paradoxes, ne parvenait plus à faire le départ entre ce qui était complètement fou et ce qui peut-être offrait quelque apparence de raison.

Il lançait un argument, qui lui paraissait très puissant :

— Si tout le monde mendiait ?...

— Si tout le monde était juge, monsieur le juge ?...

M. le juge, froissé par la comparaison, remarquait sévèrement :

— Ça n'est pas la même chose.

Mais le père Diogène se contentait, pour toute réponse, d'un rire éclatant et prolongé.

Le juge fronçait les sourcils :

— Vous savez que la mendicité est interdite.

— Je n'ignore pas que ce que vous appelez votre devoir vous ferait mettre en prison Diogène, Jésus et François d'Assise.

— C'est aux lois de son temps et de son pays qu'on doit obéir.

— Aux seules lois de la nature, monsieur le juge Les juges qui ont obéi aux lois de leur temps et de leur pays ont empoisonné

Socrate et crucifié Jésus. Ils ont tué longtemps des martyrs chrétiens ; puis, les lois ayant changé la direction de leur cruauté, ils ont brûlé des hérétiques innombrables. Les juges qui ont obéi aux lois de leur temps et de leur pays, dès que leur temps est passé et sa forme de mensonge, apparaissent les plus misérables des hommes et les plus coupables.

Irrité à la fois et amusé, le jeune juge d'instruction continua longtemps cette controverse. Puis, il alla conférer avec le chef du Parquet. Ils trouverent inutile, si intéressante qu'elle fût, de rendre publique cette controverse. Or il paraissait difficile de condamner le père Diogène sans lui permettre de se défendre. Ce diable d'homme ne se laisserait pas imposer silence et le procès d'un ancien professeur d'Université devenu volontairement un vagabond et un mendiant éveillerait « une curiosité malsaine ».

— Remettons-le en liberté, — conclut le Procureur. Il s'attarde peu en un même lieu. Il nous débarrassera bientôt.

Le jeune juge voulut converser une fois encore avec le père Diogène. Quelques-unes de ses questions parurent peu dis-

crètes au cynique, qui répondit avec une malice agressive.

— Ne vous ennuyez-vous pas d'être toujours seul ?

— S'il m'est arrivé quelquefois de m'ennuyer, monsieur le juge, c'est que je n'étais pas seul.

Le juge se rappela toujours avec colère les derniers mots échangés.

Il disait, ce brave jeune homme, avec un mélange, assez naturel à son âge, de coquetterie et de naïveté :

— Je crains que vous ne gardiez de moi un mauvais souvenir.

— Ne craignez rien, monsieur le juge. Un de mes maîtres m'a appris que la plus nécessaire de toutes les vertus, c'est de savoir oublier le mal.

Le philosophe ajouta, après un court silence :

— Je réussis très bien cet utile exercice : il faut que j'aie un juge ou un imbécile devant moi pour que je me souvienne qu'il existe des imbéciles et qu'il existe des juges.

CHAPITRE XVI

Comme le père Diogène sortait de Tours, un ivrogne aux mouvements incertains vint le heurter, puis tomber et s'allonger à ses pieds. Le cynique porta l'ivrogne au bord de la route et s'assit auprès de lui. Il craignait que l'homme, reprenant trop tôt sa marche, fût victime de quelque accident.

L'ivrogne ronflait. Quand il s'éveilla, il demanda, parmi des hoquets :

— Où suis-je ?

— Tu es, — dit le père Diogène, — dans un cauchemar de pourceau.

Et il commença un long discours contre l'ivresse.

L'homme regardait avec des yeux ronds, hébétés, comme fumeux.

Sans doute, le philosophe fut éloquent. L'ivrogne finit par pleurer.

— Je suis qu'un salaud — disait-il parmi les larmes et les sanglots — je suis qu'un salaud... Mais tous les hommes sont des salauds, excepté toi. Et Adèle est la salope des salopes... Je te connais : tu es l'Homme-Nature. Je voudrais être un homme-nature. Veux-tu que j'aille avec toi et que j'essaie d'être un homme-nature ?

— Viens, — dit simplement le cynique.

Les jambes de l'ivrogne restaient flageolantes et sa marche chancelait. Le père Diogène lui donna le bras. On ricanait au passage du couple.

Le compagnon que venait d'acquérir le père Diogène paraissait avoir une trentaine d'années. Il était vêtu comme un petit employé. Sa taille se tassait, lourde et basse. Sa grosse tête ronde et sans traits, rougeaude sous le reflet des cheveux roux, faisait songer à une citrouille mûre. Mais ce qui frappait surtout chez lui, c'étaient ses yeux. Bleu d'ardoise, saillants, semblables à des billes humides, on avait presque

peur de les voir rouler et tomber. Ils regardaient tout avec ahurissement.

Dans leurs longues marches, le maître, penchant sa longue taille vers le disciple, exposait la doctrine cynique ou contait l'histoire de ceux qui l'avaient professée et pratiquée. Le gros petit homme écoutait, bouche bée, regards ébaubis. Rarement il faisait une réflexion, une question ou une objection.

Quand il parlait, c'était plutôt pour dire les méchancetés insolentes de certain chef de brigade, les cafarderies de certain commis principal et les infidélités d'Adèle. Ses narrations confuses amenaient toujours les mêmes conclusions :

— Tout est mensonge dans l'amour ; tout est mensonge dans le mariage ; tout est mensonge dans l'Administration des Postes.

— Toute la vie sociale est mensonge, mon pauvre ami. Tu l'as constaté dans le peu que tu connais. Le reste ne vaut pas mieux.

Des récits historiques et des anecdotes variées démontraient la proposition générale.

— Tout ça, — protestait l'employé, — c'est des histoires de l'autre temps. Au-

jourd'hui, au XXe siècle, en République, tu ne me feras pas croire que ça se passe encore comme ça. Il n'y a que dans le mariage et dans les P. T. T...

— A n'importe quelle époque, tu aurais dit : « Ça ne se passe plus comme ça ». A toutes les époques, tu aurais su que ça se passait comme ça dans le peu que tu connaissais directement. Pour le reste, tu aurais répété avec confiance les mensonges officiels. Toutes les époques se sont louées avec la même impudence.

Le père Diogène, dont la mémoire était merveilleusement riche, rapprochait des faits monstrueux et des citations adoratrices. Les crimes les plus odieux et les ridicules les plus grotesques étaient enguirlandés d'éloges enthousiastes par les poètes à pension et des prosateurs à bénéfices. Aujourd'hui cette végétation morte laisse voir la hideur de ce qu'elle entourait. Mais sa fraîcheur touffue trompait les contemporains.

Après huit jours de vie commune, le Tourangeau parut au père Diogène, malgré ses refus de croire qu'aujourd'hui ça se passait comme ça, un disciple intéressant. Le postier remarqua que l'Homme-

Nature modifiait sa conduite sur un point important :

— Avant tu ne voulais pas les sous. Maintenant tu les prends quand on t'en donne.

— Bientôt tu verras mes raisons.

— Oh ! si on veut faire attention aux raisons, il y en a toujours, des raisons. Je croyais que la philosophie c'était de pas faire attention aux raisons.

Le maître sourit avec indulgence ; mais il ne s'expliqua pas ce jour-là.

Quand il eut recueilli assez de menue monnaie, il dirigea sa marche vers une ville. Je crois que le hasard voulut que cette ville fût Orléans. Dans divers magasins, le père Diogène acheta les objets nécessaires. Sous un pont de la Loire, il prit les mesures du disciple, se mit à tailler et à coudre. L'autre regardait de ses yeux gros, bleus et roulants avec un mélange d'appréhension et de désir.

Enfin le maître offrit au disciple un beau costume de cynique, et les sandales, et la besace.

— Je comprends — dit le postier déserteur — que, pour être homme-nature, il faut porter le costume. Mais qu'est-ce que je vais faire de mes habits ?

— Laisse-les ici pour le premier pauvre à qui ils feront envie.

Le petit homme, un doigt sur son petit nez, regardait son complet avec désolation :

— C'est qu'il est encore presque neuf !

— Tu as fait de plus grands sacrifices : ton emploi, ta femme...

— Oh ! jusqu'à présent, j'ai sacrifié que des choses qui m'embêtaient.

— Rejette, — dit le maître avec dégoût — rejette des vêtements dans lesquels tu t'es enivré. Dépouille cette peau de porc ; revêts-toi d'humanité, de noblesse et de courage.

La voix devenait de plus en plus sévère.

Le disciple obéit. Il semblait, plutôt qu'un homme convaincu, une pauvre bête domptée et frémissante.

— J'ai peur — murmura-t-il et sa rougeur coutumière rougissait encore, citrouille vide dans laquelle s'allume une flamme — j'ai peur qu'on se foute de moi.

— Qui ça, on ?... Des gens dont j'espère bien que tu te moques toi-même. Rappelle-toi combien de fois tu as dit que tous les hommes sont des salauds.

— Ça n'est pas une raison.

— Les cyniques ont toujours su mépri-

ser l'opinion publique. Ils appellent l'honneur « un vain bavardage de fous ».

— Ça n'est pas une raison ! — répétait le postier en serrant désespérément sur son cœur ses vêtements presque neufs.

— C'est bien. Remets ton complet et va-t-en parmi les hommes qui te ressemblent... Que je ne te revoie jamais.

Le père Diogène faisait un pas pour s'éloigner.

Le malheureux disciple supplia, rouge cette fois comme tout un incendie :

— Ne me laisse pas ! ne me laisse pas!

Brusquement, il se dressa à la hauteur des gestes héroïques. Ses mains généreuses s'écartèrent de son cœur vaillant et jetèrent les vêtements dans le fleuve.

En même temps son esprit s'élevait jusqu'au symbole.

— Avec tout mon passé et toutes mes fautes, — dit-il.

Et il jetait rageusement, à la suite du beau complet, son chapeau cabossé, ses souliers, ses chaussettes puantes.

Mais il luttait contre un douloureux déchirement. Ses gros yeux humides se détournaient pour ne pas voir, qui flotte et s'éloigne, le beau complet presque neuf.

Le père Diogène embrassa sur les deux joues une telle vaillance :

— Maintenant — affirma-t-il, — tu es un homme.

Puis il posa une question peut-être tardive :

— Comment t'appelles-tu ?

— Pierre Manceau.

— Ça n'est pas un nom pour un cynique.

— Oh ! moi, je m'en fous : je m'appellerai comme tu voudras.

Le maître répétait à demi-voix :

— Pierre Manceau, Pierre Manceau.

Il cherchait si quelque légère modification ne ferait pas des syllabes banales une appellation digne d'un philosophe.

Mais il ne trouvait pas. Il eut, lui aussi, le geste de jeter quelque chose parmi le fleuve. Et, tournant ses recherches dans une autre direction, il songea aux noms des cyniques anciens.

Il écarta Antisthène. Pouvait-on décemment donner à un disciple, et qui s'annonçait médiocre, le nom du maître de Diogène, du fondateur de la secte glorieuse?...

Un autre nom mit sur ses lèvres, un instant, un sourire amusé. Mais il secoua la tête :

— Impossible.

Et, avec la plus sérieuse conviction :

— Quel malheur que tu ne sois pas bossu !

— Pourquoi ? — interrogea le néophyte dans un sursaut.

— Je t'appellerais Cratès. C'est le plus célèbre des élèves de Diogène. Seulement, voilà, il était bossu. Impossible de donner son nom à quelqu'un qui n'a même pas les épaules trop hautes.

— J'ai connu un bossu — dit Pierre Manceau — qui s'appelait Jean. Et j'ai connu plusieurs Jean qui n'étaient pas bossus.

Il était visible que le nom de Cratès lui plaisait.

Après un silence, il demanda, visage cramoisi comme la pudeur de dix vierges rousses :

— Si je m'appelais « Cratès le bien taillé » ?

— Il vaut mieux — dit le père Diogène, — que tu t'appelles Ménippe.

— Va pour Ménippe. Comme ça, si un bossu entre dans la congrégation des hommes-natures, nous savons d'avance comment l'appeler.

CHAPITRE XVII

Avec sa grosse tête ronde, son nez camus, ses épaisses lèvres promptes au rire, ses échappées de gaîté populaire, Pierre Manceau, maintenant qu'il en avait revêtu le costume et le nom, semblait au père Diogène une manière de réincarnation du vieux Ménippe, cynique et satirique.

La conversation du Ménippe moderne restait peu philosophique. Il rabâchait avec obstination les insolences du chef de brigade; les mouchardages du commis-principal; la façon sans façons dont Adèle plantait des cornes sur son front de brave homme et de fidèle mari. Il répétait, avec

toujours le même mélange d'indignation et d'écrasement :

— Tout est mensonge dans les P. T. T.

Parfois, il reculait devant une généralisation aussi hardie et, usant de l'argot postal :

— Tout est mensonge — gémissait-il — dans les Ambulants.

Le père Diogène écoutait avec patience. Il poussait la complaisance fraternelle jusqu'à se pencher et rapprocher son oreille des geigneries du petit geignard. Il avait toujours l'air, le bon écouteur, d'entendre une anecdote pour la première fois. Il attendait, pour répondre, que le récit fût terminé, terminées aussi les réflexions et les lamentations. Alors, d'un zèle inlassé, il s'appliquait à tirer de tout cela une instruction utile. Tantôt, il expliquait de nouveau que la vie sociale est construite entièrement sur le même modèle. D'autres jours, il proposait au malheureux de s'exercer à oublier les maux passés et les méchants qui l'avaient fait souffrir ; il conseillait, éloquent, de rejeter le fardeau inutile pour jouir, dans un renouvellement des choses, de la vie et de la liberté.

— Cesse vaillamment d'être Pierre Man-

ceau et vaillamment deviens Ménippe.

Manceau-Ménippe secouait la moins vaillante des têtes. Il avait pu, dans une griserie de courage, jeter au fleuve son complet presque neuf et le voir disparaître à jamais. Ses souvenirs étaient des ennemis plus obstinés. Plusieurs fois déjà il les avait chassés; toujours ils étaient revenus.

L'insuccès de ces premiers efforts lui faisait affirmer l'inutilité de tout effort. Le pauvre ivrogne se résignait à roter éternellement ses vieilles aigreurs.

— Sans ces salauds et cette salope, j'aurais pu avoir une si belle vie !

— Mais, malheureux! tu leur dois la plus profonde reconnaissance...

— Tu dis?...

— Ils ont contribué à te jeter dans la seule vie qui soit belle et noble.

— Sais-tu que j'aurais pu devenir.commis-principal et peut-être, trois ou quatre ans avant ma retraite, chef de brigade... Ah! les cochons, ah! la garce, comme ils ont démoli mon avenir.

Le père Diogène haussait ses puissantes épaules.

Et Ménippe soupirait:

— Enfin, pensons à autre chose.

Puis il demandait :

— Pourquoi tu me racontes pas ton histoire ? Je t'ai déjà dit la mienne tant de fois.

Pour n'avoir pas l'air de refuser une marque de confiance, dans l'espoir aussi que l'exemple aurait quelque vertu éducatrice, le philosophe contait sa vie. Il narrait peu d'évènements, et en peu de mots. Mais il détaillait avec complaisance ce qu'il appelait le lent, le trop lent épanouissement de sa pensée. Pourtant il ne négligeait pas tout à fait ses succès de professeur ni les applaudissements qui avaient accueilli telles de ses leçons. Il affirmait qu'il aurait pu obtenir, dans quelques années, une chaire à la Sorbonne ou au Collège de France.

Grandeurs trop étrangères au monde de Pierre Manceau pour le toucher beaucoup.

— Qu'est-ce que ça gagne, — demandait-il, — un professeur de cette Sorbonne ou de ce collège ? ça touche-t-il autant de bonne galette comme un chef de brigade dans les Ambulants ? Un chef de brigade, tu sais, chaque mois, à la Sainte-Touche, ça vous empoche des cinq cents balles. Et, chaque

trimestre, il y a l'indemnité de déplacement. Et n'oublions pas ce qu'on peut gratter sur les frais de bureau.

Le père Diogène disait en riant les traitements dans l'Enseignement Supérieur.

— Bougre de bougre! — admirait Pierre Manceau. C'est bien vrai ? Tu as lâché dix mille balles ? Sais-tu que ça vaut au moins une place de directeur de département dans les P. T. T... Et tu as lâché ça, comme ça, sans raison?...

— Pour des raisons philosophiques.

— C'est bien ce que je dis : Sans raison.. Sans que personne t'ait fait des grosses mistoufles... Ton doyen, comme tu appelles, mais c'était une crême de brave homme. Ah! si j'avais eu un chef de brigade de la même pâte... Et pas la moindre Adèle dans ton affaire?

— Pas la moindre Adèle, — affirmait en riant le père Diogène.

Il se gardait de conter le rôle joué par Lucie Mortaly dans son évolution. Peut-être l'avait-il oublié. Peut-être croyait-il sincèrement que la philosophie s'était développée en lui, de plus en plus impérieuse et plastique, sans l'aide d'aucune influence extérieure.

Ce bon gros garçon de Ménippe acquérait bien lentement les qualités proprement cyniques. Mais le père Diogène espérait :

— Il y a de la ressource. Cet homme a du cœur. Cet homme ?...

« Plutôt un pauvre chien qu'on a désespéré en le rudoyant de façon trop brutale et trop continue. Il s'attache à moi, qui ne suis pourtant guère aimable, comme il se fût attaché à une Adèle souriante et discrète dans ses perfidies. Il m'aime trop pour que je ne réussisse pas à le former, à dégager l'homme contenu dans le dévoué caniche. »

Il lui adressait des caresses de paroles. Parfois aussi, parce que le chien n'admet guère une vie toujours exempte de coups et de rudesses, il grondait d'une voix âprement autoritaire.

Il se disait :

— Voici un de ces êtres qui se forment par le dehors. En l'agenouillant et lui faisant prendre de l'eau bénite, Pascal en ferait un dévot. La continuité de la vie cynique lui modèlera une pensée cynique.

Et il répétait le dicton espagnol :

— Laissons le temps au temps.

A cause des qualités de bon chien qu'il

accordait, peut-être généreusement, à son disciple, le père Diogène ne prononçait guère son nom qu'accompagné d'une épithète flatteuse. Il l'appelait: « le fidèle Ménippe. »

Les prévisions du père Diogène semblaient se réaliser. Le passif Ménippe se faisait peu à peu à la vie cynique. Ainsi se fût-il adapté à n'importe quelle existence pourvu qu'elle ne fût pas accompagnée de persécutions trop tatillonnes. Pourtant, avant de s'endormir, il songeait quelquefois à son beau complet presque neuf. Sur le matin, le souvenir d'Adèle le tourmentait. Pour chasser certains frémissements de sa chair, il se répétait: « C'était la salope des salopes. C'était la plus dégoûtante des putains. » Il arrivait que ces paroles irritaient, au lieu de les calmer, le frémissement et la révolte de sa chair.

Il s'était accoutumé sans peine à la commodité de la tunique et du manteau. Il pensait toujours, avec simplicité et bonne volonté, ce qu'il avait dit une fois : « Puisque je veux être un homme-nature, il faut bien que je porte le costume. » Pourtant un détail le gênait, le faisait rougir. Parfois vaguement il songeait à perdre sa

besace. Mais il avait peur et horreur de cette pensée ; il la chassait, fantôme encore et vapeur, avant qu'elle eût le temps de prendre corps et de nettement se formuler.

Un soir, les deux hommes entrèrent, pour y coucher, dans une masure en ruines. C'était une maisonnette isolée dans la campagne, sans étage, composée d'une seule pièce. Du toit où manquaient quelques ardoises, un serpent mal réveillé par le printemps, tomba demi déroulé. Ménippe recula, pâle comme la peur. Le père Diogène sourit à l'inoffensive couleuvre. Son bâton frappa bruyamment à côté du reptile qui s'allongea et s'enfuit.

— Pourquoi tu as pas tué cette méchante vipère ? — s'étonna le fidèle Ménippe.

— Parce que ce n'est pas une vipère.

Le poltron haussa les épaules :

— Si on prend le temps de regarder, on donne le temps de se faire piquer. Moi, c'est seulement quand la bête est morte que je regarde qui elle est.

Le maître fit un beau discours sur les rapports de la justice et du courage. Eloquence perdue. L'auditeur n'écoutait pas. Emu et tremblant, il regardait de tous

côtés, croyant voir, dans l'ombre à chaque instant plus épaisse, mille rampements, entendre mille sifflements.

Le père Diogène s'étendit sur la terre battue qui tenait lieu de plancher.

Le fidèle Ménippe déclara qu'on étouffait dans la ruine, qui n'avait plus pourtant ni porte ni fenêtre. Il préféra dormir au grand air. Il resta debout une grande partie de la nuit. Enfin la fatigue triompha de la terreur.

Au départ, il oublia sa besace. Le père Diogène s'en aperçut vers le milieu du jour. En vain, le fidèle Ménippe déclara d'abord que « ça ne valait pas la peine », puis qu'il avait abandonné l'objet volontairement parce que « la vipère » avait eu la malice de s'enrouler dedans. Le père Diogène fut implacable. Il fallut revenir pour chercher « le bagage nécessaire de tout cynique. »

Le long du retour, à chaque croisement de sentiers, le disciple prenait celui qui éloignait du but, affirmait que le père Diogène se trompait de chemin. Il réussit plus d'une fois à faire douter le maître, à l'entraîner dans l'erreur. On arriva pourtant. Mais la nuit était déjà tombée.

La besace n'avait séduit aucun passant.

Le fidèle Ménippe refusait de la toucher. D'après lui, toutes les vipères du canton avaient élu domicile dans les deux poches redoutables. Le père Diogène les retourna en riant.

— Vois, celle-ci est vide comme une tête de prêtre et celle-là, comme une tête d'académicien.

Pierre Manceau passa une nuit pire que la précédente. Le lieu lui paraissait de plus en plus formidable. Il sentait en outre une sorte de châtiment et d'humiliation à coucher une seconde fois dans le même endroit.

Le lendemain, il maugréait :

— Une besace pour deux, ça me semble bien assez. On la porterait chacun son tour. Ça n'est pas si philosophique que ça, de traîner une besace de trop. Laissons ce bagage inutile comme celui que tu appelles Diogène l'ancien jeta son écuelle.

Mais le père Diogène exaltait le mélange de fraternité et de liberté qui fait l'essence et la noblesse de la vie cynique. Il glorifiait, dans la besace individuelle, le magnifique symbole de l'indépendance. D'ailleurs, une philosophie a une tradition, que ses sectateurs doivent respecter. Toujours

chaque cynique a porté sa besace et son bâton.

Il citait emphatiquement les vers grecs que Cratès a consacrés à louer la besace. Ménippe, bouche bée, écoutait les paroles étrangères comme le chant d'un oiseau inconnu. Mais il secouait une tête peu convaincue lorsque le père Diogène, parmi des gestes d'admiration, traduisait :

« Besace, île riante parmi la sombre mer des illusions ;

Besace, pays superbe, libre et sans souillure.

Nul écornifleur ne pousse son vaisseau dans ton port ;

Nul méchant n'y vient étaler des séductions vénales.

Mais tu produis des oignons, des figues et des croûtes de pain.

Jamais les hommes ne se disputent ta possession en de furieux combats :

Chez toi la lutte tumultueuse ne se déchaîne pas pour les honneurs et les richesses. »

CHAPITRE XVIII

C'est vers la fin d'avril que le père Diogène et le fidèle Ménippe arrivèrent dans la bonne ville de Paris. La veille, le Parquet de Versailles avait cru utile de faire jouer le télégraphe pour informer le Préfet de Police de l'évènement imminent.

Le Préfet de Police montra la dépêche aux nobles et subtils fonctionnaires qui l'entourent.

— A moins de scandale intolérable, — dit-il, — qu'on ne m'arrête pas ces précieux fantoches. Ils amuseront nos chers parisiens. Il faut des jouets aux peuples comme aux enfants. L'amusement des enfants, la tranquillité des parents. Un

peuple qui s'amuse est facile à gouverner. Avertissez nos dévoués reporters et lâchez-les sur le père Diogène.

Après un silence qui fut religieusement respecté, parce que M. le Préfet de Police avait, vraiment, l'attitude de quelqu'un qui pense :

— Ce père Diogène me paraît un gaillard fort utile. J'entends qu'il devienne spectacle couru et personnage à la mode. Qu'on me l'éclaire, qu'on me l'auréole, qu'on me l'illumine de la plus généreuse publicité. Son exagération des doctrines anti-sociales mettra en relief la folie de ces doctrines et guérira quelques esprits... Voici le bon ilote à qui on n'a même pas besoin de payer à boire.

— N'importe quelle doctrine, — remarqua quelqu'un, — si on l'exagère...

— Sans doute, sans doute. Mais permettez-moi cette lapalissade : « La plupart des hommes ne voient que ce qu'ils voient ».

Ainsi M. le Préfet de Police, philosophe à sa manière, protégeait la philosophie sincère pour peu que ses manifestations fussent anachroniques et ridicules.

CHAPITRE XIX

D'abord le père Diogène fut charmé de Paris. Sur les promenades, on s'attroupait autour de lui et on l'écoutait en un effarement admiratif. Les agents accouraient, organisaient une manière de service d'ordre. Ils échangeaient avec le public des rires et des réflexions. Pour disperser la foule, et sans brutalité, ils attendaient que l'orateur eût fini sa harangue.

D'ordinaire, les deux cyniques montaient sur un banc. Le père Diogène parlait, la main gauche sur l'épaule du fidèle Ménippe. Sa main droite agitait son bâton en des gestes emphatiques. Il raillait tout ce qui est officiel, et les auditeurs riaient ;

il blaguait tout ce qui est social, et ses plaisanteries soulevaient une joïe bruyante. Lyriquement, avec des images magnifiques, il vantait la vie naturelle : on applaudissait la beauté de ses paroles, la largeur de ses rythmes, la puissance de son geste.

Il voyait des jeunes gens prendre des notes. Dès qu'il descendait de sa tribune improvisée, ces jeunes gens se pressaient autour de lui et ils lui posaient des questions en le nommant : Maître.

Le lendemain, aux Champs-Elysées ou aux Tuileries, on l'appelait :

— Hé ! l'homme-nature, as-tu vu ce que *Le Journal* dit de toi ? ce que raconte *Le Figaro* ? la pommade que te passe *Le Matin* ? ce que tu prends pour ton rhume dans *L'Humanité* ?

On lui donnait les journaux. Il y trouvait son portrait ou sa caricature. Il y trouvait aussi, dans un cadre de railleries lourdes, sa parole grossièrement déformée et bafouée.

Il était heureux.

Il lisait les articles à son fidèle Ménippe. Et il remarquait, tout gonflé d'orgueil :

— Vois comme c'est peu de chose, la gloire.

— Maître, — disait le naïf Ménippe en roulant ses yeux en boule — Maître, tu ne vois donc pas qu'ils se foutent de nous?

— C'est leur manière. Si tu savais la façon dont ils ont blagué Victor Hugo, par exemple... Ils sont comme ça. A moins d'être payée, la Presse raille d'abord tout ce qu'elle doit adorer ensuite. Ces gens-là ne savent s'incliner que devant les statues auxquelles ils ont fait un piédestal avec leurs excréments.

— Montons sur le banc, — ajoutait-il.

Il agitait les journaux, assemblait les badauds, commençait le plus malicieux des discours sur la gloire.

On ne donnait pas seulement aux deux cyniques beaucoup plus de pain qu'ils n'en pouvaient manger. On leur offrait de l'argent, et Ménippe ne le refusait pas sans regret. On tentait surtout de les entraîner dans les cafés. Ménippe se désolait à voir rejeter des invitations faites avec tant de bienveillance et une si évidente bonhomie.

Le disciple assoiffé ne pouvait résister éternellement à des tentations si séduisantes et si souvent renouvelées. Un soir, au Luxembourg, il négligea la gloire de monter sur le banc et laissa la foule le séparer

de son maître. Pendant qu'une partie des badauds écoutait des paroles éloquentes, une bande d'étudiants s'empara de Ménippe, le porta en triomphe jusqu'à une proche taverne.

Bientôt ivre, excité par des louanges dont il ne sentait plus l'ironie, il se hissa, non sans aide, sur une table. Il prétendait imiter son maître et commença à pérorer. Au milieu des lazzis et des rires, sa voix hésitante et son geste monotone semaient, dans le langage le plus vulgaire et le plus incorrect, les bafouillages les plus incohérents. Jamais étudiants ne s'étaient aussi prodigieusement amusés.

Mais voilà que soudain « ce cochon d'homme-nature nº 2 » se mit à « dégobiller » tout ce qu'il avait, comme dit le vieux Rutebeuf, « entonné par la goule. » On voulut s'écarter avec une hâte respectueuse. La foule trop dense força les plus proches à recevoir la noble aspersion.

Beaucoup s'en allèrent. Mais certains étudiants poussent loin l'héroïsme du plaisir. Ils trouvaient Ménippe trop « rigolo » pour abandonner facilement le jouet précieux. Ils l'emmenèrent avec eux, le traînèrent de café en salle de rédaction, de

salle de rédaction en bar. La « bombe » dura toute la nuit, finit dans les cabarets qui entourent les halles.

Le père Diogène, son discours achevé, s'était inquiété du fidèle Ménippe. Naturellement, on s'était égayé à égarer ses recherches.

Le lendemain, les journaux, qu'on se fit un malin plaisir de lui remettre, lui apprirent l'équipée de « l'homme-nature n° 2 ».

Il dit en riant :

— Tout est mensonge dans les P. T. T.

Et il ne songea plus à ce disciple infidèle qu'il avait appelé quelque temps avec complaisance « le fidèle Ménippe ».

CHAPITRE XX

Le disciple avait eu seulement l'intention de s'offrir, ou plutôt de se faire offrir, « une bonne petite noce ». Le lendemain, il n'aurait pas de peine à retrouver son maître, rejetterait la faute sur les étudiants, subirait tête basse et en riant intérieurement le sermon et le pardon. D'ailleurs il ne serait pas assez bête pour tout avouer.

Il lut les journaux, lui aussi, qui se moquaient de son ivresse et de son vomissement. Ces révélations malencontreuses n'auraient pourtant pas suffi à rendre le retour impossible. Mais on lui attribuait tant de reniements, des railleries si méchantes, contre le père Diogène... Il n'était

pas certain de n'avoir pas prononcé quelques-unes de ces paroles odieuses. Après lui avoir accordé généreusement tous les vices, le plus spirituel des reporters concluait : « Ah ! oui, il est bien nature, l'homme-nature nº 2 ».

Certes, le père Diogène eût pardonné. Peut-être même, le crime étant trop grave et le repentir trop naturel, eût-il épargné le sermon. Mais certains pardons ne sont-ils pas pour l'amour-propre plus redoutables que tous les reproches ? Le fidèle Ménippe sentit qu'il mourrait de honte sous la douceur du regard de l'ami trahi. Comme il était ce qu'un reporter appelle « bien nature », ce n'est pas lui-même qu'il injuriait, c'est le maître. Sa pensée, mal désenivrée, appelait l'homme sobre « ce cochon » et « ce salaud ».

Après une heure de réflexion, il prit la grande résolution. Le satellite deviendrait un astre indépendant. Il n'avait rien, il le sentait trop, qui ressemblât à l'éloquence magnifique et souple du père Diogène. Mais il exploiterait surtout le quartier latin : une première expérience lui avait appris combien ces messieurs étudiants sont faciles à amuser.

D'ailleurs, à blaguer son ancien maître, il devinait le succès infaillible. Il se mit à apprendre par cœur les mots les plus spirituels parmi ceux trouvés par messieurs les journalistes.

Il errait au hasard ruminant ses prochains discours et rêvant, salive dans la bouche, d'une vie large, joyeuse, abondamment abreuvée. De l'Ecole de Médécine, il vit sortir une foule jeune.

Il se jeta goulument sur cette première occasion. Il appela avec l'accent des camelots :

— Venez voir le véritable homme-nature, le seul vraiment nature, celui qui prend tout ce qu'on lui donne et qui ne cesse pas de boire sous le prétexte ridicule qu'il n'a plus soif. Ou, pour mieux dire, le véritable homme-nature, plus il boit, plus il a soif. Venez voir l'homme-nature, le vrai, le seul, celui qui rigole et qui fait rigoler, celui qui ne craint nulle concurrence même déloyale. L'essayer, c'est l'adopter.

Le malheureux Ménippe multipliait désespérément les promesses. Les étudiants s'éloignaient en haussant les épaules. Son appel trop grossier les repoussait-il ? Ou l'heure était-elle peu favorable ? Des jeu-

nes gens qui consentiraient cette nuit aux plus stupides « rigolades » rentraient étudier.

Pourtant un petit groupe finit par se former autour de l'ivrogne.

— Viens, on va te payer ta première absinthe.

« L'homme-nature nº 2 » suivit en reniflant de plaisir.

On le gava d'apéritifs. On lui fit raconter toutes sortes d'histoires sur le père Diogène et en particulier comment les deux cyniques s'étaient connus. Récits pâteux et confus. En expliquant pourquoi il était « un peu bu » sur un pont de Tours, Pierre Manceau affirma philosophiquement que tout est mensonge dans les P. T. T. Il dit les persécutions que lui faisaient subir chef de brigade et commis-principal. Ces deux « cochons comme on n'en fait plus » multipliaient contre lui les rapports mensongers, l'accusaient de toujours sentir le vin.

A ce souvenir injurieux, l'ancien employé s'indignait :

— Moi, sentir le vin! — criait-il. Moi qui ne bois que de l'absinthe.

Il ajoutait, en crachant de dégoût :

— Le vin, pouah ! presque aussi mauvais que l'eau.

Et, haussant les épaules :

— Du vin ! Pourquoi pas du lait, pendant qu'ils y étaient ?

Encore, s'il n'avait eu d'embêtements que dans le service ! Il ne se serait pas pour si peu, « saoulé la gueule » tous les jours. Mais, quand il rentrait chez lui, Adèle lui faisait de ces scènes...

— Adèle ! Adèle ! clamèrent les étudiants. Parle-nous d'Adèle.

Il parla d'Adèle. Adèle lui prenait toute sa braise. Adèle gueulait toujours. Adèle prétendait aussi qu'il puait le vin, lui qui ne pouvait souffrir que l'absinthe. Adèle, quand il était trop triste ou trop fatigué pour se défendre, cognait à coups de poings, à coups de pieds, à coups de manche à balai, à coups de pelle ou de pincettes. Et Adèle couchait avec tout le monde. Adèle, la salope des salopes.

Tout le café, frappant sur les tables, chantait sur un air improvisé :

Adèle ! Adèle !
Ah ! parle-nous d'Adèle !

Longtemps il obéit. A peine se taisait-il, l'ordre chanté recommençait :

Adèle! Adèle!
Parle encore d'Adèle,
Parle toujours d'Adèle,
Adèle! Adèle!
Ah! parle-nous d'Adèle!

Le pauvre Ménippe, à la fin, au lieu de répondre, plongea sa tète dans ses mains.

— Eh! vieux — dit un de ses voisins en lui enfonçant le coude entre les côtes, — il y a temps pour tout et ce n'est pas l'heure de chialer.

Le mari d'Adèle, relevant la tête, montra des yeux ruisselants, un visage sale de larmes. Il rit au milieu de ses pleurs, saisit le premier chapeau venu et déclara :

— Vous êtes de bons enfants. Je vais faire la quête pour me remettre avec Adèle.

Pendant quelques jours, « l'homme-nature n° 2 » but d'innombrables absinthes, raconta d'innombrables fois les méfaits du chef de brigade, du commis-principal et de « la salope des salopes. » Puis, ruisselant de larmes il faisait la quête pour se remettre avec Adèle.

Une nuit, des agents le ramassèrent ivre-

mort dans un ruisseau. Le lendemain, ses propos incohérents le firent conduire à Sainte-Anne.

Après trois mois de traitement sévère, on constata, en même temps qu'une sérieuse amélioration de son état mental, que ce bon gros garçon était pétri d'excellents sentiments. Il parut digne d'être rendu à la société. On ne voyait plus de raison pour qu'il ne redevînt pas un électeur comme un autre, un fonctionnaire passable et un cocu supérieur.

Des amis sollicitèrent sa grâce auprès de l'Administration. Un sénateur tourangeau, qui commençait à avoir « plein le dos » d'Adèle, réussit à le faire replacer. L'Administration paternelle l'envoya loin de ses premiers exploits, à Toulouse. Pierre Manceau promit de ne plus boire. En échange de ce noble serment d'ivrogne, Adèle jura qu'elle avait toujours été la plus fidèle des femmes et elle donna son passé comme garantie de l'avenir.

Ainsi fut heureusement reconstitué un foyer. Ainsi la société reconquit sur la vie cynique un brave garçon d'esprit un peu faible qu'avaient égaré les sophismes les plus spécieux.

CHAPITRE XXI

Le succès du père Diogène diminuait et peut-être aussi changeait de caractère. On riait encore de ses saillies et la partie critique de ses discours, quand elle n'était pas trop éloquente et trop grave, continuait à égayer. Mais, dès qu'il commençait l'éloge de la vie naturelle, le gros de la foule s'écoulait parmi des haussements d'épaules. Quelques-uns lui criaient :

— Ah ! non, pas ça ! La barbe !... Fais-nous rigoler.

On ne lui permettait plus ni lyrisme ni indignation. On exigeait qu'il se réduisît à être un bouffon. Lui, se révoltait. Alors les lazzis pleuvaient, et les injures. Il ripostait par des traits de plus en plus méchants

et qui, spirituels ou grossiers, étaient toujours accueillis avec joie. D'autres fois, il répliquait par quelque tirade ardente et noble, et les derniers auditeurs se dispersaient, ennuyés. Ils échangeaient des réflexions en s'éloignant :

— Comme il baisse, l'homme-nature !

— Il monte plutôt trop haut, ce ballon de baudruche qui va se perdre et se dégonfler dans les nuages.

— Quel dommage ! Lui qui était si rigolo les premiers jours !

— Il devient d'un rasoir !

D'ailleurs ses succès les plus grands étaient douloureux et humiliants à son souvenir. Ils lui apparaissaient réussites de saltimbanque qui amusent, qui ne font pas réfléchir. Un seul geste ou une seule opinion avaient-ils été modifiés par sa parole acclamée ?

— Je ne convertis pas plus qu'un prédicateur. La vérité et son évidence restent impuissantes comme un mensonge qui a fait son temps.

Il devint de plus en plus âpre. Avec un soin scrupuleux, il évita les plaisanteries qui, pensait-il maintenant, détruisaient l'efficace de ses discours.

Comme on le sentait d'une force physique redoutable, comme ses gestes faciles agitaient un bâton que la plupart des auditeurs auraient eu peine à manier, ses pires violences conservaient une sorte d'harmonie. Elles n'étaient pas assez ridicules. La magnificence des phrases à larges plis qui les revêtaient n'intéressait personne.

Le vide, de plus en plus, se faisait autour de lui. Quand il montait sur un banc, seuls les gamins accouraient. Les hommes, continuaient leur promenade indifférente Les femmes s'écartaient, comme si elles avaient peur. Elles regardaient ses gestes de loin, hors de portée des éclats de sa voix.

Peu à peu le père Diogène abandonna ses sermons en plein air. Toute la journée, il se promenait mélancolique et somnolent, répondant sans entrain à des quolibets toujours les mêmes. Le soir, il semblait se réveiller. Il entrait dans quelque université populaire ou dans quelque parlote anarchiste. Il écoutait le conférencier avec une moue de dédain. Puis, il contredisait âprement, spirituellement, éloquemment. Il prouvait aux anarchistes

que, tant qu'ils n'adopteraient pas la vie cynique, ils seraient bourgeois hypocrites ou germes qui n'aboutissent point.

« Les milieux » lui plaisaient parce qu'on y écoute tout le monde avec attention et bonne volonté. Il lui arriva de commencer un discours en ces termes souriants :

— Chers anarchistes, restaurateurs de la vieille politesse française.

Si « les camarades » le charmaient par leur courtoisie d'auditeurs, quelques-uns se montraient bien grossiers dans la réplique. Chez la plupart, ce n'était que gaucherie et le père Diogène, discutant les opinions avec véhémence, restait aimable pour le contradicteur maladroit. D'autres, ceux surtout qui s'intitulaient, cette saison, « les anarchistes scientifiques », employaient l'injure systématiquement, affirmaient qu'elle est une nécessité de toute discussion sincère. Ils écartaient formes et ménagements comme autant d'hypocrisies. Leur grand homme, le redoutable dialecticien Pabaf-Cheval, commençait ses répliques par cette promesse invariable : « Je vais prouver au camarade qu'il est un parfait idiot ». A la première rencontre avec le père Diogène, Pabaf-Cheval,

ému par la valeur de l'adversaire, par son éloquence entraînante, son universelle érudition, la grâce de ses formules et la vigueur de ses raisonnements, fit l'effort singulier de parler sans injurier. A la sortie, la petite bande des « scientifiques » adressa à son chef des reproches sanglants. Les disciples sont plus rigoureux que les maîtres. Ils firent mieux, eux, qu'appeler « idiot » leur grand orateur : ils le traitèrent de « parlementaire ». Le grand homme humilié se promit, à la première occasion, de réparer brillamment sa faute.

Quelques jours après, dans une autre parlote, il démontra au père Diogène, qui écoutait avec le sourire le plus engageant, que « tous les cyniques sont de parfaits idiots et le père Diogène comme les autres ».

Quand Pabaf-Cheval eut achevé son discours, le cynique commença d'une voix douce, chantante, comme amoureuse :

— Je pousserai la politesse, camarade, et l'affectueux désir d'être compris de toi jusqu'à te parler ta langue. Après t'avoir montré, pour m'entraîner, que jamais savant ne fut aussi ignorant, je te prouverai que jamais idiot ne fut ton égal en sottise.

Ecoute joyeusement, camarade, les deux points de ton joyeux panégyrique et vois comme j'enguirlande l'une après l'autre la beauté longuement chauvissante de tes oreilles.

Pabaf-Cheval dès lors évita toute rencontre avec le père Diogène.

CHAPITRE XXII

Dans une des rues étroites qui grimpent vers la montagne Sainte-Geneviève, au fond d'une cour, des jeunes gens avaient installé une salle de conférences et de lectures.

Installation sommaire. Quelques bancs sans dossier pour les auditeurs. Une chaise et un guéridon branlant pour le conférencier. A l'entrée, une table, vaste, massive, ornée d'un plateau et chargée de brochures à vendre. Un jeune homme se tenait derrière, debout, qui d'une voix morne recommandait aux arrivants :

— Que ceux qui peuvent payer donnent deux sous pour les frais.

Personne sans doute ne pouvait payer le soir où le père Diogène vint pour la première fois : nul décime ne tombait avec un bruit encourageant dans le plateau inutile sur la lourde table de bois blanc.

Les organisateurs de ces réunions hebdomadaires étaient des natures ardentes et inquiètes. Anarchistes, individualistes, subjéctivistes, réfractaires, ils ne savaient trop par quel nom désigner ce que, malgré les divergences qui rendaient leurs discussions interminables, ils se sentaient de commun.

Ils n'étaient pas, comme les autres bandes d'anarchistes, réunis par le hasard ou groupés autour d'une admiration pour un orateur. C'étaient des écrivains. Deux ou trois, si leur volonté luttait assez persévéramment contre l'hostilité ou la séduction des circonstances, promettaient le génie ou la grande originalité. Cinq ou six avaient du talent ou déjà du métier et de la ruse intellectuelle ; une dizaine étaient et resteraient quelconques. Mais combien durerait le groupe ? et combien, parmi les sincères qui le formaient, deviendraient demain les esclaves rampants de quelque directeur de journal ?

Ils parvenaient à faire paraître presque deux fois par mois, une petite feuille glorieusement intitulée *L'action héroïque*. Eux-mêmes se nommaient sans pudeur : *Les compagnons de l'action héroïque* et, quelquefois, entre eux, pour dire plus vite : *Les héros*. Leur naïveté parlait avec ardeur contre ceux qui dépensent toute leur ardeur dans la parole. Ils écrivaient avec beaucoup d'esprit contre ceux qui ne savent qu'écrire avec esprit. Il leur arrivait de vitupérer en vers les gens qui se croient poètes parce qu'ils font des vers. Seule l'action, l'action héroïque, leur paraissait avoir du prix. L'occasion ayant peut-être manqué, ils n'avaient encore exprimé leur amour de l'action et leur haine des discours que par de beaux discours. Leur soif d'héroïsme et leur dégoût de l'éloquence restaient matières oratoires.

Le père Diogène se trouvait dans une heure joyeuse et raillarde. Il contredit le conférencier de façon plaisante. Il se moquait de tant de paroles dépensées à mépriser la parole, de tant d'écrits rédigés, contre les écrits, de tous ces appels immobiles à l'action. Il comparait les compagnons à ces chœurs d'opéra qui chantent

indéfiniment à la même place : Marchons ! Marchons !

Les héros s'agitaient, désolés et charmés par sa verve agressive et excitante.

— Vous êtes de doctrine trop incertaine encore, — leur dit-il, — pour que je vous propose la gloire du manteau court, des sandales, de la besace et du bâton. Il convient d'avancer avec prudence dans la voie de la perfection, car la pente glisse : celui qui consent à reculer croit ne faire qu'un pas en arrière, et le plus souvent il tombe aux profondeurs de l'abîme. Si vous voulez avec sincérité, je vous indiquerai diverses actions également éducatives pour le spectateur et pour l'agent. Je sais plus d'un chemin qui monte et plus d'un sentier héroïque.

De tous côtés on réclamait des précisions. Mais l'orateur, sans se hâter :

— Vous avez senti, et je ne saurais trop vous en féliciter, que seuls nos gestes importent, et leur accord avec nos pensées et nos paroles. Mais vous avez aperçu, avant même le premier pas, combien l'action est difficile dans une société aussi étroitement organisée que la nôtre. Maintenant, parce que je vous offre l'appât de quelques ges-

tes peut-être pénibles, vous me demandez de déballer d'un coup ma marchandise. Ignorez-vous donc que certains actes restent possibles à la condition d'être chocs et surprises ? Il faut organiser et préparer chacun de nos gestes dans un secret rigoureux... Quelques-uns d'entre vous peuvent-ils se procurer des cartes pour la prochaine réception académique ?

Cinq mains se levèrent.

— C'est bien. Cela suffira. Quand votre séance sera terminée, je prie ceux d'entre vous qui viennent de lever la main, et ceux-là seuls, de me rejoindre sous le pont de la Tournelle.

Il était déjà sur le seuil et, agitant son bâton de facon menaçante, il répétait :

— Ceux-là seuls qui ont levé la main.

Mais, au lieu de sortir, il fit un pas dans la salle. Et il dit, terrible et ricaneur :

— J'ai une parfaite mémoire des physionomies. J'invite ceux qui n'ont pas levé la main tout à l'heure à s'abstenir. Les cinq vous instruiront selon la confiance que chacun de vous leur inspire et sous leur responsabilité.

Derrière lui, il laissa les compagnons

émus, joyeux, frémissants et romantiques : des conspirateurs au seuil de leur première conspiration.

CHAPITRE XXIII

La très honorable compagnie que ce fou de père Diogène nommait, avec une réserve irrespectueuse encore qu'incompréhensible, « l'Académie dite française » donnait, ce jeudi, une représentation fort courue. Elle recevait un poète spiritualiste, patriote, abondant et noble. Noble, sans contredit puisqu'il était, si je me souviens bien, vicomte de quelque chose. Ce brave homme avait fait rimer mille quatre cent cinquante trois fois « cieux » et « yeux » et onze cent vingt deux fois seulement « France » et « espérance ». Il est vrai que pour rétablir en quelque mesure

l'équilibre, il avait heurté cent soixante sept fois « France » et souffrance. [1] »

Le directeur qui répondait au récipiendaire était plus noble encore : comte, ancien capitaine de cuirassiers, député depuis trente ans et, à croire les catholiques, grand orateur.

Les deux discours promettaient, parmi un hérissement d'épigrammes contre la démocratie, des bouquets merveilleusement gris d'idées élevées et de sentiments généreux. On sait que les sentiments généreux germent chez les riches « bien pensants » et leur générosité invite les pauvres à tout sacrifier au pays, à la religion et à la tranquillité de ces aimables riches.

C'était donc grande réception et de celles qui attirent ces dames du monde, paroissiennes de Sainte-Clotilde, de la Madeleine ou de Saint-Honoré d'Eylau, et vendeuses à tous les Bazars de la Charité. Les automobiles à blason commençaient à arriver devant l'Institut.

Les compagnons de l'action héroïque

---

1. Nous devons ces intéressants calculs à M. A. Gazier, professeur à la Sorbonne.

avaient pour l'occasion, recruté des amis vigoureux et hardis. Ils avaient trouvé amusant de venir exactement au nombre de quarante.

Sur les marches du pont des Arts, le père Diogène donnait les dernières instructions.

Méconnaissable, le père Diogène. Un chapeau, le plus vulgaire des chapeaux melons, couvrait sa tignasse révoltée. Un pardessus, des plus longs qui se fassent, cachait jusqu'à mi-jambes la bure cynique. Les sandales même n'étaient pas visibles, enfermées qu'elles étaient dans des souliers dont on devine sans peine les dimensions. Et il ne portait ni besace ni bâton.

On avait réussi à réunir sept cartes. Les billets donnaient d'abord l'entrée par des portes diverses. Des échanges habiles avec de jeunes universitaires avaient fini par rapprocher et grouper les invitations. Toutes maintenant promettaient des places dans la tribune B.

La petite troupe se disposa en ordre de bataille. Les possesseurs de cartes formèrent l'avant-garde. Mais nul intervalle ne les sépara du gros de l'armée commandé par le père Diogène.

Pendant que les sept, prétendant passer tous en même temps, injuriaient et affolaient les deux huissiers, la suite tumultueuse poussait en avant et le cynique, d'un geste vigoureux, envoyait les deux pauvres diables rouler sur les dalles. Dans le brusque désordre, tout le monde se précipitait. Le passage forcé, les compagnons, qui n'étaient pas d'une galanterie raffinée, bousculèrent, hommes et femmes, tout ce qui avait le malheur de se trouver devant eux. Ils arrachaient les cartes des mains des invités. Le seuil de l'Académie entendit, ce jour-là, des cris, des mots grossiers, des blasphèmes. Des coups de poing s'y échangèrent, comme à l'entrée d'un meeting de l'*Action Française* ou de la *Jeunesse syndicaliste*.

Le groupe pénétra dans la tribune, s'installa, devint tranquille comme un lac après l'orage. Il ne se distingua plus, par l'attitude, des êtres paisibles qui ont soin d'arriver de bonne heure aux réceptions académiques. Un employé vint vérifier les cartes. Presque tous les compagnons. maintenant, étaient munis. Les quelques-uns dont la situation restait moins régulière affirmèrent qu'ils avaient été volés

dans l'odieuse bousculade de l'entrée. Ils désignaient même, comme leurs voleurs, les plus élégants ou les plus timides de leurs voisins. Dix altercations particulières commençaient et les quarante s'agitaient, hurlaient. Plusieurs, feignant de vouloir apaiser le tumulte, lui donnaient d'effroyables proportions. Mais l'employé s'obstinait, refusait de se contenter de l'explication confuse. Soudain, sur un signe du père Diogène, les quarante se tournèrent contre lui et, avec des gestes véhéments, criant tous ensemble, injurièrent la façon honteuse dont le service était fait, affirmèrent que les journaux du soir en parleraient.

L'employé eut-il peur de ce que diraient les journaux du soir ? Il est probable que le scandale immédiat, et qui semblait difficile à calmer, eut plus d'influence sur lui. Il agitait les deux mains à peu de distance de ses lèvres crispées en répétant d'abord : « Chut! chut ! » puis : « C'est bien, c'est bien, asseyez-vous. »

Les quarante obéirent d'un seul mouvement et ce fut, dans la tribune B, un grand silence discipliné.

Toute la salle émue regardait vers ce point. Le pauvre employé aurait bien

voulu être autre part. Sa conscience l'empêcha de fuir.

— Laissez-moi faire mon service, — implora-t-il. Permettez-moi de vérifier.

Mais le père Diogène se leva, et les quarante avec lui. Tous protestaient par leurs cris. Et la voix dominatrice du cynique :

— Vous ne vérifierez rien du tout. Vous n'avez pas fait votre service quand il protégeait mes amis. Vous prétendez le faire quand, à cause de votre négligence première, il devient pour eux gêne et tyrannie. Trop tard, mon bonhomme. Rompez, et vivement.

Comme l'employé n'obéissait pas, le père Diogène prit le pauvre diable par le bras et serra de façon à prouver sa force.

— Lâchez-moi, Monsieur, vous me faites mal.

C'était cri de douleur plus que paroles distinctes.

— Foutez-moi le camp, — répliqua le cynique. Et au galop. Ou, si vous préférez, nous sortirons ensemble, l'un portant l'autre et nous irons prendre un petit bain dans la Seine. Je suis un des premiers nageurs de France. Et vous, Monsieur?...

L'employé essayait désespérément de se

dégager. Quand le père Diogène vous tenait, il n'était pas facile de lui échapper.

Le pauvre homme, tout pâle, supplia enfin :

— Promettez-moi, du moins, que vos amis seront sages.

— Quand on vient à l'Académie dite française, — répondit le cynique en lâchant sa victime, — c'est pour être sage. Demandez, si vous en doutez, à ceux de vos immortels dont la jeunesse poussa l'indécence jusqu'à promettre du talent.

L'huissier, soulagé, daigna sourire et il se retira en frottant doucement son bras meurtri.

Il se félicita longtemps de son indulgence. La solennité se déroulait dans l'ordre prévu, presque avec le calme ordinaire.

Plus d'une fois, sans doute, le noble spiritualisme et l'ardeur patriotique du récipiendaire avaient soulevé dans la tribune B des rires inconvenants et jusqu'à des protestations :

— Tu en as du culot, mon vieux !

— On ne mentirait pas mieux à l'Eglise ou à la Chambre !

Mais toujours le père Diogène avait

apaisé les rires et les cris qui commencent.

Lorsque le directeur se leva, agitant ses papiers comme une arme redoutable, le cynique prit dans une poche de son pardessus sa petite lampe électrique. Puis il quitta le vêtement hypocrite et aussi les souliers qui recouvraient ses sandales. Il passa ces objets inutiles à un « compagnon » qui déjà tenait le chapeau melon sur ses genoux.

Les pauvres gens paisibles égarés dans la tribune B regardaient avec une curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude. Ils reconnaissaient l'homme-nature, et toutes les catastrophes leur paraissaient possibles.

Bientôt cependant l'orateur capta leur attention. Il était si intéressant, le grand catholique, le noble comte, le vaillant cuirassier ! Après quelques épigrammes savamment détaillées, ressaisi par le démon des combats, il faisait contre les lettres indépendantes une charge brillamment héroïque.

Les dames applaudissaient avec un enthousiasme que les chuchotements des compagnons qualifiaient irrespectueusement d'hystérique. Mais le père Diogène

se leva et, penchant sa grande taille sur le rebord de la tribune, il ordonna, voix formidable :

— Silence, les double demi-mondaines!

Les « héros », chose singulière, se taisaient, n'applaudissaient même pas. Ils attendaient, visages épanouis. On gardait autour d'eux un silence prudent.

Dans le reste de la salle, l'effarement et la fureur s'exprimaient par des cris aigus, par des injures diverses, par des ordres contradictoires. Cependant le père Diogène jetait la lueur de sa lampe électrique dans les yeux de l'orateur, puis sur le visage du récipiendaire. Il la promenait enfin sur tous les immortels, faces vertes maintenant comme le glorieux costume que le cynique osait appeler « leur livrée » ou — cette seconde comparaison est d'un des plus insolents parmi les *héros* — comme messieurs les macchabées de la morgue. Faces vertes prétendait un autre compagnon comme les fœtus de pensées qui flottent dans un cerveau académique.

Voix puissante et qui domine tous les bruits, le cynique clamait en manœuvrant sa lampe électrique :

— Nouveau Diogène, je cherche un

homme. Je cherche un homme et un écrivain. Je rencontre des marchands qui fabriquent l'objet désiré par la clientèle. Je rencontre des riches qui signent les travaux de laquais dénommés secrétaires en votre argot, nègres en style parisien. Je cherche l'écrivain, l'homme qui pense et qui dit sa pensée. Je ne trouve que têtes vides et calebasses traditionalistes. Je cherche l'écrivain, l'homme qui revêt une pensée sincère d'une forme personnelle. Je ne trouve que rabâcheurs des mensonges d'hier dans les formes d'hier. Quiconque aime la langue française, cette vivante aux changements harmonieux comme le cours d'un fleuve, ne peut rester une heure sans nausées près du marécage où coassent quarante menteurs cacographes. Debout, les amis de la vérité, de la pensée et de la langue. Fuyons un air irrespirable à tout être honnête et délicat. Fuyons le moins français de tous les salons à bavardages et à femmes, le moins français de tous les bordels.

Pendant ce petit discours, plusieurs huissiers couraient appeler la police. D'autres, valets qui font du zèle sous l'œil des maîtres, se précipitaient vers la tri-

bune B. Les gaillards qui en défendaient l'entrée calmaient promptement l'ardeur de ces pauvres gens. On les voyait revenir, tête basse, visage sanglant, un mouchoir sur le nez ou une main sur la machoire.

Aussitôt sa harangue terminée, le père Diogène et ses amis sortirent en bon ordre. Lui se taisait. Eux chantaient l'*Internationale*.

La police finit bien par arriver. La séance avait déjà repris son aimable et à peine tremblant train-train. Les « compagnons », joyeux de croire qu'ils avaient agi, s'étaient dispersés en petits groupes et dans des bars buvaient des bocks glorieux.

Le père Diogène, avec quatre ou cinq des plus sûrs, se promenait au square du Vert-Galant et traçait le plan d'une prochaine action héroïque.

CHAPITRE XXIV

La Presse appréciait diversement le geste du moderne Diogène. Les journaux catholiques fulminaient contre « l'iconoclaste. » Mais « l'iconoclaste » soutenait, parmi des rires joyeux, qu'on ne pouvait l'accuser d'avoir brisé aucune image, même si l'on poussait le respect jusqu'à considérer nos illustres académiciens comme saintes statues, adorables reliques ou vénérables momies.

Les feuilles de gauche blâmaient les attaques répétées de l'Académie contre un gouvernement librement choisi par le pays. Elles étaient bien faites, ces odieuses attaques, pour exaspérer les bons républicains. Puisque le Ministère oubliait son devoir et manquait d'énergie contre « quarante

vieux rhéteurs », peut-être n'était-il pas mauvais que le peuple exprimât son sentiment de façon vigoureuse. Un petit hebdomadaire socialiste parlait même, à la prochaine élection trop scandaleusement réactionnaire, d'organiser une grande manifestation devant l'Institut.

Le portrait de l'homme-nature reparut dans les journaux. Cette fois, les nécessités de l'actualité le firent placer entre les deux orateurs de la séance académique.

— Je ne choisis pas mes fréquentations plus sévèrement que Diogène l'ancien ou que Jésus, — dit-il avec une moue de dédain. Pourtant, je ne me suis jamais trouvé en aussi mauvaise compagnie.

— Le Christ entre les deux larrons, — remarqua un compagnon.

— Ne calomnions pas les larrons assez honnêtes pour se laisser prendre... Tant qu'un homme n'a pas fait les bassesses qui conduisent à l'Académie, au Ministère ou sur un siège de juge, je conserve pour lui quelque respect.

Les reporters revinrent l'interroger. Ils tirèrent peu de chose de lui.

— Vos premiers articles m'ont prouvé, messieurs, que ma doctrine est trop sim-

ple pour que vous réussissiez à la comprendre.

C'était bien de doctrine qu'il s'agissait! On voulait savoir tout bonnement quelle nouvelle manifestation préparait le père Diogène.

Mais lui répondait :

— Si j'étais journaliste, j'aurais assez à faire de raconter exactement ce qui s'est passé sans essayer d'annoncer ce qui peut-être ne se passera point. Un journaliste, messieurs, n'est pas précisément un prophète.

Comme ils insistaient :

— Allez demander au généralissime son plan pour la prochaine guerre.

Enfin, aux plus tenaces :

— Je vous le dis en confidence. Je prépare la plus émouvante, la plus amusante et la plus terrible des manifestations contre ce que je connais et ce que vous connaissez de plus sale à Paris, contre la très elle-même Presse.

Les reporters ne sont pas faciles à décourager, plusieurs, malgré les rebuffades, s'attachaient à ses pas.

A la première réunion de l'Action Héroïque, ils étaient bien une douzàine. Eux

qui ne payent pas là où tout le monde paye trouvèrent plaisant de payer leur entrée là où personne ne payait. Chacun donna généreusement les deux sous qu'un jeune homme, derrière une grande table, réclamait sans conviction aux « camarades que ça ne gênerait pas. » Jamais l'Action Héroïque n'avait fait aussi héroïque recette. Il est vrai que ces messieurs se firent remettre « pour compte-rendu » les livres et les brochures publiés par les compagnons et ne parlèrent jamais d'aucun.

Le père Diogène, désignant les reporters, dit :

— Vous voyez, camarades, que nous sommes sous l'œil de la police. Heureusement nous n'avons rien à cacher. Nous ne caressons aucun de ces projets que leur divulgation rend inexécutables.

Et, se tournant vers les journalistes :

— Votre rôle, messieurs, est de raconter ce qui se passe. Je ne trouve pas de paroles suffisantes pour louer le zèle hâtif avec lequel vous remplissez votre rôle. Ce zèle est si grand, et cette hâte, que, si on vous laissait faire, vous détruiriez en l'étalant le moindre germe, le plus petit œuf d'événement. Aucun d'entre vous n'aurait-il

donc assez de lettres pour avoir lu, dans son enfance une fable qui s'appelle *La poule aux œufs d'or?...*

Il ajouta, revenant aux compagnons:

— Mes chers amis, parlons philosophie. Ces messieurs seront peut-être heureux de s'instruire.

Il commença le plus savant et le plus documenté des parallèles, le plus partial aussi, entre le cynisme et le stoïcisme. Malgré mille allusions amusantes aux gens et aux mœurs d'aujourd'hui, après un quart d'heure, « ces messieurs » étaient partis. Excepté deux. Têtes plus philosophiques que l'érudition du père Diogène intéressait?... Espérances plus tenaces qui attendaient si, après la discussion historique et doctrinale, on n'étudierait pas quelque prochaine manifestation?...

Devant la curiosité persistante de la Presse, le père Diogène crut nécessaire de laisser passer un peu de temps sans rien entreprendre. Les réunions officielles, si l'on peut dire, des « héros » devinrent semblables à toutes les réunions « éducatives » et anarchistes.

Mais, chez l'un ou l'autre des compagnons, on se retrouvait à quatre ou cinq

autour du cynique et on étudiait diverses actions.

Le plus malicieux des «héros» fut chargé de confier au plus discret des reporters, sous le sceau du secret, après promesse formelle et parole d'honneur qu'il n'en serait rien dit à personne, que la prochaine manifestation viserait « les macrobites du Luxembourg. »

Le lendemain, les compagnons riaient en se montrant un grand journal du matin qui annonçait le projet en termes énigmatiques. Les journaux du soir le dévoilaient nettement. Des commentaires accompagnaient l'inquiétante nouvelle. Quelques-uns étaient hostiles au sénat, la plupart injuriaient « ces misérables anarchistes » auxquels une police « indulgente jusqu'à la complicité » permettait de troubler l'ordre public.

CHAPITRE XXV

Lorsque l'éloquent chanoine Février arriva, d'une marche compassée, au pied de la chaire, il fut étonné, et tous les assistants, d'en trouver les degrés occupés par des jeunes gens ironiques, hérissés, qui tendaient vers lui leurs poings fermés. En même temps, comme, en certain jouet enfantin, surgit d'une boîte qui s'ouvre un diable imprévu, une manière de capucin, besace sur l'épaule, se dressait, là-haut, gigantesque. Et, parmi le plus retentissant des rires, une voix tonnait :

— Notre-Dame va entendre enfin, pour la première fois, des paroles chrétiennes.

— Malheur à celui qui cause le scandale! — s'écria l'éloquent chanoine Fé-

vrier en levant vers l'intrus et en secouant des bras d'anathème. Il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né.

— Le scandale — répliqua le père Diogène — sera plus grand que vous ne l'attendez. Le temple, dont vous avez fait une caverne de voleurs, entendra aujourd'hui, dégagées de tout commentaire mensonger, des paroles authentiques de Jésus.

Hilare et menaçant, il ostentait un petit volume où dépassaient de nombreux signets de papier. C'était le texte grec des Evangiles.

Il annonçait :

— Entendez les paroles éternelles contre le prêtre éternel.

Et il traduisait :

— « Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et vous-mêmes n'y touchez pas d'un seul de vos doigts. »

Il ricanait longuement et, après quelques rapides commentaires sur « l'hypocrisie, seule vertu du prêtre, » il citait le passage contre ceux « qui dévorent les maisons des veuves en affectant de faire de longues prières. »

— Vous reconnaissez-vous, — clamait-il — impudents marchands de messes pour âmes du purgatoire ?

Puis il comparaît la soutane, le surplis, tous les ornements ou, comme disait ce pauvre fou, « tout le fastueux carnaval sacerdotal, » avec les « larges phylactères » et les « longues franges » des pharisiens raillés par Jésus.

Son rire devenait plus amusé et plus injurieux pendant qu'il prononçait :

— Mon Père, mon Révérend Père, le Saint-Père.

Et il traduisait, dans Mathieu :

— « N'appelez personne père sur la terre. Car vous n'avez qu'un père, et il est dans les cieux. »

Il reprenait :

— Hypocrites, race de vipères, sépulcres blanchis, vous êtes ceux à qui Jésus applique la parole d'Isaïe « ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Et c'est en vain qu'ils m'honorent, eux qui enseignent des doctrines et des commandements venus des hommes. » Vous avez toujours, malgré vos respects apparents, méprisé votre prétendu dieu. Déjà saint Augustin osait dire : « Je ne croirais pas

à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne m'y déterminait. » Combien de choses contraires à l'esprit et à la lettre de l'Evangile l'autorité de l'Eglise vous détermine à croire. Ah ! Jésus et Isaïe sont de vrais prophètes : ils ont prévu et condamné dans les « commandements venus des hommes » tous vos oppressifs et ridicules « commandements de l'Eglise. »

Plusieurs prescriptions l'égayaient. L'interdiction de manger de la viande à certains jours l'amusait particulièrement.

— Ecoutez Jésus : « Tout ce qui entre dans la bouche (vous pouvez chercher; il ne dit nulle part : excepté le vendredi) s'en va dans le ventre et de là dans les lieux secrets. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. »

L'homme, — affirmait l'orateur, — a été souillé par les paroles des prêtres plus que par toute autre chose sortie de la bouche de l'homme. Et il citait plus d'un texte odieux de théologien.

— Mauvais arbres qui ne sauriez porter de bons fruits, — continuait-il, — vos gestes répandent la même puanteur que vos paroles. Ah ! le long des siècles, tous vos

fruits de pourriture ; persécutions, inquisitions, bûchers, guerres religieuses...

Ensuite il multipliait, presque sans commentaires, les citations de l'Evangile. Mais, après l'une d'elles, il s'arrêtait :

— On vous traduit cela autrement, je le sais. Le catholicisme pousse le respect pour la parole de Jésus jusqu'à ne jamais la traduire directement. Vous n'avez droit de connaître, chers fidèles, qu'une traduction de traduction. Au lieu des vraies paroles de Jésus on vous enseigne les contre-sens, souvent tendancieux, d'un certain Jérôme.

Il continuait longtemps, entremêlant rires, citations et gloses. Et il ne s'inquiétait point de ce qui se passait autour de lui. Or il avait pu parler d'abord parmi un silence d'effarement. Mais sa voix maintenant dominait de plus en plus péniblement un tumulte qui grandit.

Un désordre fou, des gens qui courent dans tous les sens, des gens qui brandissent des chaises, des cris effrayés de femmes que la curiosité seule empêche de s'évanouir, des cris vaillants de femmes qui excitent contre les impies. De jeunes catholiques tentaient l'assaut. On se battait sur les degrés de la chaire.

— Voyez votre œuvre, — cria un gros homme rouge d'indignation. A cause de vous, on s'entretue.

Le père Diogène fit entendre, en réponse « le plus satanique des rires ». Et il répéta la parole inquiétante :

— Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre.

Une sorte de trêve et un demi-silence s'étaient produits. On écoutait le dialogue.

Le gros homme, agitant ses bras courts, interrogeait :

— Mais enfin qui vous a chargé ?...

— C'est la question que, voici vingt siècles, vous faisiez dans les synagogues à votre dieu futur : « Par quelle autorité fais-tu ces choses ? — lui disiez-vous. Et qui t'a donné cette autorité ? »

La fureur exalta le gros catholique, à tel point qu'il s'écria :

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Il ajouta :

— On te fera taire. On te descendra... mort ou vivant...

— Ainsi Jésus lorsqu'il parla dans la synagogue de Nazareth. « Tous ceux qui étaient dans la synagogue furent remplis

de colère en entendant ses paroles. Et, s'étant levés, ils le mirent hors de la ville et le menèrent sur le sommet de la montagne où leur ville était bâtie, afin de le précipiter. »

Le gros homme, entraînant une foule derrière lui, marchait à la chaire, apportait aux assaillants un renfort peut-être décisif.

Brusquement, il se ravisa :

— Il vaut mieux chercher la police.

— Depuis quand, — cria le père Diogène, — en appelez-vous au bras séculier ? Ainsi les Juifs orthodoxes en appelaient aux Romains contre cet hérétique de Jésus. Prétendus adorateurs de Jésus, imitateurs de ses ennemis, paroles de respect mensonger, gestes qui à travers les siècles raillent et crucifient chacune de ses actions...

Maintenant, il avait beau hausser la voix comme un tonnerre. Le tumulte grossissait plus que sa voix. Le père Diogène eut un vaste éclat de rire. Le tumulte des catholiques couvrant le tonnerre des paroles de Jésus lui paraissait enfermer et condenser en un symbole étroit toute l'histoire du catholicisme.

Il jeta le petit livre dans sa besace, saisit son bâton, descendit les degrés. Il assomma quelques-uns des assaillants, mit le reste en fuite. Il sortit enfin de l'Eglise que plusieurs déclaraient profanée puisqu'elle avait entendu, répétées par un homme qui n'était pas plus prêtre que Jésus, des paroles de Jésus.

Un gros de jeunes catholiques sortit derrière les compagnons groupés autour du père Diogène. Enhardis par le petit nombre des adversaires, ils espéraient, en terrain découvert, en avoir bon marché. Pourtant ce n'était pas l'attaque franche. C'était, à l'arrière et sur les ailes de la petite troupe, des injures, des défis, des projectiles aussi. Et c'étaient de flottants mouvements en avant suivis de flottants reculs. Une vaste et menaçante hésitation semblait hurler et aboyer. Brusquement le cynique fronça les sourcils. Bâton en avant, il se précipita sur l'ennemi. Ses effrayants moulinets multiplièrent blessures, cris de douleur, cris d'effroi. Plusieurs tombèrent sous ses coups. Plusieurs glissèrent et tombèrent dans la fuite. Le reste, rentré dans l'église, barricadait en hâte la porte sur laquelle le bâton du cynique

frappait comme un bélier, barricadait en hâte toutes les portes.

Quand enfin des hommes de courage osèrent ouvrir, le père Diogène et ses amis avaient disparu.

CHAPITRE XXVI

Le lendemain, tous les quotidiens s'indignaient. Les feuilles de gauche se donnait l'élégance de blâmer avec énergie au nom de la liberté. Quant à la presse de droite, elle accusait le cynique d'avoir commencé une guerre civile, tout simplement. Sans doute pour empêcher cette guerre civile de s'étendre, elle conseillait aux fidèles de ne plus aller à l'église qu'armés de revolvers et de cannes plombées.

Le père Diogène haussait les épaules :

— Ces imbéciles croient-ils la matière offerte à la critique assez infertile et petite pour que nous soyons obligés de nous

répéter et de faire deux fois le même geste ? Les prêtres sont-ils les seuls exploiteurs qu'ils connaissent et les catholiques le seul troupeau qui se laisse mener par des mensonges grossiers et tondre par des ciseaux subtils ?

Les reporters recommençaient à tourner autour des compagnons. Ils prétendaient savoir de source certaine — les sources de ces messieurs ne sont-elles pas toujours certaines? — que l'étrange patience de la police était à bout. A la prochaine « action héroïque », tous les manifestants seraient arrêtés et traînés devant les juges.

— On n'aura pas loin à nous « traîner », — répondait le père Diogène. C'est à messieurs les Chats-fourrés que nous désirons maintenant dire quelques vérités.

Cependant le préfet de police s'obstinait à trouver divertissantes « les petites facéties de ces jeunes gens. » Il recommandait à ses subordonnés :

— Tant qu'ils ne s'attaquent pas à nous, ayez soin d'arriver en retard.

— Et si c'est la police qu'ils injurient ?

— Oh ! alors, c'est une autre paire de manches. La police — vous ne l'ignorez

pas, vous qui avez l'honneur de lui appartenir — constitue le vrai gouvernement dans une grande ville moderne. Nous pouvons permettre qu'on ébranle les influences apparentes, non qu'on touche à l'autorité réelle. Le jour où ces gens-là seraient assez imprudents pour s'en prendre à nous, vous arriveriez à temps. En revanche — je m'adresse messieurs, à des gens d'esprit — vous ne parviendriez que trop tard à contenir la juste colère de vos hommes.

Mais presque tous les journaux annonçaient que la prochaine manifestation menaçait le Palais de Justice. Quelques-uns, sur on ne sait quels renseignements, croyaient que « le faux capucin » prononcerait « son nouveau sermon » en pleine Bourse.

CHAPITRE XXVII

Les journaux qui annonçaient une « action héroïque » contre le Palais de Justice étaient dans l'erreur. Ceux qui croyaient à une attaque contre la Bourse ne se trompaient pas moins.

Le groupe des compagnons ne tramait rien. Certes les impatiences étaient grandes, causées par deux succès retentissants. Mais le père Diogène semblait s'appliquer tout entier à les calmer. Quand on lui demandait ce qu'on allait faire ou quand on lui suggérait quelque projet intéressant, il répondait :

— Plus tard !

Il citait le proverbe méridional :

— La mère des jours n'est pas encore morte.

Et il rappelait que tout rythme naturel fait alterner les périodes de repos et les périodes d'activité.

Précisement parce qu'ils n'avaient aucun projet, les « héros » semblaient redoutablement mystérieux à tous ceux qui par curiosité ou pour des raisons professionelles s'inquiétaient d'eux.

Le père Diogène était toujours filé par quelque subtil reporter. D'autres, de l'ouverture à la fermeture, guettaient autour du Palais de Justice ou devant la Bourse.

L'aide d'une jeunesse ardente est inutile pour certains gestes, ou impossible, ou gênante. Le cynique rêvait-il à quelque geste de cette nature ?

Le jour même où il avait « fait entendre à une église étonnée des paroles chrétiennes » un brave homme que « les milieux » appelaient « l'anarchiste millionnaire » quoiqu'il ne fût ni tout à fait millionnaire ni proprement anarchiste, avait apporté à l'Action Héroïque des paroles encourageantes et une subvention de cinquante francs. Il avait offert magnifiquement au père Diogène « un budget des manifesta-

tions. » Publiquement, le philosophe avait refusé. Mais, en tête à tête, il avait confié à l'anarchiste millionnaire réjoui :

— Bientôt, j'aurai quelque chose à vous demander.

CHAPITRE XXVIII

Personne, ce jour-là, ne reconnut l'hirsute Homme-Nature dans un Monsieur aussi élégant qu'athlétique qui, devant le Palais-Bourbon, descendit d'une automobile passable. Les cheveux courts se coiffaient d'un magnifique huit-reflets. Un complet de bonne coupe formait avec des bottines en cuir chromé et des gants neufs une harmonie discrète. L'homme ainsi vêtu se mêla sans gêne ni effort à la foule qui s'entassait devant les portes, curieuse d'assister à ce que l'hyperbolique argot parlementaire appelle naïvement « une grande séance. » L'aimable et puissant élégant était visiblement de ceux qui ne

bousculent personne, de ceux aussi que personne ne se hasarderait à bousculer. Il présenta au passage une carte d'entrée régulière et se trouva bientôt, joyeusement pressé comme anchois dans son tonneau, dans une des tribunes destinées au public. A sa droite, un vieux provincial qui, quoique vieux et provincial, venait pour la première fois, lui demanda quelques renseignements. L'élégant répondit avec une facile autorité, comme un habitué, et, pour rendre plus claires certaines explications, il tira de son portefeuille, parmi un vol de parfum, un petit plan du Palais-Bourbon.

Un silence d'attente et de respect envahit les tribunes. M. le Président fait son entrée parmi ce noble apparat militaire qui émeut les cœurs généreux et dont les sceptiques ne rient pas tout haut. Mais, — objecterait le père Diogène, — le rire gaillard et franc est-il encore chose française ? Le seul rire que nous entendions aujourd'hui — affirmait souvent ce pauvre fou — celui dont la Presse de toutes nuances nous donne chaque matin de subtiles leçons, c'est un pauvre rire aigre et prudent, un rire qui bravement s'attaque aux petits et aux faibles.

Le silence du peuple n'est pas imité par ses représentants. Ils sont peu nombreux dans l'hémicycle. Cependant, parmi une monotone et bourdonnante rumeur de conversations, le Président lit et fait adopter, sans que personne entende un mot, divers projets d'intérêt local.

— C'est une honte! — dit le vieux provincial en posant une main tremblante entre son cœur et sa rosette violette. Ces députés se tiennent comme des élèves sans conscience.

— Vous appartenez sans doute à l'enseignement? — interroge avec bienveillance le grand Monsieur tout en quittant des gants que la chaleur rend peu tolérables.

— Depuis trente-six ans. Et jamais je n'ai rencontré garnements aussi dissipés et inattentifs que ceux-ci.

— J'aurais cru messieurs les universitaires plus respectueux des autorités constituées.

Le vieux professeur sent vaguement qu'il est persiflé. Il n'est pas certain, d'ailleurs, de n'avoir point commis pour le moins une imprudence. Il rougit. Il sent qu'il rougit, ce qui le fait rougir

davantage. Sa plus grande honte est d'avoir honte. Il ne cherche pas à excuser sa faute. Mais il tient à expliquer la couleur de ses joues. Il dit, grincheux et sans emphase :

— Je rougis pour la France.

Dans la mesure où l'entassement le permet, il tourne un dos dédaigneux vers « le jeune snob » qui vient de se manifester impertinent.

Bientôt l'hémicycle se remplit. Le leader socialiste est à la tribune. Il développe une interpellation que, depuis huit jours, les quotidiens de tous les partis déclarent « historique. » Est-il nécessaire de remarquer que l'histoire, même la plus complaisamment diffuse, ignorera ce combat de paroles aussi parfaitement que la lutte hurlante de deux fauves aux profondeurs d'une forêt ?

Un orateur admirable, le leader socialiste. Si ses vastes périodes savamment équilibrées et ses larges images de fresque, au lieu de magnifier des passions d'un jour et « d'élargir des débats » d'une heure, illustraient quelque intérêt durablement humain, cet homme aurait des chances d'immortalité. Ses adversaires

même l'écoutent dans un enchantement. On ne l'interrompt point, car sa force s'enveloppe de grâce. Sa puissance chante, semble-t-il, sur les hauteurs en ces lieux ou l'éloquence ordinaire paraît aboyer dans des cavernes. Ses attaques les plus ardentes s'ornent de courtoisie et de générosité. Sans doute, c'est surtout précaution oratoire, habileté parlementaire, gâteau dans les gueules de Cerbère. Voici néanmoins une nature supérieure à sa besogne, une parole trop grande pour les petites tactiques à quoi la contraint le terrain et pour les étroites oreilles où elle s'efforce de pénétrer ; voici un être qui, s'il existait quelque part un milieu noble, ne serait pas trop déplacé dans un milieu noble.

— Quel dommage — songe le père Diogène — qu'un pareil nageur, si fort et si harmonieux, soit enlizé dans toute cette boue.

L'émotion va grandissant. Pas un souffle ne s'entend dans toute la salle. Les yeux convergent vers l'orateur. Les bouches haletantes semblent attendre. Comme si quelque chose pouvait se produire ici, comme si le remplacement d'un ministre par un ministre offrait quelque intérêt

pour d'autres que le remplacé, le remplaçant et leurs clientèles respectives.

L'attention redouble. Le leader socialiste est descendu de la tribune parmi les acclamations de son parti et le silence inquiet de la majorité. Le Président du Conseil lui succède, orateur moindre, tacticien plus habile et qui n'a aucune peine, lui, à se mettre au niveau de ses auditeurs. On connaît son adresse. La plupart regardent comme certain qu'il « se tirera d'affaire ». Tous se demandent passionnément par quel moyen il s'en tirera.

Comparons des objets d'une égale et aussi magnifique noblesse. Ainsi le député lettré qui emprunta à la Bibliothèque de la Chambre les émouvants chefs-d'œuvre de Ponson du Terrail n'ignore pas que Rocambole, même sous le mancenilier dont l'ombre mortifère est assiégée par un strict et profond troupeau de tigres, échappera au péril. Le romancier sans peur, le descendant du chevalier Bayard, sait arracher ses personnages à tous les dangers. Mais le député lettré se demande quelle géniale invention sauvera le grand Rocambole, tant le grand Ponson a fermé minutieusement toutes les issues.

Les regards ardents du député d'opposition frémissent comme des filets sur le ministre, proie bien enveloppée, mais si glissante et subtile et qui échappa déjà à des difficultés non moins étroitement entrelacées.

Les yeux fervents du majoritaire sont sur le ministre des prières où s'inquiète l'espérance. « Seigneur, — disent les prières — tu m'as donné ce matin un bureau de tabac et un de ces rubans verts qui trompent l'attente des petits renards pour qui le violet reste encore « trop vert ». Donne-moi, Seigneur, oh ! donne-moi le moyen de te sauver. Apporte-moi l'ingénieux prétexte, le prétexte acceptable à la balourdise de ceux devant qui je me présenterai sans bureau de tabac et sans ruban même vert. Tu connais mon dévouement, Seigneur, et que, si j'étais riche, je te sauverais sans prétexte. Hélas ! les pots de vin ont peu donné cette saison. Je ne puis, comme mon voisin le millionnaire, tenir sur les fonts du baptême tous les nouveaux-nés de ma circonscription. Je ne puis non plus, comme cet autre représentant opulent, traverser sans émoi le défilé que notre géographie appelle « pé-

riode électorale » en offrant pour arrhes de ma réélection un soulier au pied droit de chaque électeur qui en veut et en promettant de chausser les pieds gauches dans la nuit de gloire aux accents de la *Marseillaise.* »

Ce n'est pas la seule ardeur des passions qui rend l'atmosphère de la salle torride et lourdement fièvreuse. Dans sa tribune, l'élégant trop grand s'évente un instant avec son mouchoir, et il semble sur le point de s'évanouir. Enfin, brusquement, prenant un parti, il se lève, se glisse entre les curieux en les dérangeant le moins possible :

— Pardon!... Malade ... Etouffe littéralement... Besoin de sortir.

Il passe parmi de vagues grognements.

L'attention est de plus en plus exclusive qu'excite le magnifique duel. Le ministre fait preuve d'une souplesse qui, en ce moment même, enthousiasme la majorité, soulève à l'extrême gauche des cris et des ricanements.

Applaudissements, cris et rires se sont tus. L'habile discours reprend, enchaînant tous les regards aux lèvres de l'orateur. Qui donc se préoccuperait de ce député

très grand, très élégant, qui se tient debout dans un coin de l'hémicycle? Pourtant un huissier le remarque, qui n'est pas bien certain de le reconnaître. Mais le moment serait mal choisi pour créer un incident. Le zèle est comprimé par le respect. Il n'ose remuer, le bon huissier. Il attend. Tout à l'heure, quand de nouveaux applaudissements interrompront le discours émouvant, il se rapprochera du grand Monsieur, constatera si c'est bien un député. Dans le cas contraire, il expulsera doucement l'indiscret avant que le ministre ait repris son merveilleux exposé. Jusque-là, le bon huissier se promet de ne pas quitter de l'œil le représentant douteux.

Le suspect, en tout cas, est le plus tranquille est le plus inoffensif des suspects. Le bon huissier sent diminuer son inquiétude. Un député, à coup sûr, un de ceux qu'on connaît mal parce qu'ils viennent rarement et ne parlent jamais, même pour interrompre. Il éprouve, le bon huissier, une manière de reconnaissance pour cette espèce qui ne rend pas le service pénible. Celui-ci est tout à fait charmant : il a la discrétion de rester debout dans son coin.

Il gagnera sa place ou les couloirs, tout à l'heure, à la fin du discours.

Le bon huissier se laisse distraire de sa préoccupation. Il regarde vers l'orateur, spectacle vraiment admirable. L'habile homme a fini ses tours de souplesse. Sentant sa majorité reconquise, il cesse des clowneries désormais inutiles, mais il pousse et bouscule ses partisans avec une hardiesse décisive :

— Pas plus que moi, messieurs, vous ne reculerez devant les nécessités et les responsabilités. Vous vous souviendrez que la France vous regarde et que vous êtes des hommes...

Pourquoi le ministre s'interrompt-il ? pourquoi passe-t-il une main tremblante sur ses yeux éblouis, sur ses paupières qui frémissent ? et d'où vient sur son visage cette brusque lueur ?

La lueur voyage. Elle erre au hasard sur la gauche et le centre.

On entend un rire formidable comme un écroulement, un rire qui fait sursauter députés et public. Et le rire s'accompagne de paroles. Le rire semble reprendre, pour les faire sauter comme balles légères, les derniers mots du ministre :

— Des hommes, ah! ah! ah!... Des hommes ici!... Voyez! La lanterne de Diogène cherche un homme; elle ne trouve, sur le cadavre de la France, que corbeaux et vautours.

Toute la salle est debout. La gauche, qui crie des injures, se hérisse de poings fermés et tendus. La droite regarde avec un effarement hésitant que peu de chose, semble-t-il, suffirait à rendre sympathique. A droite, des rires fusent et se contiennent, timides, honteux, comme chancelants, qui tout à l'heure peut-être s'enhardiront, soutiendront le grand rire et la grande voix accusatrice.

Mais l'équitable lampe électrique qui remplace la lanterne de Diogène ne veut plaire à aucun parti. C'est partout qu'elle fouille, cherchant en vain un homme. Les conservateurs, à leur tour, blémissent de colère. Sur eux la lueur implacable. Et la voix tonnante les soufflète :

— Je cherche un homme, je ne tronve que des singes.

Les huissiers et de nombreux députés courent vers l'insolent. Les autres crient :

— Arrêtez donc ce fou!

Lui, fuite savante, bondit de place en

place. Sur le point d'être saisi, il se jette en avant, ou de côté, et sa brusque attaque bouscule et renverse. Parfois son poing se lève, formidable marteau, et il assomme, comme s'il s'agissait d'un simple représenté, un honorable représentant du peuple. Et la voix continue :

— Votre opposition n'est que convention et grimace.

L'homme maintenant, qui apparaît fort et redoutable comme un géant, est à la tribune. Il court d'une extrémité à l'autre, repousse et fait rouler sur les degrés les assaillants qui montent par les deux escaliers. Et il clame, infatigable :

— Singes de la droite, vous n'oseriez dire les véritables crimes de ces hommes dont, malgré vos luttes truquées comme dans une baraque foraine, vous êtes les complices et les compères.

L'homme, si redoutable soit-il, est sur le point d'être forcé. Il jette sa lampe électrique au front du ministre qui attendait sur les marches qu'on lui rendît sa place et le moyen de parler. Ce front, qui semblait incapable de rougeur, rougit; une noble bosse s'élève au milieu et s'arrondit, bosse que Gall et Spurzheim prendraient, sinon

pour celle de l'indignativité, du moins pour celle de l'indignation.

Les huissiers, enfin, saisissent et entraînent le perturbateur, tandis que le Président fait travailler la sonnette et proclame :

— La séance... la séance... la séance continue.

CHAPITRE XXIX

La séance continue devant un très petit nombre de députés. La foule quitte l'hémicyle, se répand dans les couloirs. Les commentaires, partout très animés, tournent sur quelques points à la querelle.

Entouré d'un gros de collègues, le leader socialiste se trouve sur le passage de certain groupe tumultueux formé par le père Diogène et les huissiers.

La voix du leader socialiste s'élève. Elle conseille, puissante comme un ordre :

— Relâchez cet homme. On ne l'a ni arrêté ni poursuivi quand il a exercé sa verve insolente contre l'Académie ou contre l'Eglise. Ne permettez pas aux anti-parle-

mentaires de prétendre que les députés ne songent qu'à eux-mêmes et, indifférents à tout ce qui ne les touche point, deviennent implacables dès qu'on égratigne leur amour-propre. Pour l'honneur de la représentation nationale, relâchez cet homme.

Les députés qui entourent le leader socialiste reprennent, en agitant des bras emphatiques, quelques-unes de ses paroles.

Deux demi-chœurs mal réglés et cacophoniques crient. Les uns répètent :

— Pour l'honneur de la représentation nationale !...

... Et les autres :

— Relâchez, relâchez cet homme !

Les huissiers ahuris ont une hésitation qui desserre leur étreinte. Plusieurs dirigent vers les députés un geste qui s'étonne, ou qui interroge, ou qui proteste, ou qui s'en fout.

Avec un gaillard décidé et vigoureux comme le père Diogène, il n'en faut pas davantage. Les huissiers bousculés font quelques pas chancelants. Pour ne pas tomber, ils s'accrochent instinctivement, au hasard, à ce qu'ils rencontrent. Ce qu'ils rencontrent est souvent un représentant du peuple.

Pourtant nul vêtement de député ne sortît de l'aventure en aussi piteux état que le costume, si élégant tout à l'heure, de l'Homme-Nature.

L'Homme-Nature, couvert de loques et de sang, bondit et court, court et bondit. Le voici hors de la Chambre et l'air libre remplit ses poumons heureux.

Le soir, à l'Action Héroïque, devant les reporters curieux et aguichés, devant les compagnons boudeurs et joyeux, fiers de leur grand ami, mécontents d'avoir été privés de leur part de danger et de gloire, le cynique commençait le plus étrange des discours et le plus incertain :

— Malgré peut-être quelques réserves de détail, Diogène de Sinope, maître de l'action héroïque et de la parabole mise en scène, m'approuverait, je crois. En revanche, je le crains, Antisthène, maître de Diogène l'ancien, me blâmerait.

Le discours tâtonnant cherchait, dans la nuit d'une histoire sans documents, à établir entre deux hommes, dont l'un nous est presque inconnu, dont l'autre est déformé par la légende, les différences de méthode et de nature.

— Ce n'est pas sans motif qu'Antisthène

refusait d'abord Diogène pour disciple et que son bâton s'efforçait de le chasser. Ce n'est pas sans motif que Diogène comparaît Antisthène à une trompette vaillante mais qui n'entend point les bruits ardents quelle sème. Il y a des raisons de préférer le geste, et Diogène leur était particulièrement sensible. Il y a des raisons de préférer la parole, et Antisthène subissait leur poids victorieux. Le geste, même le plus ingénieux, est condamné à n'attaquer que le présent. Mais la parole peut critiquer sous l'aspect de l'éternité. Les canailles et les nigauds que j'ai raillés tout à l'heure méritent mes brocards autant, pas davantage, que leurs prédécesseurs; autant, pas davantage, que leurs successeurs. Tel partisan d'une politique différente peut utiliser mon geste comme une arme. Seuls la parole et ses calmes développements savent repousser les faux alliés, ennemis de demain, comme les ennemis d'aujourd'hui. Elle dit, rayonnement vers tous les horizons et vers tous les temps :

« Notre ennemi, c'est notre maître.

« Nos maîtres d'aujourd'hui, sans s'apercevoir qu'ils reposent et s'étalent sur nous, nous dévorent avec la stupidité du

catoblepas. Des gens plus avisés et plus prudents seraient-ils moins dangereux ? Un Napoléon le Grand cause-t-il moins de maux qu'un Napoléon le Petit? Le génial Bismarck est-il un moindre malfaiteur que l'inepte Emile Olivier ?... Dans un dialogue perdu, mais dont nous connaissons le sens général, Antisthène condamnait en bloc tous les hommes d'Etat. Le vulgaire, — jeunes gens ivres, vieillards baveux, historiens serviles, poètes prébendés ou éblouis, — en vante quelques-uns. Aux yeux du philosophe, ils ne sont pas moins néfastes que les autres. Au mieux aller, ils procurent à leur patrie puissance et richesses. Funestes présents. Antisthène les compare, ces présents, à cette toison d'or dont la possession, après avoir déchaîné entre Athée et Thyeste une lutte fratricide, sema, le long de plusieurs siècles, crimes et malheurs.

« Après donc que j'ai imité les gestes du vaillant Diogène, que tes accents, noble Antisthène, retentissent sur mes lèvres. Que parfois je suive le chemin et la pente de l'action; que, plus souvent, debout sur le sommet, je sonne vers tous les points de l'espace la trompette de la raison. »

CHAPITRE XXX

La première fois que le père Diogène était entré dans la petite salle de l'Action Héroïque, il avait vaguement aperçu, parmi les jeunes hommes, deux ou trois femmes.

Maintenant que les quotidiens parlaient du groupe et qu'on racontait ses exploits même dans des milieux qui n'étaient pas « les milieux », les femmes, les étrangères surtout, venaient en grand nombre, enthousiastes les unes, les autres simplement curieuses.

Toutes remarquaient les formes puissantes du père Diogène et ce qu'il y avait de gai et d'ardent sur sa physionomie aux traits heurtés.

Il est probable que, s'il les avait recherchées, il aurait obtenu quelques succès auprès d'elles. Mais il avait une façon plutôt décourageante de ne les point voir. Quelqu'une l'interrogeait-elle sur un point de la doctrine cynique, il répondait comme à un « compagnon » non comme à une compagne possible.

Dora Majerkoff se crut attirée vers lui mieux que par la curiosité, mieux que par un caprice passager. Elle fut persuadée qu'elle éprouvait le grand amour; le bonheur ou le malheur de sa vie lui parut dépendre du jeune philosophe.

Un soir, à la sortie d'une réunion, elle s'enhardit à lui dire son émoi.

Le père Diogène répondit qu'il croyait au désir, non à l'amour. Il était prêt à satisfaire les désirs à condition qu'on oubliât les rencontres, comme on oublie si le pain qu'on a mangé il y a trois jours était dur ou était tendre. Il n'admettait rien qui ressemblât à de la fidélité. Il riait à la seule idée d'un certain sens donné au mot « possession » et des sentiments de propriétaire que ladite « possession » semble faire éclore chez toutes les femmes, chez la plupart des hommes.

Dora eut un soupir si douloureux que son interlocuteur qui, depuis Platanople, n'avait pas regardé une femme, regarda Dora.

Ni belle ni jolie. Face plate, nez camus, yeux légèrement bridés. Cette russe, par les traits, faisait songer à une chinoise. Mais des cheveux d'un blond délicat, un teint d'une blancheur éclatante et soyeuse. Le corps, d'une rare souplesse, gardait, dans l'immobilité même, on ne sait quoi de soulevé et de danseur.

Et, dans les yeux légèrement bridés, étincelait, oui, vraiment, la petite flamme d'amour.

Le père Diogène fut-il ému par la petite flamme des yeux, par le satin caressant de la carnation, par le rythme joli du corps, par la manière de danse inconsciemment voluptueuse qui semblait soulever doublement, souvenir et promesse, chaque attitude de Dora ? Ou le sourire qui entr'ouvrit les lèvres du philosophe était-il exclusivement philosophique ?

Ils marchaient, à l'heure de ce sourire, sur le boulevard Saint-Germain. La soirée d'automne était douce, tendre, mélancolique un peu.

Le père Diogène prit la main de Dora, fit asseoir la jeune femme près de lui sur un banc. Puis il dit :

— Ecoutez une histoire.

Et il commença l'histoire, peu édifiante, du bossu Cratès et de la belle Hipparchia :

— Hipparchia, noble, riche, recherchée de tous et délicatement belle, aima Cratès, pauvre, cynique, méprisé et bossu. Cratès consentit à ce que l'amour fît une femme philosophe non à ce qu'il défît un homme et un philosophe. Si vous avez bien compris certaines de mes paroles, vous savez déjà, petite Dora, que le centre du cynisme c'est la critique qui oppose la nature à la société, — les anciens disaient : à la cité. Mépriser la société organisée et ses préjugés, aimer la nature et ses vérités, voilà toute la philosophie. Mais il ne s'agit pas ici d'un mépris et d'un amour qui s'expriment et se dépensent en paroles; c'est chacun de nos gestes qui doit être anti-social et naturel. C'est chacun de nos gestes qui doit proclamer la vérité et flageller le mensonge. Or, parmi les ridicules inventions de la société, la pudeur est une des plus risibles.

— J'ai beaucoup réfléchi sur cette ques-

tion — interrompit Dora toute rougissante. Et je vous avoue que je suis loin d'être persuadée.

Le père Diogène se leva. Et il s'éloigna en disant :

— Je vois qu'il est inutile de continuer mon histoire.

CHAPITRE XXXI

Deux jours plus tard, dans le jardin du Luxembourg, Dora aborda le père Diogène.

— Je suis allée à la Bibliothèque — dit-elle — et je connais l'histoire que vous n'avez pas voulu me raconter.

Quel mélange, et si féminin, de peur et d'audace rosissait le satin du visage... Le jeune cynique sentit une émotion sensuelle. La démarche de la jeune femme semblait, danse de séduction, alterner l'offrande et le recul.

Sans se rendre compte de son geste, le père Diogène prit le bras de Dora. Et il dit en riant :

— Vous avez lu l'histoire d'Hipparchia ?

Alors c'est vous qui allez me la raconter.

— Elle n'est pas longue — dit doucement la jeune russe — et nous autres femmes nous n'aimons guère commencer une histoire qui ne promet pas de durer.

Le père Diogène, lâchant le bras pourtant savoureux :

— Puisque vous n'avez rien à me dire...

Il allait s'éloigner. Elle le retint.

— Savez-vous, père Diogène, que vous êtes la pire des coquettes.

Il eut un mouvement étonné. Puis il comprit. Et il s'exclama :

— Comme l'indifférence peut ressembler au calcul et à la malice...

— L'indifférence !

Il y avait de la souffrance dans ce cri.

Dora reprit :

— Vous prétendez aimer tous les hommes tant que vous ne pouvez rien pour eux. Et, si un être se rencontre dont le bonheur dépende de vous, celui-là vous devient indifférent !

— Petite Dora, j'ai peur d'être votre maladie. Mais j'espère que le mal n'a rien de profond. Restez seulement un mois sans me voir...

— Seulement !... C'est ma mort que vous demandez, seulement !

— Petite Dora, vous n'avez pas la force d'âme qu'il faut pour aimer un cynique. Ayez donc la force de secouer et de rejeter votre caprice.

— Un caprice ! Ah ! l'aveugle et l'ingrat... Jamais femme n'aima à des profondeurs aussi douloureuses.

— Vous reculez devant l'histoire d'Hipparchia. Les réalités de l'amour vous paraissent-elles moins redoutables ?...

— J'aime assez, — dit-elle — pour ne reculer devant rien.

Elle courbait une tête de résignation.

Elle la releva bientôt et, avec un beau sourire :

— Ne vous enseignerai-je pas assez d'amour pour que vous reculiez, vous, devant certaines choses ?

Il n'entendit pas la question délicate. Il répondit à l'affirmation vaillante et dolente :

— Je ne voudrais pas que l'esprit de la petite Dora fût la dupe de son cœur.

Elle, dans un rire moitié gai, moitié triste :

— Ne craignez rien de semblable, mon

ami. Je ne risque pas le malheur traditionnel contre lequel vous voulez bien me mettre en garde. C'est encore du cœur que j'ai là.

Elle montrait son front rosé, son jeune front que plissait l'émotion.

Elle ajoutait :

— Je ne pense pas, je sens. Je n'ai aucune opinion sur la pudeur en général. Si je n'aimais pas, peut-être en rirais-je autant que vous. Mais la pudeur fait partie de l'amour comme la peau veloutée et parfumée fait partie du fruit. Ne le sentez-vous pas ?

Il répliqua :

— Je ne sens pas. Je pense.

Et, la manie raisonnante le ressaisissant :

— Ce que vous appelez sentir et qui vous empêche de penser est une forme de la folie. Antisthène disait : « Je préfère la folie ordinaire à la démence d'amour. » Il affirmait que, s'il pouvait s'emparer de Vénus, ce ne serait point pour la couvrir de baisers, mais pour l'accabler de coups et la percer de traits.

Pendant qu'il parlait, Dora, comme il arrive, continuait de parler. De sorte que

l'amoureuse n'entendait point le philosophe, et que le philosophe finit par se taire pour écouter l'amoureuse :

— La joie de tout donner à celui qu'on aime se double de la joie de ne rien donner à nul autre. Depuis que j'aime, je voudrais qu'un nuage me rendît invisible, comme les déesses des anciens, à tous ceux qui n'émeuvent point mon cœur. Mais mon indifférence n'assemble-t-elle pas, en effet, autour de moi les voiles d'un nuage et ne colle-t-elle pas sur ma figure la froideur d'un masque ? Mon visage n'est plus vivant quand il n'est pas animé par la lumière de votre regard. Non, personne que vous n'a jamais vu mon vrai sourire ou mes vrais yeux... Pourquoi êtes-vous l'ennemi de ce qu'il peut, de ce qu'il doit y avoir de plus profond dans vos propres joies ?

— Vous êtes éloquente, petite Dora.

— Non, mais je souffre. Je souffre par votre faute.

— On ne souffre jamais que par sa propre faute.

— Oubliez un instant, je vous prie, cette glaciale philosophie...

— Et vous croyez m'aimer !... Qu'aimez-vous donc en moi, si cette philosophie,

par laquelle seule je vaux quelque chose, ne vous intéresse point?

— Elle m'intéresse, elle me passionne, tant qu'elle ne déchire pas mon cœur.

— Racontez-moi plutôt, petite Dora, l'histoire d'Hipparchia.

— Elle n'aimait pas, votre Hipparchia! Une véritable amoureuse n'eût jamais consenti à l'accouplement public. Ou bien l'histoire raconterait qu'elle mourut sous le baiser. Que voulez-vous que devienne une pauvre femme, et comment son cœur ne se romprait-il point, si le fou qu'elle adore exige, comme preuve d'amour, le sacrilège d'amour? Si elle aimait, cette Hipparchia, si elle n'était pas une vaniteuse de philosophie, elle mourut de désespoir pendant... Imaginez l'horreur, et l'angoisse, et l'agonie d'une sainte Thérèse à qui Jésus viendrait ordonner : « Crache sur mon visage et foule-moi aux pieds! »

— Jésus, s'il pouvait parler, exigerait, en effet, le mépris des images et qu'on foulât aux pieds le ridicule crucifix.

— Il ne l'exigerait pas de Thérèse!... Il savait, lui, ce que c'est qu'un pauvre cœur de femme.

— Il semble n'avoir accepté que les che-

veux qui s'enroulent autour des pieds. Il traîne dans l'Evangile des parfums de femme, mais on n'y entend nul bruit de baiser.

— Après les parfums répandus en public, il a caché, mieux que personne, ce qui se doit cacher.

— Rien ne se doit cacher. Tant que tu crois devoir cacher un geste, ne fais pas ce geste.

— Pauvre, pauvre Hipparchia !

Dora secouait une tête de désolation. Des larmes coulaient le long de ses joues, jusqu'à ses lèvres crispées. Pleurait elle sur une anecdote ancienne et sur une héroïne morte depuis vingt-quatre siècles ?...

CHAPITRE XXXII

Dora avait fini par consentir à être l'Hipparchia moderne. Au bras du père Diogène, elle se dirigeait vers les Champs-Elysées.

Elle plaisantait. Elle riait. Elle riait très haut. Pour s'étourdir peut-être. Peut-être aussi pour remplir une exigence du bien-aimé. Il refusait — il l'avait répété tant de fois — tout ce qui ressemblerait à un sacrifice. Il exigeait qu'Hipparchia fût convaincue de la vérité de Cratès, que la vérité de Cratès fût devenue la vérité d'Hipparchia. Il voulait qu'elle fît naturellement le geste naturel. Il eût même trouvé préférable qu'il fût fait unique-

ment, ce geste, par obéissance à l'universelle nature, comme le font les bêtes, ou, tout au moins, par héroïsme éducatif et anti-social, sans nulle griserie d'amour.

A quel point le geste devait être naturel, c'est ce qu'il expliquait maintenant :

— Les animaux, que rien n'a dépravé, sont pour les cyniques les grands maîtres de la nature. Leur simplicité directe enseigne, mieux que nos tâtonnantes recherches, les voies véritables. Quand un philosophe cynique conte une fable, il en tire une instruction plus directe et plus stricte que les autres fabulistes. En amour aussi, les animaux ont gardé le secret naturel et nous apprennent l'attitude normale. Même les latins la désignent, cette attitude, par les deux mots : *more ferarum*.

Il traduisait, le malheureux ! Et le pauvre fou expliquait minutieusement, comme on détaille un jeu de scène à un acteur novice

Puis il riait et ricanait. Il raillait le secret dont on entoure la volupté ; il bafouait le confort dont on l'enveloppe et la « cotonne. » Le lit même du pauvre ne trouvait pas grâce à ses yeux. Mais, ce qui surtout soulevait son rire c'est ce qu'il

appelait indifféremment — pourquoi, bons dieux ! le premier nom ? — « l'attitude sociale » et « la ridicule bête à deux dos. »

Par bonheur, Dora marchait dans une extase déchirée et un chancellement. Les sons qui frappaient ses oreilles n'apportaient aucune idée, aucune image, à son esprit ivre d'amour et d'horreur.

CHAPITRE XXXIII

A peu de distance de l'Arc-de-Triomphe, le couple s'arrêta.

— Déshabillons-nous, — ordonna le philosophe.

Il quitta son manteau, l'étendit sur le sol.

Cette action bizarre attira l'attention et les badauds commencèrent à s'amasser.

Le père Diogène dépouilla sa tunique et la déposa sur le manteau.

— Le lit ne sera pas trop dur, — dit-il en tâtant d'une main joyeuse.

Dora, tremblante, nouait des cordons qu'elle croyait défaire.

La foule voyant un homme nu — il ne

lui restait que ses sandales — se mit à crier plus fort que si elle eût été témoin d'un meurtre. Et les chaises tombaient, entières ou brisées, sur le cynique.

— Dora — cria-t-il — nous ne sommes pas à Athènes. Nous sommes dans une ville de fous forcenés et brutaux. Ne te déshabille pas. Ces ennemis de la nature te tueraient.

Dora l'entendit-elle ?... Où était Dora ?... Perdue dans la bousculade, sans doute, regardant avec angoisse si le bien-aimé sortirait vivant de l'aventure. Ou peut-être fuyant au hasard, parmi ses larmes.

Sans prendre le temps de se revêtir, le père Diogène saisit son bâton, fonça au plus épais des ennemis, en renversa quelques-uns. Mais ceux qui auraient voulu fuir ne pouvaient pas. Les vagues des arrivants les reportaient, malgré des efforts éperdus, vers le bâton terrible et impuissant. La foule moutonnait comme une mer sans bornes. Il semblait que toute la population parisienne accourût vers ce point des Champs-Elysées.

L'homme nu embrassa un arbre, grimpa aussi prestement que l'eût pu faire un singe. Puis il cria, glorieux, du haut de son perchoir :

— Voyez comme la Nature rend agiles ses fils reconnaissants.

Un agent, nouveau, plein de zèle, fier d'un prix de gymnastique obtenu jadis à l'école primaire, voulut suivre le chemin du philosophe. Comme l'agent atteignait la première branche, le philosophe, le frappant au front d'un pied vigoureux, le fit tomber meurtri sur le sol.

Nul ne reprit la périlleuse tentative. On emporta le blessé, on improvisa un service d'ordre. La foule fut tenue à distance et, autant qu'on le put, on fit respecter les chaises. Cependant on appelait les pompiers.

Les pompiers arrivèrent parmi les rauquements solennels de la trompe. Ils appliquèrent contre l'arbre des échelles que l'assiégé renversa. Ils les dressèrent de nouveau et des hommes nombreux les maintinrent.

Deux pompiers enfin réussirent à monter.

— Voyez, — cria le philosophe, — comme la Nature rend ses fils robustes.

Le gigantesque cynique saisit les deux pompiers, sauta, d'un souple bond, sur le sol, jeta à terre ses prisonniers et, parmi

la stupeur causée par cet exploit, prit la fuite.

Effarement, peur, désir de voir durer le spectacle : la foule s'ouvrait devant lui. Il se jetait sur la place de l'Arc-de-Triomphe, toute grouillante d'autos et de voitures. Il se glissait, rapide et sinueux, entre les véhicules.

On le suivait de loin, prudemment. Agents ni pompiers ne tenaient à se faire écraser. Aucun même désirait-il arriver le premier et se trouver seul, ne fût-ce qu'un instant, en face d'un adversaire aussi redoutable ?

A l'Arc-de-Triomphe, le cynique urina contre le monument. Tandis qu'une de ses mains aspergeait la pierre, l'autre se levait en un geste emphatique. Et il clamait :

— Regardez et comprenez... L'homme véritable compissant la fausse gloire !

Malgré la prudence de la poursuite, les agents envahissaient en nombre le terre-plein. Les poings et les pieds de l'Homme-Nature firent merveille. Mais l'Homme-Nature finit par être le captif des hommes sociaux ; l'homme nu fut enlevé par les hommes en uniforme.

CHAPITRE XXXIV

On l'enferma dans un asile d'aliénés.

Ici comme partout, il regardait choses et gens avec des yeux qui semblaient deux rires.

— Qu'est-ce qui vous amuse à ce point, père Diogène ?

— Le peu d'originalité des fous qu'on enferme. Je les constate presque aussi bêtes que ceux qu'on laisse libres. Leurs rêves ressemblent aux occupations les plus basses. L'argent y tient la même place, et les honneurs, et les femmes, et les espoirs religieux, et les angoisses religieuses. Les députés ne sont pas beaucoup plus canailles que les songes qui peuplent ces lieux ; ni les académiciens, beaucoup plus

stupides ; ni les fidèles agenouillés, beaucoup plus tremblants de terreur sans cause ou baveux d'avidités vers le vide ; et je trouve ici presque autant de banalité que sur les Boulevards.

Bientôt il se mit à prêcher :

— Qu'importe l'endroit où tu es. Ce qui seul importe, c'est ce que tu es, ce que tu penses, ce que tu fais. La société n'enferme-t-elle pas tous les hommes dans des préjugés et des mœurs plus ridiculement infranchissables que les murailles qui nous entourent?...

Le Directeur écoutait, appuyé sur l'épaule d'un interne. Trop grand pour intervenir personnellement, il envoya le jeune homme en ambassade.

— Père Diogène — dit l'ambassadeur — ne sentez-vous pas, devant un tel public, l'inutilité de vos paroles ?

— Croyez-vous la vérité plus efficace sur ceux que vous négligez d'enfermer ?

— Vous n'avez peut-être pas tort. Mais...

— Croyez-moi. Les aliénés vraiment incurables, ceux auxquels un fou essaierait seul de faire entendre la voix de la raison, ce sont les malheureux qui glorieusement s'intitulent aliénistes.

L'interne, bon garçon très gai, s'éloignait en pouffant de rire.

Le père Diogène reprenait :

— Sans la présence de messieurs les médecins, je me sentirais dans l'asile même de la philosophie. Pourquoi suis-je ici, que pour avoir offert à mes contemporains un spectacle de sagesse trop fort et qui écrasait leurs esprits débiles ? Eh! quel est le sage qu'on laisserait libre aujourd'hui ? Socrate, Diogène et tous les cyniques, s'ils vivaient dans notre siècle, seraient nos joyeux compagnons. Ma parole! on enfermerait jusqu'à des demi-sages et des mélancoliques. En vérité, en vérité je vous le dis, on pousserait la prudence jusqu'à interner Jésus, homme assez banal et vulgaire pour qu'on ait pu faire de lui un dieu... Vous, mes amis, qui, sans être des sages, ne poussez pas du moins la folie jusqu'à vous proclamer des dieux ou des guérisseurs, félicitez-vous d'avoir rencontré le bon refuge. Ici même, sans doute, vos rêves et vos paroles expriment la démence. Mais vous êtes à l'abri des gestes fous qui font aux villes et aux villages une atmosphère empoisonnée. Ici pas de vol, pas de meurtre par

intérêt ou de crime passionnel; pas de rampement vers la croix d'honneur. De même que les hommes ordinaires réussissent à rester vertueux en prison et que grandir leur liberté et leur pouvoir, c'est grandir leurs crimes; de même que le ministre ou le grand industriel commettent plus de pillages et, par ces pillages, plus d'homicides sournois...

Le Directeur, malgré sa grandeur sereine, ne put contenir un cri :

— Pas de politique, je vous prie.

— Sans la politique, seriez-vous ici — j'entends, dans les conditions où vous y êtes — Monsieur le protégé de Bibiani ?

— Je saurai châtier vos insolences!

— Vraiment, Monsieur! Est-ce moi qui pousse l'insolence jusqu'à vous enfermer ou jusqu'à prétendre soigner par des moyens matériels vos multiples manies d'arriviste et de systématique ? Mais ne manifestez-vous pas la plus basse démence en m'appelant insolent, moi qui pousse la politesse jusqu'à ignorer volontairement telle absence plus qu'évidente ? Je vous prie de croire, Monsieur, que, lorsque je feins de m'adresser à votre bon sens, ce n'est pas naïveté, c'est courtoisie.

Le Directeur marmonna une phrase inintelligible, mais où l'on saisit les mots « douche » et « camisole de force ».

Le père Diogène éclata d'un vaste rire. Le pétillement noir de ses yeux défiait l'adversaire. Il ostentait un poing lourd comme marteau de forgeron. Relevant sa manche, il faisait rouler un biceps de géant athlétique. Cependant il clamait, et son rire devenait à chaque mot plus méprisant :

— Je ne vous conseille pas d'essayer, car je saurais échapper aux valets du tyran le temps nécessaire pour occire le tyran.

Il ajoutait, en dodelinant joyeusement de la tête :

— Je puis vous exécuter gratis, cher Monsieur, sans craindre même vos pauvres lois et leur boîteuse vindicte : vous avez eu l'aimable folie de me reconnaître fou.

« Le tyran », tout pâle, affecta de s'éloigner en haussant les épaules. Il n'osa jamais imposer au cynique douche, camisole de force ou autres brimades par quoi ces messieurs ont accoutumé d'affoler ou d'abrutir ceux que le père Diogène appelait « les fous officiels ».

La crainte inspirée par la force herculéenne et la décision du philosophe n'était pas le seul sentiment qui le protégeait. Ce diable d'homme intéressait beaucoup de monde. Les autorités le visitaient; aussi, nombre de curieux influents. On ne pouvait prendre avec lui les mêmes libertés qu'avec un pauvre bougre dont personne ne s'occupe et qui ne saura que gémir dans son coin.

Le Directeur résolut de se séparer de l'encombrant personnage. D'autant plus que « le fou éloquent » prenait sur ses camarades une influence grandissante, réussirait un de ces jours, qui sait ? à les entraîner dans quelque « action héroïque ».

Impossible de le prétendre guéri. On était trop certain qu'il recommencerait ses excentricités.

On avoua donc une chose que messieurs les Directeurs d'asile se résignent rarement à avouer. On déclara que l'internement nuisait au malade, aggravait son cas.

Il fut relâché après deux mois de captivité.

— Bonne affaire — disait-il — de passer par une maison de fous officiels. Bonne

affaire et qui facilite certaine sagesse. N'a-t-on pas eu la gentillesse d'inscrire sur mon livret militaire que je suis désormais impropre à tout service ?

CHAPITRE XXXV

Trois semaines après que le père Diogène était sorti de Sainte-Anne, la guerre éclatait.

Monté sur un banc, il criait :

— Il s'est trouvé des agents pour arrêter ma nudité belle, forte et sincère; il s'est trouvé un asile où m'enfermer parce que j'obéissais à la chaste nature. Il ne se trouvera aucun agent en France ou en Allemagne, en Autriche ou en Russie, pour arrêter gouvernants et états-majors, pour enfermer les quelques fous qui vont causer d'immenses massacres, qui vont multiplier les agonies, les deuils, les misères. Gouvernants et états-majors trou-

blent donc moins ce que vous nommez ordre et paix publique, que la vue d'un homme tel que l'ont fait sa mère et le temps!...

Nul passant ne s'arrêtait. On hâtait le pas, pour échapper aux paroles pestilentielles. Plusieurs se bouchaient les oreilles, fermant ainsi toute entrée au poison.

— Courez, — ironisait le cynique parmi des rires funèbres et méprisants — courez vous faire tuer par lâcheté. Trop couards pour refuser de frapper les pauvres gens qui ont le tort de parler une autre langue que la vôtre et d'habiter de l'autre côté de la montagne; trop couards même pour hésiter à tuer les compatriotes qu'un homme à galons vous ordonnera de fusiller : courez, courez donc tuer et mourir par peur de mourir.

Les gens fuyaient. Ils ne fuyaient pas épaules rétrécies sous le cinglement d'un fouet senti. Ils passaient en montrant leur front d'un geste qui accusait un autre front.

— Quelques jours encore et vous délirerez tous, tremblants d'une fièvre qui vous semblera nouvelle et qui est une des plus anciennes parmi les fièvres humaines.

Partout vous découvrirez des espions et des traîtres. La même démence agitera la grave Allemagne, la libérale Angleterre, la sainte Russie. Vous fusillerez, coupables et innocents mêlés, des milliers d'hommes comme traîtres à la patrie. Mais nul de vous ne songe, nul allemand non plus, à fusiller les gouvernants des deux pays, traîtres à la patrie et à l'humanité. O plus fous que la folie même...

Des agents venaient en nombre. Ils ne s'étaient pas hasardés à se présenter par couples. Les plus proches avaient couru chercher du renfort. Maintenant ils étaient une vingtaine. L'un des brigadiers qui se trouvaient parmi eux affirma :

— Le temps des plaisanteries est passé.

— Vous dites mieux que vous ne croyez. Le rire se portera un peu rouge cette saison.

— Descendez. Et plus vite que ça. Si vous ne voulez pas vous faire emballer.

Il descendit en ricanant :

— C'est trop de folie, en effet, de donner une voix à la raison là où personne n'écoute la raison.

— Comment voulez-vous qu'on vous écoute ? Il n'y a que de bons Français

ici... Si vous avez quelque chose à dire contre la guerre, allez porter vos boniments chez les Prussiens.

— J'y vais, — s'écria le père Diogène. Je crains qu'on ne soit là-bas aussi bête qu'ici. A coup sûr, on ne peut l'être davantage.

Et il partit, lui aussi, pour la frontière.

CHAPITRE XXXVI

Au seuil de son chapitre XXXVI, l'auteur de cette véridique histoire s'arrête, hésitant et embarrassé. Le voici tenté d'affirmer : « Pendant vingt mois, on perd de vue le père Diogène ; impossible de savoir ce qu'il devient. »

Solution élégante, certes, autant que commode. Elle permettrait d'exposer avec abondance comment et pourquoi on n'a rien à dire. On expliquerait : l'attention était réquisitionnée militairement par tant de catastrophes, tant de craintes, tant d'espérances, tant de deuils, tant de nouvelles fausses ou vraies. L'auteur conterait, selon sa convenance, quelques-uns

de ces deuils, telles de ces espérances, plusieurs de ces craintes, les plus émouvantes parmi ces catastrophes. Il comparerait, — et si la confrontation ne paraissait point piquante, c'est que l'écrivain serait bien maladroit — les bruits qui couraient et s'étalaient avec les réalités qui se cachaient. Mais pourquoi son patriotisme ne l'entraînerait-il pas à faire, comme d'autres, le récit de toute cette guerre terrible et, paraît-il, glorieuse ?

Hélas ! l'auteur de ce livre est doué de ce qu'il appelle modestement un patriotisme modeste. D'autre part, quoiqu'il ne sache pas grand chose sur la vie de son héros entre août 1914 et mai 1916, il craindrait de mentir en déclarant qu'il ne sait rien.

Sur cette période de l'existence du dernier des cyniques, l'auteur ne possède, il l'avoue, aucun renseignement digne de foi, c'est à dire français. Il contera rapidement, tout rougissant de honte, et non sans les réserves nécessaires, ce que lui apprennent des documents bien suspects, puisque d'origine allemande.

L'amour de la vérité et la crainte de laisser dans mon récit une large lacune

me poussent, en effet, à une grave imprudence. Nos juges, si patriotiquement intelligents, seraient approuvés de l'opinion publique, non moins intelligemment patriote, s'ils poursuivaient et condamnaient le biographe trop zélé qui, par l'intermédiaire d'un pays neutre, eut de coupables relations avec l'ennemi. La sanction la plus sévère ne serait-elle pas la plus juste ? Le biographe trop zélé a remboursé généreusement les frais de poste de ses correspondants et il a payé, au prix fort, livres, brochures et journaux. La déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée, voilà, tout bonnement ce qu'il mérite. Une équitable sentence n'a-t elle pas prononcé pareille peine contre d'autres — et c'étaient honorables négociants qui continuaient leur métier — pour avoir fait du commerce avec l'ennemi ?

Le père Diogène, ancien professeur de littérature étrangère, n'est pas moins disert quand il s'exprime en allemand que lorsqu'il parle français. Après des difficultés et des dangers que le biographe ignore, mais qu'il suppose comme le lecteur et qui fourniraient à un écrivain moins consciencieux émouvants récits et

frémissantes descriptions, le cynique se trouva en face d'un gros de soldats bavarois. Jamais guerriers, affirment les documents, ne virent spectacle aussi risible. Ce géant vêtu en capucin et qu'on crut d'abord allemand à la pureté de sa langue, commença, devant l'ahurissement des troupes et des chefs, le plus étrange et le plus inactuel des prêches. Il racontait l'histoire d'un certain philosophe nommé Dion Bouche-d'Or qui, vers la fin du premier siècle de notre ère, empêcha, paraît-il, une guerre.

On écouta longtemps avec un respect mêlé de stupeur. La discipline allemande ne permettait pas d'admettre que l'homme se hasardât à parler sans ordre supérieur. Enfin les opinions exprimées parurent vraiment trop contraires aux décisions prises, on le savait, par l'autorité. On arrêta le bizarre orateur. On l'interrogea. Son déguisement incitait certains chefs à le faire fusiller comme espion. De plus raisonnables comprirent : un gaillard qui parlait de paix dans une guerre du vingtième siècle avant qu'on eût tué au moins un million d'hommes ne pouvait être qu'un fou. Fou ou espion : on hésita. Quand on

balance entre deux opinions, on finit par s'arrêter à une décision qui ne concorde avec aucune. Le père Diogène fut expédié en Allemagne comme otage.

Il stupéfia ses gardiens par le mélange de science et de folie qui fermentait dans son cerveau et dans ses paroles. Médecins et psychologues l'observèrent avec intérêt et méthode.

— Voyez — disaient ces savants, — ce que produit la culture dans un esprit welche. Ce français a poussé la présomption jusqu'à vouloir porter un fardeau qui ne convient qu'aux fortes têtes allemandes. Le résultat est plaisant.

Parce qu'il arrive à la logique des fous d'être redoutable, il irrita bientôt les gens qu'il avait d'abord amusés. Ses réparties étaient, trop souvent, sanglantes. On ne pouvait les punir chez un homme déclaré officiellement fou. Quand on eut amassé sur son cas la matière d'assez de thèses, d'antithèses et de synthèses, on profita d'un échange de prisonniers civils pour le rendre à la France.

CHAPITRE XXXVII

De retour à Paris, le père Diogène se montrait indifférent à toutes choses.

— Je ne veux pas devenir fou comme tout le monde — disait le pauvre fou. Aussi je vis en dehors de mon temps et de mon pays.

Essayait-on de lui parler de la guerre? Il répondait par quelque anecdote sur ce siège de Corinthe où Diogène l'ancien, pour ne pas rester oisif au milieu de l'universelle activité patriotique, roulait de carrefour en carrefour son tonneau et ses railleries.

Il rencontra Dora. La jeune fille était-elle guérie de son amour? Assez, semble-t-il, pour refuser énergiquement de jouer

les Hipparchia. Pas assez pour se refuser d'entraîner le père Diogène dans certaine petite chambre solitaire.

Le cynique se laissa emmener sans savoir où il allait. Assis sur l'unique chaise, il ne regardait pas la jeune femme à demi étendue sur le lit dans la plus invitante et la plus gracieuse des poses. Il déclarait en secouant une tête railleuse et découragée :

— Rien à faire en ce moment. Trop fous, tous les hommes. Mais, comme l'éclair illumine un paysage qui existait avant lui et qui ne disparaîtra pas après son passage, cette crise ne rend-elle pas visible une folie de toujours? Rien à faire, jamais, pour les hommes ni avec les hommes.

Il se leva, fit les deux pas que l'espace permettait.

— Je voulais deux choses, petite Dora : le salut de l'humanité et la gloire d'être son sauveur. Il faut renoncer à la première. Quant à la gloire possible, vous comprenez combien elle devient différente de mon ancien rêve... Etre soi magnifiquement et réfractairement...

Sa tête nue frôlait le plafond bas et ses

cheveux secoués emportaient une araignée avec sa toile.

— Le grand exemple, petite Dora ; être l'exemple éclatant et inutile, l'exemple trop beau pour que personne soit tenté de le suivre. Ou peut-être, dans vingt siècles, je serai imité par un héros que ses contemporains déclareront fou... Etre, petite Dora, la statue aux nobles formes parmi les pauvres académies ridiculement habillées... C'est des âmes que je parle, petite Dora, et c'est mon âme qui marche nue à travers la cohue des masques funambulesques. Mais je ne crois plus que la vue de ma beauté ait la puissance de redresser les bossus. Et je n'exige plus que les êtres mal faits étalent leurs tares dans la lumière injuriée... Eh ! si les hommes d'aujourd'hui voulaient vivre selon la nature, elle aurait honte, la nature. Le soleil se cacherait devant les pustulences soulevées par sa générosité.

Il ouvrit la porte.

— Etre la statue, la statue, la statue...

Il descendait l'escalier. Sa voix arrivait encore :

— Je serai la statue, gloire de l'humanité et honte des hommes.

La petite Dora, tête entre les mains, corps secoué de sanglots, versait des larmes. Elle n'avait pas eu le courage de retenir l'ancien bien-aimé. Jadis les mêmes paroles l'auraient soulevée d'admiration et de vibrant désir. Aujourd'hui, elle les entendait, si l'on peut dire, par le revers ; leur résonnance lui arrivait folle et lamentable.

Plutôt que sur son amour irréalisé, la petite Dora ne pleurait-elle pas sur son amour évanoui ?...

XXXVIII

Malgré son indifférence dédaigneuse pour ses contemporains, le père Diogène se laissa entraîner, une fois encore, à la parole publique.

Le dimanche 28 mai 1916, le hasard avait conduit le cynique sur la place du Panthéon. Autour de la statue de Corneille, il aperçut une foule et, machinalement curieux, il approcha.

Un académicien disait, telles qu'on les devine, les banalités cornéliennes et patriotiques que lui inspirait, comme à tout autre, l'émouvante actualité. Les auditeurs applaudissaient avec un enthousiasme d'autant plus sincère qu'ils auraient

exprimé, ils le sentaient, les mêmes émotions dans les mêmes termes.

D'indécents éclats de rire troublèrent la noble communion. Quelques-uns se retournaient indignés mais, voyant que le rieur était ce fou d'Homme-Nature, ils haussaient les épaules. Et ils recommençaient à écouter, charmés, de merveilleuses paroles qui leur semblaient, oui, vraiment, monter de leur propre cœur à leur propre bouche.

Le rire scandaleux se déplaçait, se rapprochait lentement de la statue.

Quand l'académique orateur se tut parmi les applaudissements qui crépitaient comme fusillade, le père Diogène était debout contre le piédestal. Avec un grand geste, mais d'une voix où frémissait un rire mal contenu, il débuta :

— Je viens, moi aussi, immortel qu'injurièrent par ordre les valets d'Académie, te louer avec les accents d'aujourd'hui et démontrer, après l'autre, combien tu es d'actualité.

« Etre d'actualité, bon Corneille, fut sans doute ta grande préoccupation pendant ta vie. Tu vois que c'est ta grande gloire deux cent quarante-deux ans après ta mort. »

« Nous t'appelons à la rescousse dans tous nos combats. Nous crions : « Corneille, Corneille et les Horaces ! » comme tu criais, je suppose : « Montjoie et Saint-Denis ! »

« Ton *Cid* louait les Espagnols à l'heure où les Espagnols, vainqueurs des troupes françaises, entraient dans Corbie et menaçaient Paris. Si tu vivais aujourd'hui, génie préoccupé de l'actualité patriotique, tu aurais peut être mis en scène, entre la bataille de Charleroi et la bataille de la Marne, des Allemands sympathiques et généreux. Mais quel théâtre eût joué ton nouveau *Cid* et tout Paris eût-il eu pour la Chimène germanique les yeux de Rodrigue ? »

Parce que la foule murmurait, le fou parla plus haut :

— C'est que, ô Corneille si actuel, nous vivons, nous, dans un temps de liberté. La liberté consiste, apprends-le, à imposer silence au génie ou à le contraindre de parler comme les imbéciles.

— Malgré vos ironies — cria quelqu'un — notre temps, oui, est un temps de liberté.

— Liberté, égalité, fraternité, magnifi-

que épitaphe inscrite sur toutes nos prisons et sur les casernes même...

Mais l'orateur, n'achevant pas sa phrase, revenait au poète :

— O Corneille d'actualité, nous t'honorons parce que tu as l'esprit d'être mort. Mais les seuls vivants dont on parle aujourd'hui sont nos braves et intelligents généraux. Un des plus avides de publicité parmi nos glorieux académiciens, se souvenant qu'à l'âge où l'on est enfant de troupe il fut enfant de troupe, regrettait, l'autre jour, de n'être pas resté soldat jusqu'à l'âge où un soldat devient généralissime. Il supposait, l'intelligent garçon, que les chances et les hasards sont les mêmes dans les lettres et dans les armes. Il sentait, le brave homme, que l'esprit d'indiscipline qui lui fit une précoce renommée lui eût valu tout aussi bien un rapide avancement.

« Eprouvais-tu, Corneille, de tels regrets ? Lorsque tu attendais, déchaux, que fût réparée ton unique paire de souliers, enviais-tu les bottes triomphales du sonore capitaine qui passait ?... J'aime mieux croire que tu regardais plus loin que l'actualité, plus loin même que l'ave-

nir immédiat. Nul Fléchier ou nul Bossuet, tu le savais, ne prononcerait ton oraison funèbre. Mais peut-être, voyais-tu, à travers les siècles, les foules lointaines venir vers toi. Peut-être devinais-tu aussi que, malgré la sottise éternelle et l'éternelle lâcheté, nulle foule ne serait stupide et couarde au point de songer à commémorer un Condé ou un Turenne. Rentrez dans la poussière, misérables soldats d'un jour... »

Les cris de la foule couvraient la voix de l'orateur. Plusieurs braves couraient jusqu'au Commissariat de Police informer l'autorité ou peut-être s'irriter de son retard à intervenir.

Mais le père Diogène s'arrêta brusquement. Haussant les épaules, il murmura :

— Suis-je donc le fou éternel qui s'obstine à parler devant les sourds éternels?

Il s'éloignait par la rue Soufflot. Le commissaire, qui sortait cerclé de son écharpe et entouré d'agents, le regarda, hésita.

— Bah! — dit le ventre tricolore —, encore deux minutes, et il sera dans le sixième...

Le Commissaire rentra s'occuper d'affaires moins vagabondes et qui appartenaient de façon durable au cinquième arrondissement.

CHAPITRE XXXIX

Dégoûté non seulement des hommes, mais aussi, semble-t-il, de la gloire qu'ils peuvent donner, le père Diogène avait quitté Paris et il errait par la campagne. Rarement il mendiait : le geste lui paraissait maintenant trop condescendant et fraternel. Il vivait de racines sauvages ou cultivées, de fruits, de légumes crus, de tout ce que le hasard lui présentait d'à peu près comestible.

Il allait sans but, fuyant les autres et lui-même. Peut-être une volonté inconsciente, souterraine, obscure comme un instinct, le guidait. Il revenait, sans le savoir, vers son Dauphiné natal.

Il eut une manière d'étonnement quand,

du haut d'une montagne, il reconnut devant lui, allongée dans la vallée sur les deux bords de sa rivière, la ville de Platanople. Son premier mouvement fut pour s'éloigner. Mais l'attrait des souvenirs l'emporta.

La curiosité des hommes, au sortir de la grande guerre, était comme fourbue. Auparavant, le retour du Père Diogène eût causé dans la ville une manière de révolution. Aujourd'hui, c'est à peine si on regardait l'homme et le costume.

Il croyait marcher au hasard. Quelqu'un en lui savait où il allait.

Il se trouva assis sur un banc de la place Victor Hugo. D'une maison qu'il connaissait, deux femmes sortaient. Vêtues de deuil. Mais tant de femmes, à cette époque, étaient vêtues de deuil.

Elles reconnurent le costume qu'elles n'avaient jamais vu mais qu'elles avaient souvent entendu décrire. Elles se détournèrent, traversèrent la place en regardant d'un autre côté.

La guerre avait rendu les hommes rares et les mariages difficiles.

— Si nous avions été moins sévères pour le père Diogène, tu l'aurais peut-être

sauvé de la folie, — dit l'aînée des deux femmes.

— Peut-être, — répéta la plus jeune.

Un silence suivit, frémissant de pensées qui hésitent, tel un arbre où, le soir, se réfugient des oiseaux.

Le père Diogène avait-il reconnu les passantes ? Il se secoua :

— J'ai les membres pleins de fourmis — dit-il à demi-voix. Je ne sais plus rester assis.

Au moment où il se levait, se produisit le plus banal et le plus inattendu des événements. Un vieillard s'arrêta devant l'homme qui allait fuir Dieu sait où. Et le vieillard interrogea :

— C'est bien à M. Julien Duchêne que j'ai l'honneur de parler ?

Le père Diogène examina rapidement le vieillard.

— Je ne crois pas vous connaître, — répondit-il.

— Maître Burle, notaire... Voilà un mois que je vous fais chercher. Et le hasard me met brusquement en face de vous.

— Un notaire qui me fait chercher !

La chose paraissait si énorme que le cynique éclata de rire.

Le notaire, voulant montrer qu'il avait des lettres, déclama :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisem-
[blable.

Puis il invita :

— Voulez-vous me faire l'honneur de venir jusqu'à mon étude ?... Elle n'est pas loin... Sur la place même... Là, voyez.

Le père Diogène, ahuri, se laissa emmener par un notaire dans une étude de notaire.

Maître Burle fit asseoir le visiteur dans un fauteuil, en l'appelant :

— Mon cher client.

Le père Diogène, qui avait si fort étonné ses contemporains, était aujourd'hui le plus abasourdi des hommes.

Le notaire cherchait un dossier, lisait un testament.

C'étaient les dernières volontés de M. Lesage (Nestor) doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Platanople.

Etrange document que cet acte et tel que les officines des notaires en voient rarement.

Il débutait par une longue dissertation hérissée de textes grecs. L'auteur démon-

trait subtilement que Diogène de Sinope n'a jamais mendié. Diogène possédait un esclave et sa pauvreté fut certainement exagérée par la légende. Mille traits postérieurs furent, comme il arrive aux héros populaires, reportés sur lui. D'après M. Lesage le premier cynique qui mendia fut cet impudent Cratès, exagération et caricature, auquel nous devons, d'ailleurs, une grande reconnaissance, puisqu'il dégoûta suffisamment son disciple Zénon pour produire la réaction du stoïcisme.

Après cette savante discussion, le testateur léguait ses biens meubles et immeubles — une maison et son contenu, un jardin, une prairie et une terre à blé, le tout situé sur le territoire de la commune de Maubec (Isère) — à M. Julien Duchêne, ancien professeur de Littérature Etrangère à l'Université de Platanople. — Sur le refus de M. Julien Duchêne, les biens susdits reviendraient à la commune de Maubec.

Suivait une tirade frémissante destinée à prouver au légataire que le travail des champs est la destination naturelle de l'homme. Malgré son éloquence émue,

cette page crispait le visage du père Diogène en grimaces mécontentes. Il y reconnaissait des traits empruntés à Xénophon « le plus élégant et le plus stupide des officiers de cavalerie. »

Le bizarre document finissait, comme un discours, par deux résumés parallèles des arguments contre la mendicité, des arguments en faveur des travaux rustiques. La péroraison engageait fortement M. Julien Duchêne à aller habiter le village.

Le père Diogène demanda trois jours pour réfléchir.

CHAPITRE XL

Ce qui contribua le plus à faire accepter l'héritage par le père Diogène, c'est la considération de l'usage mauvais ou ridicule que les collectivités, d'après lui, font toujours de leurs biens. Il regarda comme une manière de devoir d'empêcher l'enrichissement de la commune de Maubec, c'est-à-dire, commentait-il, l'accroissement de puissance du petit tyran qu'est un maire de village.

Installé dans la rustique maison, il travaille, comme les autres paysans, son champ et son jardin et, comme les autres paysans, soigne ses deux vaches. Mais il a conservé son étrange costume.

Il parle peu.

Parfois on essaie de l'engager dans quelque discussion politique, sociale ou religieuse. Il répond en souriant et en secouant la tête :

— Ce que vous diriez ne m'étonnerait pas assez et ce que je dirais vous étonnerait trop.

Il semble pourtant avoir manqué, dans deux ou trois circonstances, à cette sage abstention.

Le médecin et le curé ont réussi l'un et l'autre à le faire sortir de sa réserve ordinaire.

A la suite de dialogues animés, le médecin affirmait que, malgré un certain manque de sociabilité, M. Julien Duchêne était complètement guéri de son ancienne folie.

Mais le curé prétendait que cet absurde père Diogène était plus fou que jamais.

Le fidèle biographe du dernier des cyniques n'a pas voulu se contenter de ces renseignements vagues et contradictoires.

Depuis que mon héros ne parle plus aux hommes, j'ai supposé qu'il déversait sur le papier son incontinence philosophique.

Si insociable que soit le père Diogène, il ignore certaines formes banales de l'insociabilité et, par exemple, jamais il n'a fermé porte à clé.

Pendant qu'il travaillait dans son champ, on s'est introduit chez lui et on lui a dérobé ses papiers.

Ses papiers?... Terme peut-être exagéré. Voici tout ce qu'on a trouvé, trois fragments sans titre.

Le premier morceau est peut-être le début d'une manière de testament philosophique.

Si tu marches sur la route commune, au milieu du troupeau, parmi la poussière que tu contribues à soulever, tu ne verras que laine et chemin battu, tu ne respireras que poussière et que suint, tu n'entendras que la clochette qui devance et l'universel bêlement qui suit, tu ne diras qu'une note du bêlement universel.

Si, quittant le troupeau et t'éloignant des routes, tu essaies de monter, tu rencontreras des spectacles variés, souvent étroits et menaçants, parfois larges et magnifiques.

Prends garde ! La haute montagne recèle autant de trahisons et de perfidie que de beautés. Méfie-toi du précipice que tu longes, du rocher

qui peut se détacher pour ton écrasement, de la crevasse invisible sous les neiges, de l'avalanche qui roule. Ne sois pas lâche : monte. Ne sois ni imprudent ni superbe : songe que tu peux tomber.

Ne pas penser comme les autres (cela seul risque de mériter le nom de pensée) et ne pas tomber dans la folie : voilà la conquête vraiment humaine.

Quelqu'un l'a-t-il réalisée complète? Ou ceux qui ont approché davantage du sommet ont-ils tous roulé dans le précipice ?

Antisthène, Diogène, êtes-vous des hommes debout sur le pic étroit devant le spectacle immense ?... êtes-vous des débris dans l'abîme de folie ?...



Le deuxième fragment semble un projet de dialogue.

DIOGÈNE. — *Tous les hommes sont fous.*

PLATON. — *Sans doute. Mais la folie vulgaire est comme une absence ou un sommeil de la raison. Dans la folie cynique, ce qui m'effraie c'est qu'elle est la vie même et la vigueur de ta raison.*

IL FAUT *que Diogène réponde.* JE NE PERMETS PAS *qu'il réponde par des phrases, par un argument ad hominem ou par une échappatoire spirituelle.* J'EXIGE *qu'il trouve la réponse péremptoire et définitive.*



Avec ses signes algébriques, le troisième fragment est encore plus bizarre :

$$\frac{\text{raison}}{\text{homme}} = \frac{\text{nature}}{\text{animal} + \text{êtres surnaturels} + \text{Dieu}}$$

$$\text{Nature} > \text{raison.}$$

Dois-je consentir à la folie naturelle ?

Dois-je me confiner dans la pauvreté tremblante de la raison ?



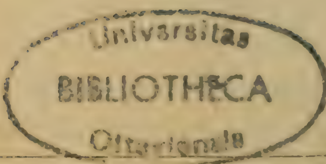
Ces fragments ont été soumis au médecin et au curé de Maubec. Phénomène singulier, cette étude les a fait changer d'opinion l'un et l'autre.

— Il est plus malade que je ne croyais, — a dit le bon docteur en hochant la tête.

Mais le bon curé a déclaré en souriant :

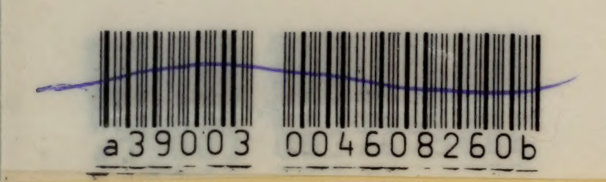
— Les voies du Seigneur sont mystérieuses. A travers la folie, cet homme marche peut-être vers le mysticisme et la raison supérieure.

FIN



Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.




a39003 004608260b

